n° 193 **FICTION** janv. 1970

NOUVELLES

Chad Oliver	Rite de passage	11
Theodore Sturgeon	Tournure d'esprit	61
Philip K. Dick	La dame aux biscuits	96
Gilbert Michel	Comme un oiseau blessé	107

CHRONIQUES

Roland Stragliati	Lectures insolites	120
Jacques Lourcelles	Un été fantastique	129

RUBRIQUES

Revue des livres	139
Revue des films	147
Courrier des lecteurs	151

Couverture de Michel Desimon

Abraham Merritt, Sprague de Camp, Edgar Rice Burroughs, Jack Vance, Leigh Brackett... Ces noms vous sont connus. Ils témoignent de l'existence et de la persistance de ce genre littéraire que l'on appelle « Epic Fantasy » ou « Heroic Fantasy » et qui n'a cessé de se développer aux côtés de la science-fiction et du fantastique, combinant les charmes des « Mille et Une Nuits » et des romans de chevalerie avec le lyrisme et la démesure de la science-fiction.

Dans cette ligne, l'œuvre maîtresse de Michael Moorcock s'imposait à l'évidence. Dès sa parution, elle fut saluée comme un monument du genre, une saga exceptionnelle par l'ampleur imaginative que démontrait son auteur, par ses qualités de style et la fascination qu'elle exerçait immédiatement sur tous les lecteurs. Il est de ces créations littéraires que l'on peut qualifier d'intemporelles. **Elric le Nécromancien** est certainement l'une d'elles.

Prince déchu d'un formidable empire balayé par le souffle furieux des dieux, étrange albinos d'une grande faiblesse physique, Elric est l'héritier de la magie du monde perdu. Les forces mauvaises répondent à son appel et, lorsqu'il brandit son épée vivante, la malfaisante Stormbringer, il n'est pas de créature qui puisse lui résister. Sur une Terre étrange où rôdent des entités buveuses d'âmes, Elric poursuit un mélancolique et ténébreux voyage avec son compagnon Tristelune, un ténébreux voyage vers le Chaos...

MICHAEL MOORCOCK

Elric
le Nécromancien

Un volume hors-série du

club du livre d'anticipation

Un volume de 476 pages, relié pleine soie terre d'ombre brûlée avec fers originaux, gardes et hors-texte de Philippe Druillet, accompagné d'une carte indépendante et de huit planches hors-texte extraites d'une bande dessinée de Philippe Druillet inspirée de la saga d'Elric. Prix : 40 F.

Bon de commande page suivante

Histoires Stellaires

Numéro spécial 15 de "Fiction"

Chroniques du futur le plus reculé de l'humanité, ces histoires nous entraînent, par les détours du rêve et les sentiers de la légende, au cœur même de l'Age Galactique : celui où l'homme a maîtrisé le temps et l'espace, où sa civilisation a essaimé jusqu'aux frontières les plus lointaines de l'univers. Mais cet univers recèle encore bien des pièges et bien des mystères, et c'est à ceux-ci que se heurtent, au fil de ces récits, nos descendants distants de nous à des milliers d'années dans l'avenir. Douze nouvelles qui nous transportent véritablement **AILLEURS.**



Au sommaire :

BRIAN W. ALDISS	**Le ver ailé**
POUL ANDERSON	**Supernova**
J.G. BALLARD	**Demain dans un million d'années**
JOHN BRUNNER	**Dans l'eau de la mare**
ARTHUR C. CLARKE	**Croisade**
ROBERT SILVERBERG	**A l'étoile noire**
NORMAN SPINRAD	**La route de Mindalla**
JACK VANCE	**La planète de Sulwen**
	etc., etc.



EN VENTE PARTOUT : 6 F

FICTION SPECIAL : BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :

☐ 7 — HISTOIRES DE TERREUR

☐ 9 — L'AGE D'OR DE LA SCIENCE-FICTION (2ème série)

☐ 12 — S.F. MADE IN FRANCE

☐ 13 — CHEFS-D'ŒUVRE DE LA SCIENCE-FICTION - (2ème série)

☐ 14 — HISTOIRES MACABRES

☐ 15 — HISTOIRES STELLAIRES

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Au prochain sommaire de « Fiction » :

La grande saga de l'Instrumentalité, due au magicien du verbe, à l'enchanteur de l'imagination qu'était **CORDWAINER SMITH,** restera à jamais inachevée. Mais de nombreux fragments de la mosaïque demeurent encore inconnus en France. Pour ceux qui se souviennent de **La planète Shayol** (mais qui oublierait pareil chef-d'œuvre ?), la nouvelle que nous publions le mois prochain : **Le crime et la gloire du commandant Suzdal,** apportera une pierre supplémentaire à l'édifice. Le commandant Suzdal était l'un des prisonniers de Shayol, la planète-bagne, l'enfer sans rémission. Mais qu'a-t-il fait pour mériter ce châtiment ? Quel crime atroce a-t-il commis contre l'humanité ? La réponse de l'auteur, mélange pénétrant de tendresse et d'horreur, forme la trame de ce récit particulièrement typique de sa manière.

Deux grands noms maintenant : **ERIC FRANK RUSSELL** et **RICHARD MATHESON.** Le premier, nous avons entrepris sa redécouverte et sa réhabilitation auprès d'un public français qui le méconnaît ou l'ignore, d'abord avec une étude dans notre numéro 191, ensuite avec une nouvelle (**Cher démon**) dans notre numéro 192. Un second aspect du talent de Russell vous sera offert le mois prochain, avec une de ses nouvelles les plus sensibles et les plus émouvantes : **Quand vient la nuit.** Quant à Matheson, on le sait depuis longtemps, il s'est imposé comme un maître du récit de terreur — et cette terreur, il se plaît souvent à la combiner avec des thèmes de science-fiction. C'est le cas dans **Le zoo,** la surprenante nouvelle que nous vous présenterons dans notre prochain numéro. Une créature de l'espace a abouti sur Terre ; elle entre en contact avec un humain... Quoi de plus proche du « déjà vu » ? Mais Matheson est derrière, et nous n'en resterons pas là !

Enfin, pour clore cette brochette de talents, on retrouvera dans ce numéro **ROBERT SHECKLEY,** dans la veine légère qui est le plus souvent la sienne. Le titre de son histoire : **L'odeur de la pensée.** Son sujet : l'aventure d'un homme sur une planète où **toutes** les créatures vivantes sont télépathes !

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

1. Dans « Fiction »

PHILIP K. DICK	4	Le sacrifié
	9	Le soulier qui trouva chaussure à son pied
	29	Le père truqué
	137	Le retour des explorateurs
	153	De mémoire d'homme
	162	Mini-révolte
	182	Cantate 140
	185	Un auteur éminent
	188	La foi de nos pères
CHAD OLIVER	15	Le conseiller technique
	23	Les habitants de la ville-jouet
	29	L'objet
	36	Le vent du nord
	56	Départ en beauté
	61	Paternité
	65	Culbute dans le temps
	68	Le vent souffle où il veut
	94	Entre le tonnerre et le soleil
	140	La fin du voyage
	143	L'esprit gardien
	150	Corps de rechange
En collaboration avec Charles Beaumont	33	Claude à travers le temps
	34	Claude l'invincible
THEODORE STURGEON	7	La merveilleuse aventure du bébé hurkle
	41	La peur est une affaire
	44	Et voici les nouvelles
	56	Un rien d'étrange
	74	L'homme qui a perdu la mer
	76	Douce-Agile ou La Licorne
	78	Le singe vert
	80	Epitaphe
	102	Les enfants du comédien
	109	Une fille qui en a
	133	L'amour et la mort
	S. 9	Et la foudre et les roses
	S. 10	Compagnon de cellule
	S. 10	Le professeur et l'ours en peluche
	S. 11	Dieu microcosmique
	S. 13	La montagne en marche
	180	Dans la chambre sombre
	185	Celui qui lisait les tombes
	186	Le prodige

2. Dans « Galaxie »

PHILIP K. DICK	4	L'imposteur
	5	Les défenseurs
	6	La voix venue du ciel
	7	Quelle chance d'être un Blobel !
	13	Jeu de guerre
	19	Projet Argyronète
	22	Si Cemoli n'existait pas
	23	Simulacre
	30	Syndrome de retraite
	32, 33, 34	Nous les Martiens
	38	Loué soit Mercer
	42	Match retour
	43	Quel agresseur ?
	S. 7	Loterie solaire
	54, 55	Les convertisseurs d'armes
	S. 11	Le dieu venu du Centaure
THEODORE STURGEON	8	Tandy et le brownie
	19	Un monde trop parfait
	21	Les talents de Xanadu

A nos lecteurs

Depuis plusieurs mois, la formule transformée de **Fiction,** permettant l'achat séparé de nouvelles américaines au détail, a entraîné une sensible augmentation des droits que nous avons à payer pour les textes étrangers publiés dans la revue.

A cela s'ajoutent les hausses malheureusement traditionnelles que toute entreprise de presse doit périodiquement supporter, dans le domaine du prix du papier et des frais d'imprimerie.

Nous sommes donc contraints, encore une fois, de demander à nos lecteurs d'accepter le sacrifice de payer plus cher **Fiction.** Le prix de vente de la revue, en effet, passera le mois prochain à 4 F. Néanmoins nous n'avons pas voulu que cette augmentation reste sans contrepartie, et nous avons profité de la souplesse plus grande dont va bénéficier notre prix de revient pour prendre une mesure qui était réclamée énergiquement par de nombreux lecteurs : l'amélioration du papier de **Fiction,** que beaucoup considéraient comme « indigne » de la revue.

A partir du prochain numéro, par conséquent, un **Fiction** plus cher, mais aussi plus agréable à la lecture. Et n'oubliez pas que, comme toujours en pareil cas, nos tarifs d'abonnements restent pendant un mois inchangés, et qu'il vous est donc loisible d'en profiter.

CHAD

OLIVER

Rite de passage

L'anthropologue Chad Oliver, qui acquit une notoriété certaine dans la science-fiction des années cinquante, semble avoir aujourd'hui abandonné sa carrière littéraire. On peut le regretter, car il apportait à la science-fiction de l'époque une vision neuve en transposant, avec un souci de profondeur et de vérité psychologique, les préoccupations de son métier à travers le thème de la découverte spatiale. Pour l'ethnologue moderne, du type Lévi-Strauss, aucune race autochtone n'est à strictement parler « inférieure » à celle de l'homme blanc qui en étudie les coutumes. Le souci de l'observateur doit être au contraire de rechercher, dans ces coutumes,

ce qui constitue l'originalité propre, l'essence foncière, de cette civilisation primitive — et au besoin de définir ce en quoi notre civilisation technologique peut avoir dégénéré par rapport à cette manifestation d'une vie naturelle. Chad Oliver n'obéit pas à une autre démarche quand il nous montre des explorateurs terriens sur une planète étrangère se heurtant, avec leur mentalité et leurs préjugés de Terriens, à une communauté dont les mœurs, apparemment arriérées, reposent en fait sur un système logique différent du leur, jusqu'au jour où ils découvrent que les principes subtils qui régissent la vie de cette communauté sont, en fait, plus évolués que leur propre matérialisme scientifique. En ce sens, Chad Oliver a notablement contribué au renversement de valeurs qui, dans la science-fiction d'après l'âge d'or, a fait s'écrouler le thème manichéen des méchants extra-terrestres opposés aux bons humains (transformation analogue à celle, au cinéma, du western où les Indiens sont progressivement passés, du rôle de brutes sanguinaires, à celui — plus conforme à la vérité historique — de victimes impuissantes d'un génocide). Ajoutons que la présente nouvelle de Chad Oliver — une des plus typiques qu'il ait écrites — sert de pendant à un autre remarquable récit de lui : L'esprit gardien *(paru dans le numéro 143 de* Fiction). *Dans les deux textes, la situation de base, l'évolution intellectuelle des protagonistes ainsi que la morale finale sont similaires. Seul le message diffère : métaphysique dans* L'esprit gardien, *on pourrait ici, plus simplement, le qualifier d'humaniste.*

A.D.

1

Le vaisseau s'appelait le *Juarez.*

Extérieurement, tout allait bien. Une minuscule flammèche blanche papillotait devant la gueule des réacteurs de proue. A cent années-lumière de la Terre, le *Juarez* décrivait une parabole gracieuse à travers le système de Carina.

A l'intérieur, il en allait différemment. Le *Juarez* était un vaisseau fantôme. Quelqu'un avait, on ne savait comment, ramené imprudemment un germe d'une des planètes externes. Peut-être à cause d'une trop grande hâte, peut-être par distraction, ou peut-être parce que cela devait arriver.

A présent, les pourquoi et les comment n'avait plus guère d'importance.

L'équipage du *Juarez* comptait cinquante-quatre personnes. Sur ce total, il n'en restait plus que six en vie. Dont trois manifestement à l'agonie.

Il y avait un long chemin à faire pour regagner la Terre.

Martin Ashley essuya la sueur glacée qui engluait ses paumes et tendit un verre d'eau au médecin en disant d'une voix tranquille :

— « Bois un coup, toubib. »

Le Dr Slonsky réussit à maîtriser le tremblement qui le secouait, le temps nécessaire pour lancer le verre contre la paroi dans un geste de suprême mépris.

— « Un type en train de mourir demande à boire et tu lui donnes de l'eau ! » s'écria-t-il avec aigreur. « Je te l'ai déjà dit, Martin : ce n'est plus le moment de faire des farces. » Il avait cessé de frissonner et une sueur translucide perlait à son front. « Va me chercher à boire. »

Martin Ashley s'éloigna d'un pas vacillant, passant entre les deux silhouettes silencieuses sous le drap qui les recouvrait, et s'empara de la bouteille de bourbon à moitié pleine posée sur une table. Désormais, l'alcool ne pouvait plus faire de mal au patient. Quand on a atteint ce stade, il n'y a plus rien à espérer, songeait-il. Il retourna auprès du médecin, remplit un verre et le lui offrit. Slonsky ingurgita le liquide d'une seule lampée, frissonna à nouveau — cette fois pour une autre raison — et se dressa péniblement sur un coude.

« Du bourbon ! » fit-il tristement. « Tu as donné du bourbon à un homme en train de mourir. »

Martin glissa un oreiller derrière son dos.

— « Toi ? Mourir ? Allons donc, tu es indestructible ! »

— « Sornettes... » Slansky laissa tomber le verre sur le plancher et empoigna la bouteille. « Des hommes indestructibles, il y en a eu des tas... César, Hannibal, Barbe-Bleue. Où sont-ils aujourd'hui ? Morts. Tous. » Il porta le goulot à ses lèvres et but à la régalade.

— « Tu t'en tireras, toubib, » mentit Martin. « Ce n'est pas comme les autres. Tu n'as pas tout à fait la même chose et... »

— « Martin... »

La petite salle faiblement éclairée était silencieuse. *Personne ne parle dans un cimetière,* se dit Martin sans émotion. *Personne sauf le fossoyeur.*

La tête de Slonsky tomba en arrière et Martin Ashley prit la bouteille que le mourant serrait dans sa main flasque. Le médecin ferma les yeux comme si l'effort pour les garder ouverts était

trop pénible. « Martin... » répéta-t-il. Sa voix était imperceptible.

— « Oui, toubib ? »

— « Martin, Gallen a une chance de s'en sortir. La crise a eu lieu il y a une heure et il est encore vivant. Toi, il semble que tu sois immunisé. C'est parce que tu as mené une vie de bâton de chaise quoique, en ce qui me concerne, cette médication n'ait pas eu d'effet. Le petit Chavez ne lâchera pas la rampe, lui non plus. Vous resterez à trois. Deux en tout cas. Tu ferais aussi bien de flanquer nos cadavres à l'espace, Martin. »

— « Allons, toubib... »

— « Donne-moi à boire. »

Martin Ashley glissa la bouteille dans la main de Slonsky mais celle-ci demeura inerte. Le silence était total. Les yeux du médecin s'ouvrirent pour la dernière fois. Ils étaient vitreux. Ashley tira le drap sur le visage de son ami.

A présent, il était seul.

— « Bonne chance, toubib, » murmura-t-il.

Il traversa la petite salle à pas lents, sans penser à rien. Il en avait pris l'habitude et son esprit était engourdi. Il but à son tour au goulot. Il y avait longtemps qu'il ne se souciait plus des précautions sanitaires. S'il n'était pas contaminé maintenant, il ne le serait jamais. Et c'était peut-être regrettable. L'alcool lui brûla l'estomac sans le réchauffer. Il reposa la bouteille sur une table, sortit et ferma la porte.

Il resta une longue minute immobile dans la coursive à écouter l'imperceptible chanson des moteurs atomiques indifférents, puis se mit en marche sans savoir où il allait.

Comme cela lui était si souvent arrivé avant, quand il était désorienté ou simplement se sentait seul, il pensa à Carol. Il l'avait transportée dans sa chambre quand il semblait qu'il y eût encore de l'espoir, et ce fut vers la cabine de Carol qu'il dirigea ses pas. Il avait besoin d'une parole, d'un regard, n'importe quoi.

Son attente fut déçue.

Les cheveux blonds de Carol étaient étalés, sans vie, sur l'oreiller et son bras qui pendait hors du lit oscillait doucement au rythme des vibrations du vaisseau. Elle n'était pas maquillée — elle ne se maquillait jamais — et ses yeux étaient clos. Elle respirait encore. Légèrement.

Martin Ashley demeura longtemps à la contempler, perdu dans ses souvenirs. C'étaient surtout leurs longues conversations et leurs rires qu'il se rappelait. Tandis que l'équipage dormait, ils bavardaient, ils riaient... Carol faisait partie de l'équipe des navigateurs et Martin avait toujours considéré que c'était une beauté en puissance. Elle aurait pu être belle — plus que belle, même — mais elle se l'interdisait. Elle avait perdu autrefois l'homme qu'elle aimait et Ashley n'avait pas réussi à le remplacer. Il n'avait embrassé la jeune femme qu'une seule fois et n'avait jamais essayé de recommencer.

Mais ils avaient été très proches l'un de l'autre. Ils se comprenaient réciproquement et c'était une chose dont tous deux avaient besoin. Quand l'un d'eux avait le cafard, l'autre lui remontait le moral, et quand tout allait bien, ils s'amusaient ensemble. Tous deux savaient qu'un jour...

Eh bien, ce jour ne viendrait jamais, maintenant ! D'ailleurs il ne serait peut-être jamais venu mais Carol et Martin s'étaient plu à penser qu'il arriverait.

Ashley ne pouvait plus rien dire à Carol. Il regagna la coursive déserte.

Martin Ashley était avide de vie. Avide de voir quelque chose de vivant, ne fût-ce qu'un chien, un poisson ou une plante. Le *Juarez* ressemblait à un tombeau. *C'était* un tombeau.

Il se dirigea vers la cabine du Vieux. Les cloisons renvoyaient l'écho de ses talons qui sonnaient sur le sol métallique des coursives. Il commença d'entendre des sanglots longtemps avant d'arriver à destination.

Ce ne pouvait être que le fils du Vieux, Bob Chavez, qui pleurait. Ce qui voulait probablement dire que le vieil Alberto Chavez était mort. Martin eut un sourire triste. Al Chavez n'avait que cinquante-cinq ans, vingt ans de plus que lui, mais c'était un âge canonique pour un homme de l'espace. Il se surprit à regretter que ce fût le père et non le fils qui eût succombé. Il ne se reprocha même pas d'avoir cette pensée : au stade où il se trouvait, il se moquait à peu près de tout. Non que Bob ne fût pas valable, bien sûr. Il ne l'était sans doute pas suffisamment, voilà tout.

— « Allez, Bob... sors, » dit-il après avoir frappé à la porte.

Les sanglots s'interrompirent mais il n'y eut pas de réponse.

« Viens, Bob, » reprit Ashley d'une voix dépourvue d'intonation. « Nous avons du travail. »

La porte finit par s'ouvrir. Robert Chavez avait vingt et un ans. Il était brun, d'une beauté classique. Ses yeux étaient rougis et Martin songea distraitement que c'était la première fois qu'il voyait le jeune homme dépeigné.

— « Laissez-moi tranquille, » fit Bob. « Allez-vous en. »

Martin éprouva un sentiment de pitié, pour autant qu'il fût encore capable de s'apitoyer sur quelqu'un, mais il n'était évidemment pas question de laisser Bob en compagnie de son père.

— « Il n'y a plus que nous, Bob. Et peut-être Gallen. Je sais ce que tu ressens mais il n'y a rien à faire. Nous avons environ douze heures pour mettre le vaisseau en orbite et trouver une planète. J'ai besoin de ton aide. »

— « Je m'en moque ! »

Bob voulut refermer la porte mais Martin avait glissé son pied dans l'entrebâillement.

— « Je sais que ce n'est pas facile de mettre les bouchées doubles pour grandir mais c'est quand même ce que tu vas faire. Je monte au poste de pilotage. Je t'accorde un quart d'heure. Reste avec ton père et demande-toi ce que tu dois faire. Je compte prendre le large. Tu viens ou tu ne viens pas : ça te regarde. »

Il fit demi-tour et s'éloigna. *Dire qu'il avait fallu que ce soit Bob qui survive !*

Un sourire amer étira les lèvres de Martin tandis qu'il se dirigeait vers le poste de pilotage.

Cinquante et un morts et trois vivants...

On avait à tout hasard installé un lit de camp pour Ernest Gallen à côté de sa radio. Quand Martin Ashley entra et s'assit à côté de lui, Gallen ouvrit les yeux et parvint à lever ironiquement deux doigts en V.

— « Victoire, » dit-il. « Je suis encore vivant ! Qu'est-ce que tu en dis ? »

— « Je suis content, Ernie. Comment te sens-tu ? »

— « Comme un type que les vers ne vont pas bouffer. Je me demande, hélas, si je ne vais pas vivre. »

— « Il y aurait intérêt ! »

— « Qui reste-t-il à part nous deux ? »

— « Le petit. Un point c'est tout. »

Gallen soupira. « Dans ce cas, je te suggère de prendre un revolver et de me tirer une balle dans la tête. Comme ça, je partirai tranquillement pour les bienheureux terrains de chasse de la tribu. Inutile de prolonger l'agonie. »

Martin Ashley étudia son compagnon, récapitulant ce qu'il savait de lui. La quarantaine, un corps trapu et solidement charpenté, des cheveux blonds, les yeux noisette... D'humeur changeante, c'était en général dans les moments les plus difficiles qu'il était le plus gai. Ernie était — ou avait été — le radio du *Juarez* et, en dehors de sa spécialité, il se laissait guider par le « sens commun » pour s'attaquer aux problèmes. Il avait le sens de l'humour et Ashley l'aimait bien, ce qui pouvait aider. D'un point de vue purement objectif, la présence de Gallen avait autant de chances d'être un élément favorable que défavorable. Tout dépendait de ce que l'on trouverait.

Ernie changea de position.

— « Note marginale : deux types pour diriger un astronef au beau milieu de nulle part : un anthropologue et un cinglé de la radio. Plus un môme qui connaît les réponses à tout. Que donne le total ? »

— « Pas grand-chose, » avoua Ashley. « Pas assez, en tout cas. »

Seuls un cliquetis occasionnel, un grésillement soudain venant de l'équipement automatique rompaient le silence. Les images continuaient de scintiller sur le grand écran d'observation, l'ordinateur bourdonnait allègrement, les cadrans débitaient leurs informations avec une parfaite indifférence et le pupitre de commande aux voyants éclairés était prêt à fonctionner.

Mais le vaisseau était mort. Son cœur, son cerveau et son âme étaient arrêtés. Ils s'alignaient, la figure dissimulée sous un drap. Ils étaient froids. Le vaisseau était un cadavre. Tous ses organes étaient apparemment encore à leurs places mais il était incapable de penser, incapable d'agir. Il poursuivait sa route comme un zombie mais n'était pas vivant.

Et les trois qui avaient survécu ? Martin Ashley sourit. Une glande thyroïde active : le petit. Un larynx et un palais : Ernie. Et lui, qu'est-ce qu'il était ?

Un fragment de moëlle épinière, peut-être bien. Et, sans aucun doute, un ego plein d'allant !

Ça ne ferait pas un cadavre particulièrement guilleret !

— « Que pouvons-nous faire, Mart ? »

— « Il n'y a pas à compter sur la radio, j'imagine ? »

Gallen haussa les épaules, pour autant que la position couchée le lui permettait. « Un autre astronef terrestre se pointera peut-être bien dans le secteur d'ici quelques millions d'heures. On peut aussi concevoir qu'un vaisseau extra-terrestre viendra croiser dans les parages vers la même époque. En attendant, on pourra toujours faire la conversation avec la statique. Je ne reçois rien. »

Martin Ashley fit un effort pour détourner ses pensées de ses amis, théorie de linceuls blancs bien alignés sur les ponts du *Juarez*. Ses amis et Carol qui avait été plus qu'une amie. Il sourit :

— « La solution saute aux yeux. Nous n'avons qu'à attendre tranquillement la mutation qui nous métamorphosera en surhommes. A partir de ce moment, il n'y aura plus de problèmes. Pas plus difficile que ça ! »

Ernie Gallen poussa un grognement inarticulé.

« En fait, il n'existe qu'une seule solution, » reprit lentement Ashley.

— « Ça fait toujours une de plus en ce qui me concerne. Je t'écoute. »

— « Quelle est la situation ? Nous sommes à cent années-lumière de la Terre et, à nous trois, nous sommes dans l'incapacité absolue de piloter le *Juarez*. S'il était possible à trois hommes, même des spécialistes, de manier ce vaisseau, on aurait envoyé trois types et pas cinquante-quatre, pour commencer. Nous arriverions peut-être à exécuter certaines manœuvres élémentaires tout à fait simples à vitesse réduite, mais tenter de faire marcher ce monstre en transluminique, ce serait courir au suicide. Jusque-là, tu es d'accord ? »

— « Pas d'objections. Mais tu parlais d'une solution... »

— « Oui, en un sens. Tu conviens avec moi qu'il n'est pas question pour nous de prendre les commandes et de sortir du système de Carina ? Bon. Autre point de convergence entre nous, et ce n'est pas plus drôle pour ça, nous n'avons pratiquement aucune chance d'être récupérés avant d'avoir atteint un âge vénérable. Que nous reste-t-il comme choix dans ces conditions ? »

A nouveau, Gallen fit mine de hausser les épaules et Ashley nota, non sans inquiétude, que l'effort qu'il faisait pour parler

épuisait déjà le radio. Trois hommes, avait-il dit. C'était encore trop d'optimisme !

« Voici comment je vois les choses, Ernie. Nous pouvons ou bien passer le reste de notre existence à bord du *Juarez* à nous regarder en chiens de faïence jusqu'à ce que nous perdions tous la boussole, ou bien prendre le module de service, trouver une planète, nous y poser et organiser — ou essayer d'organiser — notre survie. Encore une donnée que je livre à tes réflexions : à mon avis, si nous ne modifions pas le cap dans les heures qui viennent, nous nous éloignerons de Carina et nous plongerons dans l'espace — et j'ignore si nous serons en mesure de rebrousser chemin. »

Gallen se contenta de le dévisager en silence et Ashley enchaîna :

« Si nous repérons une planète habitable — et les relevés ont montré que ce n'est pas une possibilité à rejeter — on pourra tenter de placer le *Juarez* en orbite autour d'elle et descendre à bord du module. De cette façon, il y aura toujours moyen de rallier l'astronef si nous nous apercevons que c'est trop dur. Il suffira de prévoir une émission radio permanente indiquant où et qui nous sommes dans l'éventualité où un autre vaisseau approcherait. Je crois que c'est notre seule chance, Ernie. Je ne sais pas quelle est ton opinion, mais je n'ai qu'une vie et je n'ai nulle intention de la mener enfermé dans ce cercueil. J'ai envie de sentir de l'herbe sous mes pieds et d'avoir de l'air au-dessus de la tête. Je tiens à rester un être humain, si possible, et je ne veux pas devenir un animal dérivant sur un radeau après la fin du monde. Excuse la longueur de ce discours. »

Le poste de pilotage était perdu au milieu du vide. Cliquetis et grésillement furtifs dialoguaient avec l'immensité.

— « Qu'est-ce que ça donne en bas, Mart ? » demanda enfin Ernest Gallen.

Martin Ashley eut un haussement d'épaules.

— « Je n'en sais pas plus que toi. Pas d'ondes radio décelables, rien du côté des détecteurs d'énergie. Cela peut vouloir dire des tas de choses. Qu'il n'y a rien. Qu'il y a peut-être une culture n'ayant pas encore atteint le stade technologique. Ou que nous allons tomber sur quelque chose de tellement différent de

ce dont nous avons l'habitude que nous ne pourrons ni le comprendre ni vivre sur ce monde. Tu n'as que l'embarras du choix. »

Gallen sourit vaguement.

— « Comme agent de publicité, tu ne ferais pas fortune ! »

D'un geste circulaire, Ashley balaya la cloison d'acier. « Je sais ce qu'il y a ici, en tout cas, » fit-il avec calme. « Et ça me suffit comme renseignement. Je descends. Tu estimes peut-être les chances meilleures sur le *Juarez*, et tu as probablement raison. Mais pas pour moi, Ernie. »

— « Pour moi non plus, » répliqua sourdement Gallen. « Mais il va falloir que tu me portes. »

Ils se turent. La mort rôdait à bord du *Juarez* et ils sentaient sa présence. Le chuintement de la porte qui s'ouvrait brisa brutalement le silence qui s'était appesanti dans le poste. A ce bruit, Hasley eut soudain la chair de poule. Il se retourna, s'attendant presque à voir entrer un cadavre.

Bob Chavez était debout sur le seuil, très pâle, les yeux trop brillants. Sa respiration était rapide et rauque.

— « Ils sont tous morts, » lança-t-il sur un ton suraigu. « Tous sauf nous. Qu'est-ce qui va nous arriver ? »

A nouveau, ce fut le silence.

Enfin, Martin Ashley murmura :

— « Voilà une question très pertinente. »

2

Quatre « jours » avaient passé.

Le module s'arracha au *Juarez* et fila à travers l'espace en direction du globe bleu verdâtre qui était la quatrième planète du système de Carina. C'était un esquif minuscule, conçu pour effectuer de brefs sauts de puce d'un vaisseau à une planète, et il n'était pas dans son élément, malheureux vairon habitué à des flaques peu profondes et qui, maintenant, tombait dans une chute sans fin au cœur d'une mer de ténèbres.

Et qui allait tomber sur quoi ?

Martin Ashley, assis, bouclé dans son harnais de sécurité à côté d'Ernie Gallen, ne quittait pas des yeux Bob Chavez. Le jeu-

ne homme était aux commandes. Il ne regardait pas l'immensité vorace qui les guettait de l'autre côté de la surface de plastiverre. Mais il la sentait... un flamboyant soleil jaune, un million d'étoiles, une étendue qui défiait l'imagination. Elle donnait la mesure de l'infini et ramenait l'homme à ses justes proportions, elle était le miroir où chacun voyait sa propre image, véritable et impitoyable.

— « Mets l'émission, Ernie, » dit Ashley. « Réacteurs ou pas, c'est trop silencieux. »

Gallen acquiesça. Il se sentait encore faible mais il avait repris plus de vigueur et son regard était clair. « C'est tout simplement que tu as envie de t'entendre parler, Mart, » fit-il en allumant le poste.

La voix de Martin Ashley jaillit des profondeurs de l'espace.

C'était un enregistrement à diffusion permanente émis par le *Juarez*. Le bâtiment vide, placé en orbite autour de la quatrième planète, tournait maintenant en rond dans l'espace qui avait été son royaume. Il était mort et le seul son provenant de l'obscure carcasse était la voix calme d'Ashley jetant des mots dans l'inconnu :

ICI LE JUAREZ, ASTRONEF DE RECONNAISSANCE EN PROVENANCE DE LA TERRE, 20 SEPTEMBRE 2067. MALADIE INCONNUE A TUÉ CINQUANTE ET UN HOMMES SUR ÉQUIPAGE DE CINQUANTE-QUATRE. LES TROIS SURVIVANTS ONT RALLIÉ A BORD MODULE DE SERVICE QUATRIÈME PLANÈTE SYSTÈME CARINA. CONDITIONS AU SOL INCONNUES. MAINTIENDRONS LIAISON PAR RADIO DU MODULE. LISTE DES SURVIVANTS : ERNEST GALLEN, SPÉCIALISTE TRANSMISSIONS ; ROBERT CHAVEZ, ÉLÈVE-PILOTE ; MARTIN ASHLEY, ANTHROPOLOGUE. JOYEUX NOEL A TOUS, ET A TOUS BONNE NUIT. ICI LE JUAREZ, ASTRONEF DE RECONNAISSANCE EN PROVENANCE DE LA TERRE, 20 SEPTEMBRE 2067. MALADIE INCONNUE...

Martin Ashley ferma les yeux. Il se rappelait.

Il se rappelait les cinquante et un corps qu'il avait livrés à l'espace.

Il se rappelait le cauchemar qu'avait été la mise sur orbite de l'énorme vaisseau.

Il se rappelait Carol.

Il se rappelait la Terre — à cent années-lumière de lui.

— « Ça suffit. Eteins. »

La solitude se referma sur eux. Ils étaient seuls avec le rugissement muet des réacteurs et les murmures silencieux d'une mer sans rivages.

Et, devant eux, il y avait Carina IV. Rien qu'un nom. Un nom, un globe bleu et vert — un monde qui les attendait. Un monde totalement inconnu.

Et que trois hommes devraient appeler leur patrie.

Bob Chavez, pâle et tendu, décéléra à cinq milles de la surface. Il régla les commandes de façon que le léger esquif se stabilise à une altitude d'un mille, et le module plongea en sifflant à travers l'atmosphère de Carina IV.

Les équipements d'enregistrement empruntés au *Juarez* étaient en marche, mais c'était en bas que les trois hommes regardaient.

Ils virent de vastes régions boisées, légèrement bistres sous le soleil jaune. Ils virent de luxuriantes et vertes prairies se déployer, ponctuées par des lacs émeraude et d'étincelants ruisseaux.

Surgit une chaîne de montagnes sombres et bleutées aux pics encapuchonnés de nuées, et le module dut monter en flèche pour la franchir. Ce fut ensuite un désert gris et mouvant de dunes de sable et de ravins asséchés, auquel succéda un ruban de végétation d'un vert intense...

Puis la mer. Une immense mer glauque et translucide, creusée de vagues et moutonnante d'écume, mer apparemment sans limites, vide à l'exception de quelques îlots de corail émaillés de taches vertes qui en crevaient çà et là la surface, mer au déroulement infini ondulant capricieusement, et qui finit par disparaître dans l'obscurité.

Le module s'enfonça dans l'hémisphère nocturne ; son miaulement déchirait le silence. Les trois passagers écoutaient bourdonner les instruments qui recueillaient et intégraient les données fournies par les faisceaux explorateurs, radiations thermiques et indices de mouvement, pour en déduire des infrastructures écogiques approximatives.

Martin Ashley en avait déjà assez vu pour lui confirmer les renseignements préliminaires obtenus à grande distance lorsque le *Juarez* avait pénétré dans le système carinien.

Il n'y avait ni villes ni concentrations de population sur Carina IV. Pas d'activité industrielle identifiable. Pas de radio, ni d'électricité, ni de technologie susceptibles d'être décelées par les détecteurs ultra-sensibles.

Mais il y avait quelque chose qui avait échappé à l'exploration

lointaine. Quelque chose qui faisait toute la différence. Il y avait des hommes.

La planète était habitée.

Le module continuait de survoler le globe. Il filait en sifflant à travers les airs vers le soleil levant, vers le zénith.

Martin Ashley alluma sa pipe et se plongea dans l'étude des relevés, complétant les données des appareils à l'aide de ses propres observations et de son expérience professionnelle. Ses yeux étaient congestionnés et il ne tenait plus que sur sa résistance nerveuse. Il était fatigué. Pourtant, il fallait qu'il réponde à la question qu'il lisait dans le regard de ses compagnons : quel est ce monde qui est notre nouvelle patrie ?

Il prit une profonde aspiration, serra plus fermement le tuyau de sa pipe entre ses dents et se perdit dans la contemplation de la planète qui glissait au-dessous d'eux. Maintenant, on survolait une jungle. Martin Ashley éprouva un vague amusement : quelle présomption que de vouloir essayer de résumer un monde tout entier en quelques mots bien choisis ! Les planètes étaient déjà assez trompeuses à elles seules, bien souvent, et, lorsqu'elles étaient peuplées d'êtres humains, il fallait beaucoup de témérité pour annoncer dogmatiquement à quoi ceux-ci pouvaient ressembler. Car les êtres humains avaient une curieuse tendance à rester imprévisibles malgré tous les appareils d'exploration, tous les diagrammes, tous les chiffres et tous les analyseurs. Et Ashley en était arrivé depuis longtemps à la conclusion que c'était selon toute probabilité cela qui faisait d'eux des êtres humains, précisément.

Il essaya quand même. C'était son travail.

— « Cela se présente très bien, à condition de ne pas commettre d'erreurs quand nous nous serons posés. Mais je dois vous mettre en garde sur un point et vous aurez tout intérêt à ne pas l'oublier si vous voulez rester vivants. Tout ce que je peux vous dire maintenant, c'est à quoi cette planète ressemble superficiellement, et vous avez tous les deux participé à suffisamment de missions de reconnaissance pour savoir que les indications superficielles sont parfois fort trompeuses. Je vais vous donner un exemple et j'aimerais que vous l'assimiliez bien. Supposez que vous soyez des observateurs extra-terrestres en visite sur la Terre. Disons que vous atterrissez sur une plage et que vous tombez sur un énergumène vêtu d'un short qui patauge dans l'eau et qui est

plein de coups de soleil. Et disons que l'énergumène en question est l'un de nos grands génies. Qui vous voulez : Aristote, Shakespeare, Einstein ou Picasso. Tout ce que vous voyez, c'est un vieux bonhomme tout rouge vêtu d'un short. Vous le trouvez peut-être ridicule et sénile. Comment allez-vous pouvoir juger cet homme si vous vous contentez de le regarder prendre son bain de soleil ? Votre impression initiale risque d'être parfaitement erronée, et si vous traitez notre hypothétique intellectuel de choc comme un rustre ignorant, vous pourrez fort bien vous réveillez morts le lendemain matin. »

Ashley lança un rond de fumée en direction du tableau de bord et tenta d'évaluer l'effet de son discours sur ses compagnons. Difficile à dire... Il était si facile de faire un faux pas dans une situation de contact que, parfois, des précautions fantastiques devaient être prises. S'ils se trompaient sur Carina IV, il n'y aurait pas de *Juarez* pour sauver la situation.

Ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes.

Il reprit :

« Bon... Vous en avez vu autant que moi et je n'ai pas grand-chose à ajouter à vos propres observations. Extérieurement et dans la limite des possibilités d'analyse du matériel, nous pouvons dire qu'il n'existe aucun complexe technologique. L'atmosphère et les conditions générales sont tout à fait favorables, évidemment : sinon, nous n'aurions pas quitté le *Juarez* pour venir ici. Cette planète est habitée, c'est incontestable, et bien sûr habitée par des êtres humains. Pour autant que je puisse l'affirmer, la population est disséminée sur toute sa surface. Vous avez pu constater qu'elle est présente dans les forêts, dans les plaines et même sur les îlots corallifères de l'unique océan. J'ai noté un détail très curieux et je ne sais pas encore quelle conclusion en tirer : tous les êtres que j'ai vus semblent posséder une culture matérielle relativement uniforme. Je n'ai pas remarqué un seul groupe pratiquant une forme d'agriculture véritablement avancée mais, d'un autre côté, je n'en ai pas observé non plus un seul qui n'ait aucune agriculture. Si les données ont été analysées correctement, toutes ces cultures appartiennent à un même type général, compte tenu de certaines variétés locales et spécialisées, explicables par des conditions d'environnement différentes. Ce peut être d'une

grande importance mais il peut s'agir d'un simple hasard écologique. Néanmoins, c'est un détail qu'il convient de garder présent à l'esprit. Tous les groupes que j'ai observés semblent pratiquer une économie mixte : un peu d'agriculture, un peu de chasse et de pêche, un peu de cueillette. Le plus important que nous avons décelé représentait un effectif d'une centaine d'individus, ce qui n'est pas une très grosse concentration de population. Les habitations paraissent rudimentaires mais convenables. Aucune arme énergétique n'a été attestée : il est donc à présumer que les indigènes utilisent l'épieu ou l'arc... tout dépend du niveau qu'ils ont atteint. C'est à peu près tout. Un développement se situant à un stade plutôt primitif, pour autant qu'on puisse l'affirmer à cette distance, et une caractéristique troublante : l'étonnante uniformité culturelle qui parait régner sur l'ensemble de la plantèe. C'est vraiment stupéfiant si l'on considère que les autochtones ont peu ou pas de moyens de communication à longue distance, d'après ce que nous pouvons en juger. Je m'avoue incapable d'expliquer ce fait. Quelqu'un a-t-il une idée ? »

Ernie Gallen haussa les épaules. « Ce n'est pas mon rayon, Mart. Peut-être qu'ils stagnent dans la routine. »

— « Et s'ils étaient télépathes ? » suggéra Bob Chavez.

Ashley fit une grimace et tira sur sa pipe.

— « Espérons que non. Rien n'est plus difficile que d'apprendre une langue télépathique, surtout quand il se trouve qu'on a une autre orientation... »

— « En un sens, ça simplifie les choses... L'uniformité culturelle, je veux dire, » fit Gallen. « Cela nous épargne au moins le problème consistant à choisir le bon groupe pour nous installer. Ils sont tous pareils. Il n'y a qu'à jouer à pile ou face. »

— « N'oublie pas Einstein sur la plage, » répliqua Ashley. Il était préoccupé mais il ne servirait à rien de mettre les autres en émoi. « Néanmoins, Ernie a raison : je crois que nous ferions aussi bien de nous poser. Rappelez-vous que la reconnaissance préliminaire effectuée à partir du *Juarez* a montré qu'il n'existe qu'une seule autre planète possible dans tout le système, à savoir Carina V. Mais je n'ai vraiment aucune envie d'essayer de faire le saut à bord de ce module si nous pouvons nous en dispenser. Je vote en faveur du contact. »

Gallen opina : « Moi aussi. »

— « Eh bien, l'unanimité est acquise, » renchérit Chavez. Une lueur d'intérêt palpitait dans ses yeux noirs : c'était le premier signe d'entrain qu'il manifestait depuis la mort de son père. « C'est vraiment énorme, non ? » poursuivit-il avec une nuance d'émerveillement. « Quand on pense seulement à tout ce que nous savons, à toute la route que nous avons parcourue et dont ils ignorent encore tout ! C'est un monde qui nous attend, un monde entièrement nouveau à construire. Nous et, peut-être, nos enfants. »

— « Le fait est qu'un peu de progrès ne lui ferait pas de mal, » approuva Ernie Gallen.

Ashley sourit, cachant l'appréhension qui lui serrait l'estomac. « Des mendiants ne doivent pas être trop difficiles. Allez, Bob... on descend ! »

Le miaulement des réacteurs se mua en un murmure grondant et le module piqua vers la surface.

L'engin avait atterri.

Impossible, naturellement, d'ouvrir le hublot tant que l'on n'aurait pas procédé à une minutieuse analyse de l'air ambiant, non pour en déterminer la composition chimique — les trois hommes savaient déjà que, de ce côté, tout allait bien — mais pour déceler la présence d'éventuels germes infectieux. Le fait que des êtres humains vivaient sur Carina IV ne signifiait rien : on ne pouvait exclure l'hypothèse que cette vie ne leur était possible que grâce à un lent processus d'immunisation. Le sort de l'équipage du *Juarez* en témoignait d'éloquente façon.

Néanmoins, Martin Ashley et ses compagnons voyaient et entendaient. Ils voyaient la grasse et verdoyante prairie qui se déployait à perte de vue vers l'ouest et qui, à l'est, finissait par se fondre aux bruns, aux jaunes et aux verts estompés d'une vaste forêt. Et ils entendaient l'étrange silence des terres désertes, un silence vibrant tissé d'une infinité de bruits infimes, friselis du vent, furtifs gazouillements, cris lointains de bêtes inconnues.

La « journée » de Carina IV était de vingt-deux heures terrestres. Présentement, le soleil était en train de se basculer derrière l'horizon ; on aurait dit un ballon élastique délicatement posé au milieu des crêtes d'une chaîne de montagnes bleu sombre. De longues ombres s'étiraient sur l'océan de l'herbe.

Les analyseurs d'air bourdonnaient en sourdine. Le soir enve-

loppa Carina IV. Même ici, se dit Martin Ashley, si loin de chez nous, la nuit tombe. Combien de fois était-elle tombée sur ce monde ? Quels drames d'amour et de haine s'étaient-ils noués sur ce théâtre, sur ces prairies qui ondulaient avec insouciance autour de l'engin venu de la Terre ? Combien de nuits Martin Ashley verrait-il tomber — et de quoi seraient faits les jours qui les ponctueraient ?

Cet univers avait l'air paisible et heureux. On pouvait trouver pire — et on avait déjà trouvé pire... largement! Mais comment savoir ?

Un volcan est fort sympathique... jusqu'au moment où il entre en éruption. Et ce monde était loin de la Terre. Il n'avait jamais entendu parler de la Terre.

Ses critères et ses normes seraient différents de ceux de la Terre.

Ernie devina les pensées de ses compagnons. « N'importe comment, » fit-il, « nous ne pouvons pas sortir avant demain matin. Mettons-nous au lit : il sera toujours temps de s'interroger plus tard. »

Il vérifia la radio et le message égrena ses phrases :

« ... DE SERVICE QUATRIÈME PLANÈTE SYSTÈME CARINA. CONDITIONS AU SOL INCONNUES. MAINTIENDRONS LIAISON PAR LA RADIO DU MODULE. LISTE DES SURVIVANTS : ERNEST GALLEN, SPÉCIALISTE TRANSMISSIONS ; ROBERT CHAVEZ, ÉLÈVE-PILOTE ; MARTIN ASHLEY, ANTHROPOLOGUE. JOYEUX NOEL A TOUS, ET A TOUS... »

— « Bonne nuit, » acheva le radio en éteignant le poste. « Dites au clairon d'y aller doucement pour sonner le réveil. J'ai les oreilles sensibles. »

— « Bonne nuit, » répéta Bob Chavez, perdu dans ses pensées et à nouveau épouvanté par l'énormité de ce qui leur était arrivé.

— « Bonne nuit, » murmura Martin Ashley. Il était très fatigué et n'avait guère l'espoir de dormir. Le sommeil fut long à venir. Il écoutait les bruits de la nuit carinienne. Le vent froissait les herbes hautes.

Il finit quand même par s'assoupir mais son sommeil fut nerveux et agité. C'était le sommeil d'un homme qui sait qu'il n'est pas seul.

Et, là-haut, étincelle presque invisible noyée dans la lueur argentée de l'unique lune de Carina IV, la carcasse vide du *Juarez* tournoyait lentement au milieu des étoiles.

3

Au matin, les indigènes étaient là.

Il y en avait trois, immobiles et patients, parmi les hautes herbes de la prairie. Ils étaient vêtus de sortes de toges dégageant les bras et les jambes. Deux d'entre eux portaient un arc et le troisième était armé d'une sorte de gourdin de métal. Leur attitude n'était ni menaçante ni craintive.

Ils attendaient, simplement.

Martin Ashley, bien à l'abri à l'intérieur du module, les examina avec attention, évaluant la situation d'un œil expert. Pour Bob Chavez, c'était là une expérience toute nouvelle et ses joues, habituellement pâles, étaient rouges d'excitation. Ernie Gallen, quant à lui, contemplait les autochtones sans enthousiasme : ils ressemblaient aux primitifs qu'il avait déjà eu l'occasion de rencontrer sur une bonne douzaine de planètes habitées. Mais, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il s'exclama : « Salut à vous, mes concitoyens et mes nouveaux frères ! Nous voulons faire ami-ami avec vous. Aussi, veuillez avoir l'obligeance de pointer ces machins-là d'un autre côté. »

— « Ils n'ont pas l'air méchant, hein, Martin ? » fit Bob.

— « Vus d'ici, ils n'en ont effectivement pas l'air. »

— « Vus de l'intérieur d'une marmite, ils paraîtraient peut-être moins charmants, » laissa tomber Ernie. « Mais ça, c'est ton secteur, Mart. Quelle est ton opinion ? »

Ashley sourit. Trois êtres humains plantés sur la prairie à cinquante mètres de l'esquif. Il ne les avait jamais vus et ne connaissait pratiquement rien d'eux. Porter un jugement sur des êtres humains, même si on les connaît bien, est une affaire délicate. Que savait-il au juste d'Ernie et de Bob Chavez ? Pas grand-chose. Et, pourtant, ils étaient à l'intérieur du module, eux.

Bah ! Qu'importe tout ça, docteur ? Donnez-nous votre diagnostic vite fait. Et si vous vous trompez... eh bien, vous aurez plus de chance la prochaine fois. S'il y a une prochaine fois.

— « Ils ne sont que trois, » dit-il à haute voix, « et, à moins que la sénilité n'ait affaibli ma vue au point de me rendre incapable de faire la différence, l'un de ces êtres a une apparence féminine. Celle... la créature qui tient ce bâton ou Dieu sait quoi, vous voyez ? Je fais peut-être erreur mais ils ne semblent pas avoir d'intentions belliqueuses. Ils n'ont pas l'air d'être en colère

et ne paraissent pas avoir peur. Il est probable que nous représentons quelque chose qui transcende totalement leur expérience mais, bien sûr, ce n'est qu'une supposition de ma part. N'étant pas Sherlock Holmes, je suis malheureusement incapable de déduire leur philosophie de l'existence à partir de la couleur de l'argile qui adhère à leurs talons. Il n'y a qu'un seul moyen d'en avoir le cœur net. »

Ernie Gallen haussa un sourcil interrogateur.

« Je vais tout bêtement sortir pour m'informer. Les analyses d'air sont positives. Et il faudra bien le faire tôt ou tard. »

— « Je vous accompagne, » proposa aussitôt Chavez.

L'offre ragaillardit quelque peu Ashley. Peut-être avait-il mal jugé ce gamin.

— « Je te remercie mais ce serait une erreur. Tu resteras ici avec Ernie pour me couvrir. Rappelez-vous bien : ne tirez que si je vous fait signe que je suis en difficulté. Et si je suis abattu avant d'avoir pu agir, décollez et essayez un autre coin. »

— « Bonne chance, » dit Ernie Gallen.

Martin Ashley opina de la tête et passa dans le sas qui était ouvert. Il referma le tambour intérieur et fit tourner le lourd volant. Un cliquetis, et le tambour extérieur joua. Ashley prit une profonde aspiration et sortit à l'air libre.

L'herbe était encore humide de rosée matinale et le froid de la nuit ne s'était pas dissipé. Le soleil, qui se levait rapidement, était pâle. Martin commençait juste à sentir sa chaleur sur son dos.

Il avança d'un pas ferme tout en surveillant les indigènes. A présent, il n'éprouvait presque plus aucune émotion. Il exécutait une tâche qu'il avait déjà accomplie de nombreuses fois sur de nombreux mondes. Il était visiblement sans armes mais un pistolet était caché sous sa chemise. Il souhaitait ne pas avoir à s'en servir s'il pouvait s'en dispenser, mais il lui était déjà arrivé d'avoir à en faire usage et il recommencerait s'il le fallait. Un sourire dépourvu de gaieté étira ses lèvres.

Pas besoin d'aller à l'école pour apprendre à survivre.

Les trois indigènes l'observaient sans bouger tandis qu'il marchait vers eux. Quand il fut plus près, il constata que l'un de ces êtres étaient incontestablement une femme. Le teint des naturels étaient d'un rose bizarre, rose saumon, comme s'ils étaient affligés de coups de soleil perpétuels. Ils étaient indiscutablement beaux et ils regardaient le Terrien droit dans les yeux.

Ashley progressait à pas lents. Qu'ils étaient longs à parcourir, ces cinquante mètres ! Son masque était impassible et il prenait garde à ne plus sourire. Les gestes « universels », cela n'existait pas. Sur une planète, le sourire était un signe d'amitié alors que, sur une autre, il pouvait être une insulte mortelle. Une physionomie vide d'expression était presque toujours — presque... — un symbole de neutralité, puisque c'est l'attitude faciale du repos. C'était le pari qu'il fallait faire et qui avait le plus de chances d'être gagné.

Arrivé à six mètres du trio, Martin Ashley s'arrêta. Il ne fit rien. Il se contenta de rester immobile, les bras ballants. Il ne dit rien, attendant que les indigènes fassent le premier mouvement.

Ils l'observaient sans crainte et même sans curiosité, pour autant qu'il pût s'en rendre compte. Une interminable minute s'écoula. Enfin, l'un des deux hommes sourit — et Ashley se sentit un peu niais — puis posa son arc sur le sol. Le second s'empressa d'imiter son exemple et la femme déposa à son tour son gourdin de métal par terre.

Jouant franc jeu, Martin sortit son pistolet et le plaça sur le tas d'armes. Les autres lui adressèrent un sourire approbatif.

Celui qui avait prit l'initiative dit quelque chose au Terrien d'une voix douce en articulant avec soin. Etait-ce un test ? Ashley, qui n'avait évidemment pas compris un traître mot, répondit en anglais :

— « Je sais que nous ne pouvons pas encore nous comprendre mais j'espère que cela viendra. » Et il ajouta en souriant : « Il y a intérêt à ce que ça vienne... et vite ! »

L'indigène paraissait satisfait. Il tendit le bras en direction de l'est, vers la forêt dont les arbres étaient semblables à une haute muraille cernant la plaine, dessina la silhouette d'une cabane dans le vide et pointa un doigt sur Ashley. Son intention était claire : le visiteur était cordialement invité à se rendre au village s'il le désirait.

Martin se livra à une mimique analogue pour tenter d'expliquer à ses interlocuteurs qu'il voulait d'abord retourner à son engin. Les Cariniens comprirent instantanément. *Une chose est sûre, en tout cas,* songea l'anthropologue. *Ils ne sont pas stupides.*

Il regagna le module et dit à ses amis où il allait. S'il n'était pas rentré dans quatre jours, que Bob et Ernie décollent. Les trois hommes échangèrent une poignée de main et Ashley rejoignit les indigènes.

Ceux-ci reprirent leurs armes, le Terrien en fit autant. Dès lors, personne ne lui prêta plus attention. Le premier Carinien avançait en tête, suivi du Terrien. Son compagnon et la femme fermaient la marche. L'herbe était humide. Les autochtones parlaient tranquillement entre eux. Ils donnaient l'impression d'être tout à fait décontractés.

Le soleil était de plus en plus chaud ; Ashley en sentait la caresse sur son dos et il s'efforçait de se convaincre que le sentiment de malaise qu'il éprouvait venait seulement de ce que ses nerfs lui jouaient des tours.

Mais il n'était pas dupe.

Une fois le contact réalisé, on versait ensuite facilement dans la routine... pour le temps. Et il fallait se rappeler en permanence que, cette fois-là, c'était différent. On ne retournerait pas sur le *Juarez,* il n'aurait pas de rapports à rédiger sur une population dont l'existence avait croisé la sienne durant quelques brèves semaines et qui se perdrait ensuite parmi les étoiles.

Cette fois, c'était pour de bon.

Cette fois, ces êtres allaient devenir son propre peuple.

Mais la routine est chose insidieuse. Elle engourdit l'esprit et émousse les sens en leur apportant le confort de la familiarité. Martin Ashley aimait son travail et le faisait avec fierté mais il avait de la peine à se rappeler que, cette fois, c'était plus que du travail. Que c'était sa vie elle-même qui était en jeu.

Au cours du mois qui suivit, il fit intimement connaissance avec le village tout en apprenant la langue locale, comme il en avait appris tant d'autres pendant sa carrière. Le village comportait seize bâtiments — quatorze cabanes de rondins rectangulaires à usage d'habitation entourant une place centrale au milieu de laquelle se dressait un large édifice culturel, plus un silo en partie souterrain où étaient entreposés les produits des champs. Il y avait quatre-vingts habitants se décomposant de la façon suivante : cinq vieillards, cinq femmes âgées, un groupe de cinquante personnes allant de l'adolescence à la maturité et vingt enfants.

Les autochtones étaient amicaux et serviables. Le troisième jour de son arrivée, Ashley était allé chercher Chavez et Gallen. Ces derniers avaient construit une hutte de rondins au bout du village et passaient le plus clair de leur temps à flâner, attendant avec impatience que Martin leur dise comment les choses se pré-

sentaient exactement. Ce qu'ils voyaient les remplissait d'aise et ils commençaient à trouver qu'Ashley attachait peut-être un peu trop d'importance à tout. Le village était paisible, la vie y était plutôt agréable, ils avaient amplement de quoi se nourrir et ils avaient aussi tout leur temps. Ils étaient là et y resteraient probablement. Ils avaient des projets qu'ils avaient hâte de mettre en application. Ils n'étaient pas égoïstes comme le sont généralement les hommes mais ils étaient humains. Ils avaient l'impression d'en avoir oublié plus que n'en avaient jamais appris les êtres qui les entouraient et ils désiraient leur tendre une main secourable. Ces gens-là n'avaient même pas encore inventé la roue — et eux-mêmes s'étaient posés sur leur planète grâce à l'énergie atomique !

L'avenir s'ouvrait largement devant eux.

Mais ils attendaient.

Et, tandis qu'ils dormaient, Martin Ashley, intrigué, travaillait jusqu'à une heure avancée de la nuit, jonglant avec des colonnes de chiffres qui ne s'accordaient pas entre eux.

L'indigène qui inculquait à Ashley les rudiments de sa langue s'appelait Rondol. Il avait un statut de spécialiste dans le cadre du groupe et, manifestement, exerçait, entre autres, les fonctions de shaman. Mais il était évident que ses aptitudes ne se limitaient pas à cela. C'était un garçon impétueux, un peu pompeux, astucieux et, de surcroît, excellent professeur. Ashley s'aperçut rapidement qu'il lui enseignait une forme simplifiée de l'idiome de la tribu, réduit à sa plus simple expression pour que son élève comprenne sans difficulté. C'était sans précédent.

— « Je vous apprendrai le reste quand vous serez prêt à l'assimiler, » lui dit Rondol avec un vague air de supériorité. « Pour comprendre, il faut commencer par le début. »

« Laisse tomber, mon vieux, » rétorqua Ashley dans son for intérieur. Il n'avait pas son compte de sommeil et son incapacité à appréhender la culture au sein de laquelle il baignait l'exaspérait.

En surface, elle n'était pas tellement compliquée. Les indigènes se donnaient le nom de Nerns, ce qui voulait dire tout bêtement « êtres humains ». Il était courant que les peuplades primitives se désignent de cette manière et cela avait des implications qui

sautaient aux yeux : personne d'autre ne pouvait être humain puisque les étrangers n'appartenaient pas à la tribu.

Et, songeait Ashley, cette caractéristique n'était pas la propriété exclusive des peuplades primitives.

Comme Martin l'avait déjà observé à bord du module, les Nerns pratiquaient une forme d'économie mixte élémentaire. Ils ne cultivaient qu'une seule espèce végétale, un tubercule qui n'était pas sans ressembler à la patate douce. Ils le plantaient en se servant de bâtons et le récoltaient quand les réserves approchaient de leur fin. Ils chassaient à l'arc divers gibiers, principalement des sortes de daims qui pâturaient dans les vastes prairies. Ils pêchaient un peu dans les cours d'eau voisins et cueillaient les fruits et les légumes qui poussaient à l'état sauvage dans la forêt.

Ils étaient monogames et étaient constitués en petites cellules familiales. Mais ils avaient une conscience aiguë des liens du sang et le village était divisé en deux moitiés, chacune représentant une unité au plan de l'organisation sociale et travaillant en réciprocité avec l'autre comme les deux éléments d'un ensemble. Les mariages avaient toujours lieu entre des membres des deux fractions opposées.

Ce qui n'avait rien d'insolite.

Il n'y avait pas de clans, encore que les deux portions eussent un certain nombre de caractéristiques claniques. Les deux sexes semblaient jouir de droits égaux. Il existait une sorte de « chef », un personnage charmant du nom de Catan, mais, selon toute apparence, c'était un conseil des anciens, formé par les cinq hommes et les cinq femmes les plus âgées, qui détenait l'autorité. L'unique shaman, Rondol, s'occupait essentiellement de ce qui avait trait à la médecine et au surnaturel.

Cela non plus n'avait rien d'insolite.

Les Nerns attachaient une grande importance à la mythologie, sinon même à la philosophie. Ils avaient de nombreux rites auxquels participait toute la population du village. Il existait un cycle de cérémonies annuel, ce qui était virtuellement la règle universelle chez les êtres humains. Pour les uns, ces cérémonies s'intitulent Noël, la fête de l'armistice ou le 14 juillet ; pour les autres, ce sont les danses de la pluie, les chants de la moisson ou les sacrifices solaires.

Autre chose qui n'avait rien d'insolite.

Un soir, Rondol devisait avec Ashley sur la place du village. Une brise rafraîchissante faisait frémir l'herbe de la prairie et murmurait dans les arbres de la forêt. Quelques feux à la lueur orange craquaient et sifflaient devant les cabanes de bois.

Rondol tendit soudain la main vers le ciel.

— « Tu dis que tu viens des étoiles, Martin ? »

— « Oui, » répondit Ashley. « De la Terre. »

Le Carinien sourit. « Ce que tu appelles les étoiles, nous disons que ce sont des feux de camp qui brillent au firmament où demeurent nos ancêtres et les non-nés. Les étoiles sont nos sœurs. » Il regarda attentivement Ashley. « Nous les appelons nos sœurs les étoiles. Ne sont-elles pas nos sœurs ? »

Le vent froufroutait à travers les herbes.

Et là, n'y avait-il rien d'insolite ?

Ashley leva les yeux et détourna la tête.

Il y avait deux mois qu'ils étaient les hôtes du village quand on les pria de s'éloigner.

Depuis un certain temps, la vie sociale de la population était tout entière tendue vers un seul et unique événement : l'initiation de deux jeunes garçons et de deux jeunes filles en passe d'accéder au statut d'adulte. Comme bien d'autres peuples, les Nerns symbolisaient les périodes clé de l'existence par différentes cérémonies rituelles — les rites de passage : passage à la vie lors de la naissance, passage à l'état adulte à la fin de l'enfance, passage à l'état conjugal et le passage ultime quand on était parvenu en terme de l'existence.

Les quatre jeunes Nerns étaient maintenant prêts à prendre leur place dans la société des adultes. Ils devaient, quatre jours durant, jeûner, subir des épreuves d'endurance et être enseignés par les anciens de la tribu. C'était pour eux un moment d'une importance insigne.

Les Nerns firent preuve d'une grande courtoisie. Ils assurèrent aux hommes de la Terre qu'ils seraient à nouveau les bienvenus après la cérémonie. Ils se répandirent en excuses qui provenaient d'un cœur sincère.

Mais leur volonté était indiscutablement inflexible.

Aussi Ashley, Gallen et Chavez rejoignirent-ils le module, solitaire et silencieux au milieu de la prairie. Que pouvaient-ils faire d'autre ?

Ils attendirent.

Quand vint la quatrième nuit, la nuit cérémonielle, ils gagnèrent la forêt en se faufilant à travers les hautes herbes pour voir ce qui allait se passer. Ils rampaient sans bruit et parlaient en chuchotant.

Le battement hypnotique d'un tambour emplissait le silence de son rythme lancinant et des feux à la chaude lueur orange brillaient dans le village. Une mélopée plaintive, triste et lointaine, sanglotait sous la lune. La forêt, retenant son souffle, aspirait les bruits de la vie.

Martin Ashley se sentait isolé. Ç'avait toujours été un solitaire. Au lieu d'accepter, il interrogeait — et c'est là une route qui a toujours conduit à la solitude. Peut-être tous les hommes étaient-ils solitaires et Ashley cachait-il son esseulement aussi bien que n'importe lequel. Mais il avait une conscience aiguë de sa solitude maintenant que Carol n'était plus et qu'il était privé du *Juarez* qui avait été son unique foyer...

Il se secoua pour chasser ces pensées. *Tu deviens morbide,* se dit-il. *Il ne faut pas.*

Mais, en face de lui, c'était la vie, la vie chaleureuse d'un village que cent années-lumière séparaient de la Terre. Et, ne participant pas à cette vie, il en était coupé. Il ne faisait pas, il ne ferait peut-être jamais partie du village.

Il ne se dissimulait pas — et il n'en avait pas honte — qu'il aurait vendu son âme pour y entrer tandis que les tambours battaient, que les chants montaient dans la nuit et que les feux brillaient.

Mais pas à titre d'observateur. En tant que Martin Ashley, tout simplement.

— « Drôles de gens, » murmura Ernie Gallen. « Ecoutez-les taper sur leurs tambourins comme si ça voulait vraiment dire quelque chose ! On a choisi un coin rudement arriéré pour y faire notre trou ! »

Mais Bob Chavez avait l'âme plus romanesque :

— « C'est très joli. Une simplicité qui n'a pas été profanée. Mais nous avons un rôle à jouer. Nous devons leur montrer que nous avons un certain nombre d'idées, leur faire voir un certain nombre de choses et nous tailler une place. Nous sommes trop prudents. Après tout... »

Oui, songea Ashley. *Après tout, après tout...*

Ce fut alors qu'il trouva l'objet.

Il le ramassa par terre.

Et l'examina. C'était un cylindre blanc de dix centimètres de long. Un objet manufacturé. Comme il le regardait en le tenant entre le pouce et l'index, l'extrémité du petit tube se mit soudain à rougeoyer et un mince volute de fumée s'éleva dans la nuit.

— « C'est une cigarette, » fit-il d'une voix lente. « Et supérieure à n'importe quelle cigarette terrestre. »

Les autres le dévisagèrent.

— « On dirait que nous ne sommes pas les seuls étrangers à avoir visité cette planète... récemment. A moins que... »

— « A moins que quoi ? » demanda Ernie Gallen.

— « Je ne sais pas, » répondit Martin Ashley. « Je ne sais absolument pas. »

Il écoutait le chant solitaire qu'emportait le vent nocturne et contemplait les feux orange qui brillaient, très loin.

La peur montait en lui. Ainsi qu'une surexcitation grandissante.

4

Il pleuvait. Une pluie lente et régulière qui crépitait sur les ramures, s'égouttait de branche en branche et se jetait en gargouillant dans la rivière miniature qui s'était formée sous les pignons du toit de la cabane de rondins.

Martin Ashley, debout dans l'encadrement de la porte, regardait la pluie tomber. C'était une bruissante nappe d'argent gris qui recouvrait le paysage sans le cacher. Les hauts arbres rectilignes subissaient l'averse avec patience. Ils ressemblaient beaucoup aux pins de la Terre avec leurs aiguilles et leurs pignes ruisselantes. Ils avaient même le parfum des pins, une odeur puissante et humide, propre à évoquer des souvenirs artificiels dans la mémoire des infortunés qui n'avaient pas de souvenirs à eux. Des sentiers miroitants se lovaient entre les cabanes et des enfants rieurs jouaient dans la boue. L'air, nettoyé, était si pur qu'il vivifiait les poumons à l'instar d'un tonique.

Peut-être que cela aussi a sa valeur.

Martin Ashley aimait la pluie.

Il y avait dix semaines à présent que les rescapés habitaient chez les Nerns. Bob Chavez était assis sur un tabouret de bois

au milieu de la pièce, muet et déprimé. Ernie Gallen — trapu, râblé, des mèches blondes tombant dans ses yeux — faisait nerveusement les cent pas. Ashley savait qu'ils souffraient maintenant tous les deux d'être à jamais coupés de la Terre. Ça avait cessé d'être une sorte de pique-nique irréel. Ils étaient hors de portée de tout ce qui comptait à leurs yeux. Des hélicoptères virevoltant dans le soleil, des femmes à la peau de soie, des petits bistrots obscurs et feutrés, vibrants de musique...

La pluie tombait — la pluie douce et familière. La même pluie. Ashley en avait si souvent entendu le bruit ! Il l'avait maudite pendant ses parties de pêche, il l'avait insultée sur le stade, il avait prêté l'oreille à sa berceuse avant de s'endormir sous la tente. Oui, c'était la même pluie.

Ernie Gallen s'arrêta soudain d'arpenter la pièce.

— « Ecoute-moi ! On est tous dans le même bateau, n'est-ce pas ? »

— « Bien sûr. »

Ashley savait déjà ce qui allait suivre.

— « Alors, toutes ces allusions énigmatiques aux mystères de l'âme primitive qui restent en suspens, ça suffit ! Nous n'avons pas à recevoir d'ordre de toi, tu sais. Il y a près de trois mois que nous nous tournons les pouces et tu ne nous as toujours pas donné la moindre indication sur la marche à suivre. Tu vas peut-être dire que je suis brutal, Martin, mais je veux une femme, un logement digne de ce nom, et je veux faire quelque chose de ce trou pouilleux ! »

L'atmosphère se tendit d'un seul coup. Le conflit entre des personnalités qui ne pouvaient s'harmoniser éclatait et cela laissait un goût de fiel.

— « Je ne me rappelle pas avoir jamais donné d'ordres à qui que ce soit, Ernie. Juste des conseils. Que vous les suiviez ou pas, c'est votre affaire. »

Bob Chavez vint porter renfort à Gallen.

— « Ernie a quand même raison, Mart, » fit-il d'une voix lasse. « Si nous devons jouer à ce jeu, il faut que nous en connaissions les règles. »

Martin Ashley haussa les épaules. *Les règles ? Il n'y en avait pas ici. L'espace était vaste et profond. Ici, il n'y avait que des cerveaux, des émotions et le vent dans la nuit.* « Je ne dissimule aucun secret. Simplement, je n'ai pas grand-chose à dire. »

— « Dis toujours, » fit Gallen.

Ashley prit le temps de curer sa pipe à l'aide d'un canif. Il la bourra avec son mélange personnel — du tabac imprégné de bourbon — dont aucun fumeur qui se respecte n'eût admis qu'il caressât sa langue blindée et l'alluma en se servant du briquet le plus efficace qui soit : une bonne allumette de bois. Il choisissait minutieusement ses mots, sachant que ses compagnons ne le croiraient pas. Enfin, il parla :

— « En deux mots comme en cent, j'estime que les Nerns sont beaucoup plus avancés que nous. Et que si nous faisons un faux pas, nous nous brûlerons les doigts. »

La pluie tombait plus dru et le tonnerre grondait au loin, du côté des collines.

Les autres le regardaient fixement.

Ernie Gallen tendit le pouce en direction des huttes noyées de pluie.

— « Eux ? Plus avancés que nous ? Alors qu'ils ne connaissent même pas la roue ? Tu es dingue, Martin ! Complètement dingue ! »

— « Merci. »

— « Excuse-moi, » fit Gallen après une hésitation. « Ce n'est pas ce que je voulais dire. Nous sommes tous embarqués dans le même bateau. »

— « Bien sûr. »

— « Il y a la cigarette. » Bob Chavez paraissait fatigué et il était pâle. « Là, je ne comprends pas. »

Martin Ashley agita une main. « Oublie cette cigarette pour l'instant. J'ai réfléchi à ce problème. Carina IV ne possède pas de moyens techniques méritant ce nom, à moins qu'il n'y ait des équipements cachés dans une grotte ou quelque chose d'approchant, ce qui est évidemment absurde. Cette cigarette est venue d'ailleurs, et cela soulève deux ou trois questions intéressantes. Mais nous en reparlerons plus tard. Ce n'était pas à la cigarette que je pensais. »

— « Alors, à quoi ? » s'enquit Gallen avec irritation. « Comment diable peux-tu... »

Martin Ashley suçota le tuyau de sa pipe. *Où trouver les mots ? Il n'en existe pas. C'est comme le petit garçon qui dit à son*

père : Papa, parle-moi des étoiles et de tout ça. Et vite... il faut que j'aille jouer !

— « Je ne peux pas tout t'expliquer. Pas plus que tu ne pourrais faire de moi un spécialiste radio en dix minutes. Mais je vais essayer. Je vous avertis tout de suite : une grande partie de ce que je vais vous dire vous paraîtra infiniment plus subjective que ce ne l'est en réalité, Mais vous allez m'écouter. Après, à vous de décider. »

— « Débrouille-toi seulement pour que ça ne passe pas trop haut au-dessus de nos têtes, » lança Ernie, avec à peine une trace de sarcasme dans le ton. « On tâchera de comprendre. »

— « Il est facile, voyez-vous, de cataloguer et d'identifier les divers éléments d'une culture : ici, un totem ; là, une sagaie ; plus loin, une coiffure de plumes. Et il n'est pas plus dur de faire l'éventaire des composantes d'une organisation sociale : ici, vous avez un clan ; là, c'est la couvade ; dans un autre coin, c'est le tabou du cousinage parallèle. Malheureusement, tout cela n'a qu'une importance très relative. Ça ne vous apprend rien sur ce que vous devez savoir si vous voulez comprendre une culture. Ce qui compte, c'est la façon dont les éléments s'articulent entre eux. Une culture, ce n'est pas une simple collection d'idées assemblées de bric et de broc et de pointes de flèches, n'est-ce pas ? Les cultures sont des systèmes dynamiques, intégrés... des projets d'existence. »

— « Comme une épure ? »

Celle-là, Ashley s'y était attendu ! « Si tu veux. » Il souffla un rond de fumée ventru qui se perdit en vacillant dans la pluie. « Quelle est la situation ? Tous les ingrédients sont présents et ils ont l'air d'être simples, encore qu'un tant soit peu idéalisés. Mais comment s'ajustent-ils entre eux ? Quel est le principe organisateur ? Comment l'ensemble fonctionne-t-il ? »

— « Comment ? »

— « Je n'en sais rien et je l'avoue volontiers. Je n'ai pas réussi à pénétrer ces gens. Mais je peux vous dire une chose : cette culture n'est pas une culture primitive et les Nerns ne sont pas une peuplade primitive. Ils donnent l'impression d'être des primitifs mais c'est faux. Rappelez-vous l'ami Einstein avec son short et ses coups de soleil sur la plage. Peut-être avez-vous entendu parler de l'évolution convergente ? Deux lignes de développement suivant des routes totalement différentes mais qui

paraissent superficiellement identiques ? Eh bien, mes enfants, voilà où nous avons mis les pieds. »

Ernie Gallen et Bob Chavez étaient visiblement sceptiques.

« Attendez... je n'ai pas fini. Il y a deux faits que j'aimerais que vous vous mettiez dans la tête. » Ashley sourit. « En premier lieu, considérez le contact. Nous avons brusquement surgi du néant, nous sommes arrivés en plein sur leur village et nous nous sommes posés au milieu d'une prairie. Quelques heures plus tard, trois Nerns viennent nous dire bonjour. Ils n'ont pas peur de nous et, ce qui est encore plus fort, nous n'avons pas l'air de les intéresser vraiment. Quant à l'appareil, c'est à peine s'ils l'honorent d'un coup d'œil. Parce que c'est purement et simplement de la routine, comprenez-vous ? A chaque jour suffit son astronef ! D'un autre côté, il n'existe ni dans leurs villages ni dans leur culture le moindre indice de civilisation supérieure : pas de couteaux d'acier, pas de fusils, pas de charrues, pas de vêtements fantaisie, pas de verroterie, rien de rien. Voilà qui mérite réflexion, messieurs. Rien de spectaculaire, rien qui vous saute aux yeux, pas de panneaux avertisseurs portant en lettres de trois mètres de haut la mention ATTENTION : MYSTÈRE. Comment expliquez-vous cela ? »

Personne ne proposa d'explication

« Bien. Maintenant, autre petit détail : la langue nern. Pour que nous puissions communiquer, ils m'ont appris — et je vous ai appris à mon tour — un jargon simplifié du style : *ceci est un livre — ce livre est rouge.* C'est parfait : la complexité d'une langue n'apporte guère de lumières sur la complexité d'une culture. Mais il y a quelque chose qui me fait tiquer : ce jargon n'est pas leur langage. En fait, ils ont une structure linguistique extrêmement curieuse que je commence à peine à entrevoir. Ainsi, par exemple, il existe une dizaine de catégories verbales, et le verbe qu'on utilise indique la référence exacte de l'information qu'on transmet, c'est-à-dire si on la tient de première main, ou d'une source digne de foi ou simplement par ouï-dire, etc. Voilà qui est précis, n'est-ce pas ? Certes, ce n'est pas sans précédent. Ce système existait, entre autre, dans une langue indienne, celle des Vintus. Mais, ce qui est important, c'est qu'en m'enseignant leur idiome, ils l'ont élagué, simplifié pour me faciliter les choses. Et cela, c'est sans exemple. Là encore, je demande une explication. »

Ashley souffla un nuage de fumée bleue en direction du plafond.

Bob Chavez s'agita nerveusement sur son tabouret. Son regard était lointain et las. En regardant ses yeux, Martin éprouva une vague inquiétude. Quand donc avait-il déjà vu les mêmes ?

— « Et alors ? » grommela Ernie. « Cela prouve que ces gens-là sortent des catégories ordinaires, qu'ils échappent à ton esprit farouchement scientifique. Ce sont encore des sauvages, Martin, et tous tes manuels n'y changeront rien. Quant à la cigarette, eh bien, c'est un problème dont nous finirons probablement par trouver la solution. »

Ashley sourit. « A ta guise, Ernie. Ferme volontairement les yeux. Alors, peut-être que tout disparaîtra en fumée. Tu m'as demandé mon avis : le voilà. Il est possible que je me trompe. Ce ne serait pas la première fois. Si tu as envie de jouer Og, le Fils du Feu, libre à toi, » ajouta-t-il en désignant de la main les cabanes sous la pluie. « Va donc leur parler de la roue. »

Un long silence succéda à ces derniers mots, silence que Bob Chavez brisa en disant soudain d'une voix que la fatigue rendait pâteuse :

— « Arrêtons de discuter. Je... je ne me sens pas bien. »

Ashley posa sa pipe et s'approcha du jeune homme, brusquement pris d'angoisse. Il le regarda attentivement. Et il se souvint. Il lui toucha le front. Le front de Chavez était glacé. Et, d'un seul coup, il devint brûlant. C'était la fièvre.

— « Va te coucher, Bob, » dit-il lentement.

Martin Ashley et Ernie Gallen se dévisagèrent en silence dans la grisaille. Point ne leur était besoin de parler. Et il n'y avait rien à dire. Les deux hommes se souvenaient du *Juarez*.

Dehors, la pluie tombait en lourdes nappes qui redoublaient d'intensité.

Six heures s'étaient écoulées. Il faisait nuit et l'averse n'était plus qu'une bruine.

Bob Chavez était manifestement en train de mourir. Il avait perdu conscience et était inerte sur son lit. Son visage livide s'embrasait par moments pour redevenir blême ensuite.

Le mal frappait à nouveau. Pour autant qu'ils avaient pu s'en rendre compte, il n'y avait pas de danger sur la planète qu'ils avaient choisie. Cela signifiait sans doute qu'ils avaient emporté

la maladie avec eux en quittant le *Juarez*, qu'elle attendait, latente, le moment de se réveiller.

Et elle s'était réveillée dans une petite hutte, quelque part sur un monde tout neuf. Bob était gravement atteint, ce qui était déjà inquiétant, mais ce n'était pas tout. Martin Ashley et Ernie Gallen n'avaient pas échangé un seul mot mais tous deux pensaient la même chose. L'un et l'autre sentaient déjà les premiers symptômes du mal. Gallen avait été parmi ses victimes bien qu'il eût survécu et Ashley avait vu mourir cinquante et une personnes.

Cinquante et une sur cinquante-quatre.

— « L'évolution est plus rapide, cette fois, » dit Ernie, sortant de son mutisme. « Beaucoup plus. » Il s'assit sur son lit et essuya son front moite de sueur à l'aide d'un mouchoir.

La pluie, éternelle et indifférente, pianotait sur le toit.

Martin Ashley passa sa langue sur ses lèvres : elles étaient sèches et parcheminées. Son sang martelait ses veines, lourd, englué, malade. La respiration de Chavez était hachée et rauque. La mort subite allait donc mettre fin à toute discussion...

La nuit était longue. Très longue.

Une heure se passa encore. Et soudain, sans dire un mot, Martin Ashley s'approcha du lit de Bob Chavez et souleva ce dernier dans ses bras.

— « Qu'est-ce que tu vas faire ? »

— « Une promenade. »

— « Sous la pluie ? »

— « J'emmène le gosse voir un docteur. »

A présent, le cerveau d'Ashley fonctionnait à plein rendement et il avait du mal à se calmer.

Ernie se leva péniblement.

— « Imbécile ! Tu ne vas pas aller chez ce sorcier ! »

— « Il a passé son doctorat à l'hôpital Johns Hopkins. » Ashley se débattait en plein vertige.

— « Tu es fou ! Je ne te laisserai pas faire ça. »

— « Bob est condamné, Ernie. »

— « Je ne te laisserai pas faire ça ! » répéta Gallen.

Un sourire joua lentement sur les lèvres d'Ashley. Soudain, ses pensées étaient claires comme du cristal. Sans hâte, il reposa Bob sur le lit. « Ernie, je ne sais pas si nous nous en sortirons mais je voudrais que tu te rappelles une chose : tu me fais mal au ventre. »

Son poing partit, foudroyant, et acheva sa trajectoire sur la pointe du menton d'Ernie.

Ashley ne regarda même pas sa victime. Il reprit Chavez dans ses bras et s'enfonça en titubant dans la nuit, sous la pluie. Le gosse était affreusement lourd. On aurait dit un sac de plomb. Ashley glissait et pataugeait dans la boue. Ses cheveux trempés se plaquaient sur ses joues.

Maintenant, il avait la fièvre. Il brûlait intérieurement. Comme un insensé, il se demandait pourquoi les gouttes qui tombaient sur son front ne se transformaient pas en vapeur. Ses pensées étaient incohérentes et il titubait.

Deux fois, il tomba. Que la boue était fraîche !

Où était le *Juarez* ? Il croyait l'entendre au-delà de la pluie :

« ICI LE JUAREZ, ASTRONEF DE RECONNAISSANCE EN PROVENANCE DE LA TERRE, 20 SEPTEMBRE 2067. MALADIE INCONNUE A TUÉ CINQUANTE ET UN HOMMES SUR ÉQUIPAGE DE CINQUANTE-QUATRE. LES TROIS SURVIVANTS ONT RALLIÉ A BORD MODULE DE SERVICE QUATRIÈME PLANÈTE SYSTÈME CARINA. CONDITIONS AU SOL INCONNUES... »

Il se mit à rire et, s'apercevant qu'il riait, il s'arrêta net.

Il distingua devant lui la silhouette noire de la bâtisse et s'écroula sur le seuil de la porte de la cabane de Rondol en pivotant sur lui-même pour amortir la chute du petit.

— « Malade, » dit-il dans les ténèbres gluantes. « Malade. Besoin d'un médecin... »

Surgissant de quelque part — de nulle part — des mains solides touchèrent son épaule. Il cessa de penser. Il n'y avait plus que la pluie, la pluie tiède et consolatrice, la pluie perpétuelle.

5

MARTIN ASHLEY se réveilla.

Au-dessus de sa tête, le ciel lumineux était d'un bleu étonnant. S'efforçant de conserver une immobilité totale, il le regarda, s'en imprégnant. L'air était tiède, tonifiant, et l'odeur des pins embaumait.

Instantanément, il avait compris qu'il était en parfaite santé. Son corps ne recelait plus aucune trace du mal. Il avait un souvenir très vague des mélopées, des chants, un goût d'herbe dans

la bouche... Mais tout cela était très loin et, maintenant, il n'y avait plus que le ciel bleu et la joie paresseuse de se savoir vivant.

Il tourna la tête. Bob Chavez était là, étendu comme lui-même sur une couche de feuillage et recouvert d'une couverture légère. Il avait bonne mine, son regard était vif, et il souriait faiblement.

— « Parlons-leur de la roue, » fit-il dans un souffle.

Ashley lui rendit son sourire. Il essaya de réfléchir mais l'effort n'en valait pas la peine : se laissant aller, il s'assoupit sous la caresse légère de la brise.

— « Est-ce que tu te sens mieux ? » dit une voix lointaine.

Martin Ashley ouvrit les yeux. C'était le soir. Rondol était assis en tailleur à côté de lui. Le shaman avait perdu son outrecuidance habituelle et c'était presque avec douceur qu'il parlait.

— « Beaucoup mieux, » répondit Martin sur un ton assoupi. « Merci, Rondol. »

Rondol se rembrunit. « L'autre... celui qui était toujours sûr de tout... »

— « Ernie ? »

— « Oui. Il ne m'a pas laissé l'aider. Je me suis rendu auprès de lui dès que j'eus découvert la nature de votre mal. Nous avons commencé les chants de guérison afin d'invoquer les bonnes forces pour qu'elles l'assistent, mais il nous a injuriés et nous a ordonné de partir. » Rondol haussa les épaules. « Nous sommes partis. Il est mort. Nous avons détruit son corps. »

Mort. Cinquante-quatre hommes étaient montés à bord du Juarez. *Il n'en restait plus que deux.*

Le cerveau de Martin Ashley était encore embrumé. On l'avait sûrement drogué, se dit-il. La voix de Rondol, toujours aussi lointaine, continuait de lui parvenir :

« Bientôt, tu partiras, Martin. Nous vous avons assez étudiés. Nous ne voulons pas mettre davantage vos vies en danger pour que vous pensiez du mal de nous. »

Ils nous ont étudiés, nous ?

Il était trop fatigué pour penser. C'était tellement bon d'être couché sans bouger à écouter le vent et les bruits annonciateurs de la nuit. Il se rendormit.

Le matin était venu quand il rouvrit les paupières. Un matin clair et lumineux qui lui fit mal aux yeux. Et il y avait un bruit. Un tonnerre qui roulait à travers le ciel et dont les

rues de terre battue du village renvoyaient l'écho. Très haut au-dessus des arbres, Martin Ashley entraperçut un éclair d'argent.

Un astronef en orbite de décélération.

Et un gros !

L'astronef entama la procédure de contact. Martin Ashley l'observait. Il perdait de l'altitude et se déplaçait à travers les airs comme un nageur habile entre deux eaux. Enfin, les arbres le dérobèrent à la vue de l'homme.

Son gémissement plaintif se prolongea une longue minute, puis le silence retomba, plus intense qu'auparavant, et tout un univers de bruit — le soupir du vent, le gargouillement des ruisseaux sur les pierres, les murmures du village — se rua impétueusement à l'assaut pour remplir ce vide.

L'astronef s'était posé.

Manifestement sur la prairie près du module vide.

Rondol aida Ashley à se mettre debout et le prit par l'épaule pour le soutenir tandis que Catan, le « chef » des Nerns, s'occupait de Bob Chavez. Le petit groupe s'engagea sur le sentier qui serpentait parmi les arbres. En tête marchait une jeune fille. Elle s'appelait Lirad.

Martin Ashley, l'esprit encore nébuleux et se demandant ce qui allait se passer, se retourna pour adresser un adieu silencieux au village. Rondol fut sur le point de dire quelque chose mais il n'ouvrit pas la bouche.

C'était incroyable, mais ils partaient. Pour aller où ?

Ils atteignirent la lisière de la forêt et la prairie se déploya devant eux. Le puissant astronef que Martin avait entrevu dans le ciel comme une étincelle d'argent se dressait, miroitant au soleil, à quelque distance de l'esquif à bord duquel ses compagnons et lui avaient atterri sur Carina IV. A côté de ce géant, le module avait l'air d'un nain insignifiant.

Les trois Nerns considérèrent le grand vaisseau sans envie ni curiosité. Ashley les étudiait avec attention. Il y avait une sorte d'affection dans leur regard mais c'était tout. C'était le regard qu'un homme jette sur les jouets de son enfance.

— « Nous avons d'autres frères parmi les astres, » dit Catan d'une voix tranquille. « N'ayez pas peur d'eux. Ils vous ramèneront chez vous. »

Martin Ashley tressaillit. Tout s'était déroulé si vite qu'il ne parvenait pas à mettre de l'ordre dans ses pensées. Il avait une fois pour toutes conclu que la Terre était définitivement perdue, et voilà que, soudain, Catan parlait de retour. Des émotions contradictoires se bousculaient en lui. Il essaya désespérément de dire quelque chose. Mais, pour dire ce qu'il voulait, il n'y avait pas de mots. Dans aucune langue. C'était comme si quelque chose de merveilleux lui avait été à peine suggéré. Maintenant, ce quelque chose lui était arraché. Il était libre de rentrer.

Il ne dit rien parce qu'il ne savait comment formuler ce qu'il ressentait. Bob Chavez, lui aussi, gardait le silence.

— « Tu nous manqueras, Martin, » fit Rondol. « Tu es un homme intègre. »

Et Ashley vit Lirad devant lui. Elle n'était pas belle selon les critères habituels, mais sa chevelure noire encadrait le visage le plus sensible qu'Ashley eût jamais vu. Sensible et, en même temps, fort et plein d'humour. Pourquoi n'avait-il pas remarqué cette fille auparavant ? Elle lui effleura doucement l'épaule, le regarda dans les yeux, et un sourire s'ébaucha sur ses lèvres. Elle ne dit rien.

Les mots manquaient et le temps manquait. Mais Ashley savait qu'il y avait eu un échange entre les Nerns et lui. Quelque chose de nouveau, quelque chose qui lui appartiendrait en propre si seulement il parvenait à s'en saisir.

Mais il était trop tard.

Deux hommes en uniforme, alertes et efficaces, sortirent du vaisseau, saluèrent amicalement les Nerns et prirent les deux Terriens en charge avec beaucoup d'attention ; ils les conduisirent à travers les hautes herbes jusqu'à l'astronef qui s'élança à travers le ciel.

Le soleil s'en était allé. S'en étaient allés le village et les pins. Il n'y avait plus maintenant que des parois de métal, des machines, des choses qui bourdonnaient, qui vrombissaient, qui cliquetaient. Et des visages attentifs, une activité organisée, les plaisanteries et la maîtrise des hommes en uniforme.

— « Soyez les bienvenus à mon bord, » fit le commandant dans la langue des Nerns. « Vous êtes ici chez vous. »

La douceur du décollage et la finesse de la compensation gravifique étaient pour Ashley la preuve que, à côté de ce bâtiment, le vieux *Juarez* n'était qu'un grossier bricolage, un joujou d'enfant.

— « Il faut *leur* parler de la roue ! » lança Bob Chavez d'une voix vibrante. Ses traits rayonnaient d'allégresse.

Martin Ashley lui rendit son sourire, s'efforçant toujours de mettre un peu d'ordre dans sa tête. Tout s'était passé si vite...

Tout ce qu'il savait, c'était qu'il était à nouveau dans l'espace et que les Nerns n'étaient plus là.

Le « lendemain », ils atterrirent sur Carina V.

Ils foulèrent le sol cimenté d'un immense astroport, plus grand que tous ceux qu'ils avaient connus. Il y avait des jardins en haut des murs et, au-delà, les blanches tours d'une cité étincelaient au soleil.

— « Si je ne m'abuse, c'était la planète qui n'avait pas de technologie, » fit Bob Chavez d'une voix sèche. « On dirait que nous avons commis une légère erreur lors de la reconnaissance exploratoire. »

— « Si tu te rappelles bien, » répliqua Ashley, « les ordinateurs ont détecté deux planètes qui semblaient écologiquement favorables. Toutefois, la virgule était sans doute mal placée. En fait, il n'y avait même pas de décimale. »

Tout se passa rapidement et dans une atmosphère de parfaite courtoisie. Ils prirent place dans un hélicoptère qui les déposa sur une terrasse. Ils s'engouffrèrent alors dans un ascenseur silencieux qui s'enfonça dans les profondeurs de l'édifice et ne s'arrêta qu'au vingt-cinquième étage. La porte s'ouvrait directement sur un vaste bureau frais et meublé avec goût. Il y avait au mur des peintures remarquables et l'on apercevait par la fenêtre un jardin suspendu débordant de couleurs luxuriantes.

Un homme alla à leur rencontre et leur serra la main à la terrienne. Il était grand — plus d'un mètre quatre-vingts — et devait facilement peser cents kilos. Ses cheveux bruns étaient en bataille, ses vêtements étaient débraillés et son regard était franc et amical.

— « Je suis très heureux de vous accueillir, » lança-t-il d'une voix tonitruante et dans un anglais irréprochable. « Vraiment très heureux ! Voulez-vous fumer ? Boire quelque chose ? » Il éclata de rire, et son rire, qui remplissait la pièce, était aussi démesuré que lui. « Asseyez-vous. »

Martin Ashley s'assit. Il se sentait encore un peu faible et commençait à avoir mal. Mal comme un petit enfant un peu niais. La personnalité du colosse lui causait un choc comme un coup de poing en pleine figure mais, d'emblée, il l'avait trouvé sympa-

thique. Pour dissimuler son embarras, il sortit sa pipe de sa poche, la bourra en prenant son temps et l'alluma.

— « Je m'appelle Shek, » dit le géant en prenant une cigarette. Et l'un des mystères fut résolu : c'était la même que celle qu'Ashley avait trouvée une nuit en dehors du village nern — il y avait une éternité de cela ! Une gerbe d'étincelles jaillit du cylindre que Shek tenait dans ses doigts et qu'il inséra entre ses lèvres d'un geste dont la promptitude tenait du miracle. « C'est un nom loufoque, je sais, » enchaîna-t-il, « mais Martin Ashley est aussi un croassement. En tout cas, c'est l'impression que vous auriez à ma place. »

Il arpentait la pièce en soufflant des nuages de fumée que le climatiseur s'efforçait vaillamment d'évacuer de l'autre côté de la fenêtre. Il avait beaucoup de place — et il lui en fallait ! « Je sais ce que vous pensez. Alors, passons aux questions : après ça, nous pourrons prendre du bon temps. » Il braqua un index imposant sur Ashley. « En fait, vous connaissez déjà les réponses. Il vous suffirait d'aller les chercher. »

Martin sourit dubitativement et se concentra sur sa pipe.

« Vous allez voir, » reprit Shek. « C'est moi qui vais les poser à votre place, vos questions. Primo : comment se fait-il que vous ne nous ayez pas repérés au moment où le *Juarez* procédait aux relevés ? »

Ashley hésita. « Je suppose que des écrans vous protègent. »

— « Naturellement ! Il n'y a pas d'autre réponse possible. Quand je vous disais que vous en savez plus que vous ne vous le figurez ! C'est une longue histoire que vous trouveriez sans doute fastidieuse. Mais la conclusion est la suivante : nous aimons mieux prendre nous-mêmes contact avec les autres plutôt que de laisser des étrangers nous tomber sur le dos à tout moment. » Il frappa sa paume de son poing avec un bruit retentissant. « Vous n'avez pas idée de la bande d'imbéciles qui sillonnent l'espace — les personnes présentes étant exceptées, évidemment. Croyez-le ou non, mais une équipe est arrivée ici avant que nous ayons installé les écrans, avec la prétention de *coloniser* la planète ! »

A nouveau, il s'esclaffa à grand bruit et Martin Ashley tiqua. L'allusion le touchait d'un peu trop près.

« Eh oui, c'est comme je vous le dis ! » lança impétueusement Shek. Les mots éclataient comme des pétards dans sa bouche. « Question suivante : comment avons-nous su où vous étiez et à quel moment venir vous chercher ? »

— « Vous auriez pu capter le message émis par le *Juarez,* » suggéra Bob Chavez.

— « Ou peut-être que les Nerns ont pris contact avec vous d'une manière ou d'une autre, » ajouta Ashley. Un peu revigoré, il souffla un anneau de fumée qui s'éloigna en zigzaguant vers la fenêtre.

— « Quel joli rond ! » le complimenta Shek qui en exhala un à son tour et sourit fièrement. « Les deux réponses sont bonnes, naturellement. Nous avons capté le message du *Juarez* instantanément et nous savions que vous ne risquiez rien si vous ne faisiez pas d'idioties. Plus tard, Rondol nous a prévenus. »

— « Comment cela ? » s'enquit Ashley qui, à nouveau, perdait pied.

Shek, qui arpentait toujours la pièce dans un sillage de fumée, se mit à rire. « La méthode habituelle. Nous faisons un peu de... comment dire ?... de commerce avec lui et ses amis, comprenez-vous ? Et nous devons prendre contact avec eux de temps à autre. C'est la raison pour laquelle il y a un bon émetteur. Il se trouve dans la cabane de Rondol, au milieu de la place. Je ne crois pas que vous y soyez entrés. »

Ashley fit non de la tête.

« Vous voyez que vous vous en tirez très bien ! Troisième question : que pensez-vous de mon anglais ? Pas mauvais, hein ? » Shek eut un sourire gamin...

— « Pas mauvais ? Sensationnel, vous voulez dire ! J'imagine que Rondol a servi de trait d'union mais l'idée ne m'était jamais venue qu'il apprenait ma langue en m'enseignant la sienne. »

Shek prit une nouvelle cigarette.

— « Dame ! C'est un malin, ce Rondol ! Il a un excellent don d'assimilation. J'ajouterai que c'est le meilleur médecin de ce système. Vous avez eu de la chance, messieurs. »

— « Nous le savons. »

— « Eh bien, les inévitables questions ont eu leur réponse. Je vous avais dit avant de commencer que vous les connaissiez déjà. »

Moi ? Je connaissais les réponses ? C'est à peine si je connais sais les questions !

— « Voilà ce que je vous propose... »

L'anglais de Shek était si idiomatique que l'on avait de la peine à croire que ce n'était pas sa langue maternelle. Et il l'avait appris en l'espace de quelques mois. Ashley n'en revenait pas. A

présent, rien ne pouvait plus le surprendre. Si des roues avaient soudain poussé à son interlocuteur et si celui-ci s'était mis à rouler avec un bruit de moteur, il n'aurait probablement pas cillé.

« Un astronef part demain à destination du Centaure. Nous avons pour règle d'éviter d'embarquer des Terriens. Mais c'est votre chemin. Nous vous déposerons là-bas et vous serez sûrement récupérés d'ici quelques jours. Le trafic est important dans ce secteur. »

— « Chez nous, » murmura lentement Bob Chavez. « Je vais rentrer à la maison... »

Martin Ashley tira sur sa pipe et garda le silence.

L'entrevue se prolongea tout au long de l'après-midi. L'ombre, peu à peu, se répandit entre les hautes tours blanches. Progressivement, Martin Ashley s'était détendu. Son interlocuteur avait l'art de mettre à l'aise. L'anthropologue avait déjà connu des hommes du même type : Shek n'était ni un charlatan ni un imbécile ; il était vraiment sincère et bon vivant, et il eût fallu être un sot pour ne pas distinguer l'éclair d'intelligence qui brillait dans son regard.

Maintenant qu'il était détendu, Ashley était capable de réfléchir. Ce n'était pas parce qu'il broyait du noir qu'il était perpétuellement obsédé par les grands problèmes — en général beaucoup plus ridicules que nombre de ces « petits » problèmes auxquels tous les gens se trouvaient confrontés par le seul fait qu'ils mûrissaient et vivaient. C'était plutôt, chez lui, une curiosité avide, presque subconsciente, qui se manifestait périodiquement et sollicitait son attention. Il avait commencé à poser des questions presque à partir du moment où il avait appris à parler et, que ce fût un bien ou un mal, il était beaucoup trop tard pour s'arrêter.

— « C'est stupéfiant, » disait Bob Shavez en secouant la tête. « Tout ce qui nous arrive, je veux dire. Il y a quelques heures, nous étions encore au milieu de nulle part, loin de chez nous, coupés de nos semblables. Et maintenant, nous sommes ici... Dans une ville fabuleuse où rien ne manque, avec un billet de retour en poche ! »

Martin Ashley changea de sujet de conversation, estimant celui-ci pratiquement épuisé.

— « Depuis combien de temps êtes-vous en contact avec les Nerns ? »

Shek sourit. « Cela fait longtemps. Et pas seulement avec les Nerns mais avec tous les autres peuples de Carina IV. Il y a des milliers d'années que nous sommes en contact avec eux. On pourrait dire que nous avons grandi ensemble, en quelque sorte. »

Ashley dévisagea le Carinien et lui posa la question à laquelle il pensait depuis un quart d'heure. Il ne la posa pas sous forme de question mais il savait que Shek en saisirait toute l'importance :

— « Vous avez fait preuve d'une extrême sagesse en vous abstenant de porter atteinte à leur culture. Je n'ai relevé aucun indice permettant de penser que vous ayez essayé de la façonner selon vos critères, et cela a dû pourtant être une puissante tentation. Ces gens-là sont si près de vous et représentent un tel marché en puissance ! Cette politique de non-ingérence est pratiquement unique de la part d'une civilisation aussi développée que la vôtre. »

Shek éclata d'un rire tonitruant et plaça une nouvelle cigarette au coin de ses lèvres.

— « Ne vous faites pas plus bête que vous ne l'êtes, Ashley ! En réalité, ce sont eux qui ont été rudement chic de nous laisser poursuivre de notre mieux notre petit bonhomme de chemin. » Il hocha la tête. « Croyez-moi, il eût été de la dernière stupidité de vouloir intervenir dans la culture des Nerns. Ç'aurait été la route la plus rapide conduisant à l'extinction. » Il pointa son doigt sur Ashley. « Nous ne cherchons pas à leur enseigner quoi que ce soit. Nous essayons d'apprendre ! »

Martin Ashley sourit, non sans une certaine satisfaction intérieure.

La réponse à cette question, il l'avait sue d'avance, elle aussi.

6

C'ÉTAIT le lendemain soir. L'astronef en partance pour le système du Centaure décollerait dans une quinzaine d'heures. Martin Ashley avait laissé Bob Chavez à l'astroport et s'était plus ou moins invité chez Shek qui avait une maison de campagne. Cela n'avait pas été très difficile car les deux hommes s'étaient immédiatement pris de sympathie l'un pour l'autre.

La villa, perdue au milieu du gazon et des fleurs, était charmante. La femme de Shek était tout l'opposé de son mari, au moins en apparence : calme, réservée, effacée. Ils avaient deux petites filles qui se mirent aussitôt à se poursuivre dans le salon jusqu'au moment où leur mère les mit au coin, punition qui amusa fort Ashley : apparemment, en dépit des distances et des années-lumière, les méthodes employées pour discipliner les enfants ne variaient guère.

Shek était le seul à comprendre l'anglais, de sorte qu'Ashley en était réduit à s'exprimer par des sourires et des hochements de tête. Il avait un verre à la main, un breuvage composé par son hôte avec un soin religieux qui avait étonné Martin, personnellement peu habitué à de tels raffinements. Deux sentiments curieusement contradictoires qu'il avait éprouvés bien souvent l'habitaient. Il était à la fois un étranger et un ami de la famille. Il se sentait bien et sa présence était appréciée ; pourtant, il n'était pas totalement à sa place. Il ne se leurrait pas : il enviait Shek mais savait qu'il ne pourrait jamais vivre comme lui.

— « Shek, » dit-il enfin, « il y a certaines informations dont j'ai besoin et c'est pour les obtenir que je suis ici. Il me reste très peu de temps et je voudrais que vous m'aidiez à mettre en place quelques pièces du puzzle. »

— « Je ferai de mon mieux, » s'empressa de répondre Shek. Il remuait moins d'air chez lui que dans son bureau et la facette sérieuse de sa nature était plus visible. « Allez-y... »

Martin Ashley but une gorgée. La boisson était délicieuse.

— « Dès l'instant où j'ai quitté le *Juarez* et mis le cap sur Carina IV, je me suis conduit comme un orang-outang qui tourne en reniflant autour d'une centrale électrique. J'ai immédiatement eu le sentiment que cette planète sortait de l'ordinaire, mais c'était un point d'interrogation sans réponse. J'ai compris de prime abord que les Nerns n'étaient pas aussi simples qu'ils le paraissaient et je me suis efforcé d'agir en partant du postulat que ce n'étaient pas des primitifs, en dépit de leur comportement extérieur. Je savais que je ne me trompais pas, et vous m'avez confirmé hier que j'avais raison quand vous m'avez dit qu'ils vous dépassent comme ils nous dépassent nous-mêmes. »

Shek leva la main pour l'interrompre.

— « Disons plutôt qu'ils sont différents. Ou plus complexes

dans certains domaines. A mon avis, la notion d'« avance » est extrêmement subjective. »

— « Je note ce correctif mais nous ne discuterons pas de ce problème ce soir. Ecoutez-moi, Shek... Je sais ce que les Nerns ne sont pas — et je le sais depuis longtemps. Mais, ce qu'ils sont, je n'en sais strictement rien. » Il observa une pause. « Et il faut absolument que je le sache. Ne me demandez pas pourquoi ! »

Le Carinien l'étudia avec attention.

— « Oui... Cela vous est sans doute nécessaire. Je ne prétendrai naturellement pas être capable de tout vous expliquer en gros et en détail, parce que je ne sais pas tout, moi non plus. Je peux simplement vous donner une idée générale. »

— « Parfait ! Cela suffira largement. »

— « Eh bien, d'accord, Martin. Attendez que je remplisse votre verre. Cela va nous prendre un moment. »

Martin Ashley se pencha en avant, espérant que l'excitation qu'il ressentait ne se voyait pas.

Et, tandis que les ombres du crépuscule s'étiraient et qu'avançait la nuit, Shek parla.

L'homme, où qu'il se trouve, est un animal étrange et mal compris. Ce n'était pas seulement son « cerveau supérieur » qui faisait la différence, encore que celui-ci avait eu son rôle à jouer, mais plutôt sa tendance à symboliser qui l'avait désigné pour être porteur de culture. La culture, toujours plus étoffée, se transmettait en totalité de génération en génération, et les individus naissaient à l'intérieur de systèmes cohérents qu'ils n'avaient rien fait pour édifier. Cuisiner les aliments, jouer au football ou se servir de l'électricité n'étaient pas quelque chose que l'on inventait mais que l'on faisait naturellement parce que « tout le monde faisait comme ça ».

Or, la culture est un processus d'apprentissage. Elle doit être apprise et absorbée : c'est la raison pour laquelle les enfants humains restent si longtemps dans un état d'impuissance et doivent passer près de la moitié de leur vie à l'école sous une forme ou sous une autre.

A mesure que les civilisations se développent, une question épineuse se fait jour : que se passe-t-il quand la culture atteint un tel degré de complexité qu'il est impossible à une seule personne de l'assimiler tout entière ?

Une fois mis en mouvement, les moyens technologiques font boule de neige et, quand la technique change, le reste de la culture en fait autant.

Les cultures s'amplifient. A la caverne succède le village, puis la ville tentaculaire. Aux récits que l'on raconte autour du feu de camp succèdent des bibliothèques contenant tant de volumes qu'il faut une équipe de spécialistes uniquement pour en faire l'inventaire.

Quand il y a trop de choses à apprendre, quelle est la solution ?

Il en existait une, celle qu'avaient inconsciemment choisie les Terriens et les habitants de Carina V : acquérir un petit noyau de culture et se spécialiser ensuite dans un domaine technologique de plus en plus réduit. Les résultats étaient parfois négatifs : savants ignorant les conséquences de leurs travaux de laboratoire et ne s'en souciant pas, soldats se battant sans savoir pourquoi, gouvernements légiférant en aveugles, auteurs écrivant d'abondance sur des problèmes échappant à leur compétence. Les hommes apprenaient et ils apprenaient, ils travaillaient et ils travaillaient, rassemblant toujours plus de connaissances au milieu desquelles se débattrait la génération suivante. Et pourquoi ?

Pour s'amuser, pour avoir une retraite dont personne ne pourrait profiter parce que personne n'avait appris à vivre.

Et il y avait une autre solution, celle que les Nerns avaient adoptée depuis longtemps : ils avaient élagué leur culture, l'avaient réduite au strict nécessaire et avaient appris à vivre dans ce cadre.

Le fait même d'émonder ainsi leur culture présupposait la prise de conscience de l'essence de la culture qui est un processus d'apprentissage, le produit d'une histoire arbitraire, et non la façon juste de faire correctement les choses d'instinct par opposition aux autres façons erronées. Répandre cette idée chez tout un peuple est la plus grosse difficulté ; une fois cet obstacle franchi, le reste est relativement aisé. Les Nerns avaient pris pour véhicule de leur endoctrinement ce qui paraissait être un rite de passage, une cérémonie d'initiation à l'usage des enfants. Et c'était bien une initiation : aux enfants élevés dans le culte des idéaux de leur culture, on expliquait et on montrait que c'étaient là des modes de vie conventionnels et modifiables. Cela ne signifiait pas qu'ils cessaient d'avoir de la valeur pour eux : il leur fallait simplement avoir une attitude critique et être capables de procéder à une évaluation rationnelle.

Il y avait un autre problème — deux, plus exactement. Qu'est-ce qui était essentiel ? Et essentiel pour quoi ?

La valeur fondamentale adoptée par les Nerns était la survie dans un cadre d'intégration maxima, de cohésion fonctionnelle, d'épanouissement individuel, de défi perpétuel et de paix. Certes, ce n'était pas l'Utopie : c'était une vraie culture avec de vrais êtres humains ayant de vrais espoirs, de vraies craintes et de vrais chagrins.

Ils n'étaient pas désarmés, même après avoir décidé de bannir une culture mécanique multipliée sans fin. Ils savaient véritablement ce qu'était la culture, c'est-à-dire l'attribut le plus distinctif de l'homme. Ils avaient maîtrisé le processus de culturation, ils savaient quelles graines semer dans les autres cultures pour qu'elles produisent à peu près n'importe quel résultat désiré. Ils connaissaient les points nodaux des civilisations et pouvaient à distance, par la psychologie, l'hypnose et d'habiles manipulations culturelles, transformer un ennemi en allié ou le déchirer par la guerre civile.

Ils avaient découvert les « corridors vierges » de l'esprit et les avaient explorés à fond.

En surface, ainsi qu'Ashley l'avait observé, il existait sur Carina IV une uniformité culturelle surprenante fondée sur une économie mixte. Les Nerns n'avaient que les outils les plus simples. Il y avait des shamans, des rites et une organisation sociale de type clanique. Il y avait une série de mythes élaborés sur le thème des sœurs-étoiles et de leurs feux de bivouac dans le ciel.

Mais, sous l'écorce, les choses étaient différentes. Très différentes. Au-delà de cette uniformité apparente, la diversité culturelle était extraordinaire. Chaque groupe était unique par la juxtaposition de ses éléments constitutifs et par les valeurs dominantes donnant vie à la culture. La chasse, la cueillette, la pêche et l'exploitation agricole réduite servaient à attacher les gens à leur terre et à la leur faire apprécier en l'absence d'une économie de marchés. Ils avaient constaté que les machines étaient utiles et n'étaient certainement pas « mauvaises ». Mais ils ne pouvaient pas se permettre de les payer leur prix.

Dans un système spécialisé, il existe une solution : construire des robots. Eliminer totalement les travaux inutiles en est une autre. Chez les Nerns, les travaux de la moisson n'étaient pas fas-

tidieux, ils demandaient très peu de temps et étaient d'un excellent rapport. Autre avantage : les Nerns savaient d'où provenaient leurs aliments et ne mangeaient pas n'importe quoi. Leurs shamans étaient d'authentiques docteurs : ils combinaient la médecine psychosomatique avancée avec l'usage des simples, les remèdes naturels avec des techniques chirurgicales de pointe, et ils avaient conservé les mélopées et les incantations afin d'éviter le divorce entre la science et la religion. Les rituels étaient le moyen de réaffirmer les valeurs culturelles ; on les considérait à la fois comme des divertissements et des instruments efficaces de structuration sociale. C'était un peu l'attitude des Américains devant le père Noël : seuls les enfants y croyaient à la lettre mais les adultes étaient capables d'apprécier le mythe et d'y participer. La division du groupe social en deux moitiés était un système admirablement intégré fournissant un cadre pour les activités sportives, les jeux, les concours de danse, et le régime matrimonial en vigueur représentait une forme très pratique d'assurance collective. Leur langue était conçue pour mettre l'accent sur la tolérance et l'objectivité culturelles. Et qui était pressé par le temps alors que le même jour se répétait perpétuellement ?

Ce système n'était pas parfait, les Nerns le savaient. Il se modifiait sans cesse et les habitants de Carina IV étaient suffisamment humains pour enfreindre les règles de temps à autre. Mais c'était un essai, une façon de faire les choses ; meilleure ou pire que les autres ? Cela dépendait beaucoup de l'optique de l'observateur.

Les Nerns avaient remplacé les livres par la philosophie, les chants et les danses, et leur philosophie n'était simple qu'en apparence. Si les étoiles étaient leurs sœurs, c'est parce qu'ils avaient pressenti que la vie était universelle. Tout était lié à tout parce que tout participait du même processus.

Et il y avait le soleil, et il y avait les arbres, et il y avait des voix heureuses. Peut-être était-ce cela qui, en un sens, importait le plus. La population était numériquement faible — à peine quelque quatre millions d'êtres répartis sur l'ensemble de la planète — mais le nombre était sans valeur.

— « Voilà ce que je sais des Nerns, » conclut Shek en reposant sa cigarette qui s'éteignit aussitôt. « Il est très tard. Vous allez passer la nuit chez nous, Martin. Je vous déposerai à l'astroport dans la matinée. »

— « Vous êtes très aimable, Shek. Je vous remercie. »

Le Carinien conduisit Ashley dans une chambre du second étage. La fenêtre était ouverte à l'air frais de la nuit. Le Terrien resta longtemps éveillé à contempler les étoiles, les astres frères, les ancêtres défunts et les non-nés assis autour de leurs feux de camp dans le ciel...

L'aube était levée quand il s'endormit.

Le grand vaisseau gris prêt à partir pour le Centaure pointait son museau fuselé vers le soleil de midi.

Martin Ashley avait eu deux décisions pénibles à prendre. Il les avait prises. Il attendait avec Bob Chavez devant la porte verrouillée de l'ascenseur de l'astronef. Le géant de métal dominait les deux hommes.

Comme la Terre était proche, soudain !

— « Au revoir, Bob, » dit Martin Ashley en tendant la main à son compagnon. Chavez la secoua énergiquement sans essayer de faire revenir Martin sur sa décision. *Curieux, ce qu'un garçon peut changer en quelques mois,* songea Ashley. *A présent, c'est un homme.*

Bob lui manquerait.

— « Bonne chance, Mart. Quel petit morveux j'étais, au début ! Je le regrette. »

— « Tu as été un compagnon agréable. On se reverra peut-être un jour. »

— « Peut-être. J'espère. Je dirai bonjour à la Terre de ta part. »

Un voyant s'alluma et l'ascenseur s'éleva. Bob Chavez était parti.

Le vieil Alberto Chavez serait fier de son fils. Martin Ashley sourit imperceptiblement. *Cinquante-quatre hommes et il n'en reste plus qu'un seul.*

Il fit demi-tour et s'éloigna du grand vaisseau gris, le soleil dans les yeux. Il se sentait très seul. Il marchait aussi vite qu'il le pouvait. Il ne se retourna pas.

Une semaine plus tard, Martin Ashley était à nouveau dans l'espace.

Le gros vaisseau carinien avait manœuvré avec une adresse ra-

re pour s'immobiliser à la hauteur de la carcasse vide du *Juarez* qui continuait d'orbiter sans fin autour de la planète des Nerns.

Ashley, qui avait revêtu un scaphandre d'une légèreté et d'une souplesse merveilleuses, rallia le vaisseau qui avait été son foyer. Shek l'accompagnait. Ils entrèrent ensemble dans le sas de secours.

Il y avait encore suffisamment de lampes allumées à bord du *Juarez* pour qu'on y voie clair mais elles ne faisaient que rendre la pénombre plus épaisse. Rien n'est plus déprimant qu'un vaisseau mort — et le *Juarez* était mort. Il ne restait plus qu'une voix mécanique, le souvenir fantomatique des morts et l'ombre qui envahissait compartiments et coursives.

Une fois dans le poste de pilotage silencieux, Ashley actionna l'amplificateur et le message s'éleva, éternellement répété et lançant éternellement dans l'espace les mots qu'Ashley avait enregistrés dans un passé immémorial :

« ICI LE JUAREZ, ASTRONEF DE RECONNAISSANCE EN PROVENANCE DE LA TERRE, 20 SEPTEMBRE 2067... A BORD MODULE DE SERVICE QUATRIÈME PLANÈTE SYSTÈME CARINA... MAINTIENDRONS LIAISON... SURVIVANTS : ERNEST GALIEN, SPÉCIALISTE TRANSMISSIONS ; ROBERT CHAVEZ, ÉLÈVE-PILOTE ; MARTIN ASHLEY, ANTHROPOLOGUE. JOYEUX NOEL A TOUS... ICI LE JUAREZ. »

Martin Ashley effaça l'enregistrement et coupa l'émetteur. Le message était inutile maintenant qu'Ernie était mort et Bob en route pour la Terre.

A présent, la voix du *Juarez* s'était tue. Ni Martin Ashley ni Shek ne brisèrent le silence.

Ils éteignirent toutes les lumières et regagnèrent le vaisseau qui les attendait.

Et le vaisseau se précipita à travers l'espace.

En direction de Carina IV.

— « En un sens, je vous envie, Martin, » dit Shek. « Mais ce n'est pas fait pour moi. »

— « C'est drôle, j'ai eu exactement la même impression chez vous. »

— « Je passerai vous voir un jour. Bientôt. »

— « Je vous attendrai. »

Le vaisseau se posa au milieu d'un océan d'herbe près du minuscule module qui se dressait, solitaire, telle une statue étran-

gère érigée sur les prairies de la nuit. Martin Ashley sortit. Quelques instants plus tard, l'astronef se perdit en rugissant dans l'océan de l'espace.

Martin Ashley frissonna. Toute sa vie durant, il avait cherché quelque chose qui n'avait pas de nom. Sa quête l'avait conduit dans les étoiles, lui avait fait franchir les années-lumière, et une fois, avec Carol, il avait presque trouvé. Mais maintenant, au bout de si longtemps...

Il était trop vieux et avait trop intensément vécu pour croire que sa quête touchait enfin à son terme. Peut-être ne trouvait-on jamais ce qu'on cherchait et peut-être était-ce là le secret de la persévérance des hommes. Cependant, il y avait à présent une chance.

Une chance...

L'astronef avait disparu et le silence régnait à nouveau, le silence de la nuit et de la terre abandonnée à elle-même.

Martin Ashley frissonna à nouveau.

Il savait que les autres l'observaient.

Ils sortirent de l'ombre où ils l'attendaient — Rondol, Catan et la femme, Lirad. Elle sourit et le prit par la main.

— « Sois le bienvenu, mon fils, » dit Catan. « Nous espérions ton retour. »

Martin Ashley dit d'une voix hésitante : « Je crois que je sais... pour Bob. Vous... vous l'avez renvoyé sur la Terre, n'est-ce pas ? »

Rondol acquiesça. « Tes semblables sont jeunes et très agressifs. Ils nous ont trouvés une fois et nous trouveront encore. Nous avons semé une toute petite graine en ton jeune ami, une graine qui s'épanouira juste ce qu'il faut pour que tes congénères soient prêts à écouter et à coopérer lors de la prochaine visite. Tu leur parleras, toi ou tes fils, et nous ferons amitié au lieu d'être ennemis. N'importe comment, ton ami voulait rentrer, tu le sais. Nous ne lui avons porté aucun préjudice. »

— « Je l'ai laissé partir. Et moi ? Je dois savoir. Je sais que vous ne mentirez pas. »

— « Nous ne t'avons rien fait, Martin, » répondit Rondol. « Dès le début, tu étais l'un des nôtres. Tu l'avais toujours été. Ta déci-

sion a été une manifestation de ton libre arbitre — pour autant, tout au moins, qu'un homme puisse avoir son libre arbitre. »

— « Eh bien, marchons, » fit Ashley. « Je suis prêt. »

Il entendit avant de voir, alors qu'il suivait le chemin qui serpentait parmi les pins. Il entendit les tambours et les chants dans la nuit. Puis il vit. Ils l'attendaient. Les feux orange brillaient dans le village des Nerns.

Cette vision, il l'avait déjà eue alors qu'il guettait dans la même forêt en compagnie d'Ernie et de Bob.

C'était le rite de passage, la cérémonie initiatique au cours de laquelle l'enfant entrait dans l'âge adulte.

Mais, cette fois, il savait que c'était pour lui que battaient les tambours.

Il étreignit très fort la main de Lirad.

Avec une humilité qu'il n'avait jamais éprouvée et une fierté qui le brûlait comme un brasier, il marcha vers les tambours, vers les mélopées, vers ceux qui étaient réunis pour l'accueillir.

A un moment, il leva la tête. Ils étaient là, ils étaient des millions et des millions... Ils étaient là, innombrables, ses frères des étoiles, les anciens et les non-nés. Ils scintillaient dans les cieux.

Redressant les épaules, Martin Ashley pénétra dans le village.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Rite of passage.

THEODORE

STURGEON

Tournure d'esprit

Un des charmes de Sturgeon, c'est cette manière qu'il a, inhabituelle chez un auteur américain et à plus forte raison de science-fiction, d'avoir toujours l'air de se raconter lui-même. Qui prétendra, à en juger par le contexte, que le narrateur de cette histoire de sorcellerie moderne n'est pas Sturgeon lui-même (les allusions à la vie maritime, à la carrière d'écrivain, etc.) ? De là à conclure qu'il a réellement connu le personnage « pas comme les autres » qu'il décrit, il y a peut-être un pas hasardeux à franchir. Mais Sturgeon est lui-même un personnage tellement hors de l'ordinaire... Comment prouver que sa vie n'a pas été jalonnée d'épisodes aussi insolites que celui qu'il nous raconte ici ?

A.D.

Je commencerai par une ou deux anecdotes qu'on m'a peut-être déjà entendu raconter, mais qui valent la peine d'être répétées puisque c'est de Kelley qu'il s'agit.

Quand j'étais jeune, je m'étais embarqué plusieurs fois avec Kelley à bord de pétroliers qui faisaient surtout du cabotage : on chargeait quelque part dans une région pétrolière — La Nouvelle-Orléans, Aransas Pass, Port Arthur ou autre — et on déchargeait dans des ports situés au nord de Hatteras. Huit jours de voyage, dix-huit heures de travail par jour, avec seulement quelques moments de répit de temps à autre. Kelley était matelot sous mes ordres, ce qui était assez cocasse car il en savait beaucoup plus sur la mer que n'importe lequel d'entre nous. Mais il ne me mettait jamais en boîte quand je déambulais sur le pont dans mon bel uniforme bleu. Il avait un sens de l'humour bien à lui, mais jamais il n'y faisait appel pour prouver l'évidence : à savoir qu'il était deux fois meilleur marin que je ne le serais jamais.

Il y avait chez Kelley un tas de choses insolites : son allure, par exemple, ou sa façon de marcher; mais la plus insolite de toutes, c'était sa tournure d'esprit. Il était un peu comme ces extra-terrestres dont il est question dans les histoires de science-fiction et qui sont capables de penser tout aussi bien que les humains, mais pas *comme* les humains. J'en donnerai pour exemple cette scène qui s'est déroulée un soir à Port Arthur. J'étais assis au bar d'un bistrot en compagnie d'une belle rousse qu'on appelait Red, et je m'efforçais de m'en occuper tout en lorgnant du coin de l'œil une fille nommée Boots qui était assise, toute seule, près du pick-up. Boots surveillait la porte en grinçant des dents; je savais pourquoi, et ça m'inquiétait. En effet Kelley l'avait fréquentée assez assidûment pendant quelque temps, mais, depuis le dernier voyage dont il était revenu, il l'avait laissé tomber, et le bruit courait qu'il faisait la cour à une autre fille. C'était évidemment là quelque chose que Boots avait du mal à digérer. Je savais aussi que Kelley allait arriver d'une minute à l'autre, car il avait promis de venir me retrouver dans ce bistrot.

Et bientôt, effectivement il arriva, grimpant l'escalier raide avec la souplesse d'un chat. Et, quand il franchit le seuil de la porte, tout le monde se tut — sauf le juke-box qui fit entendre un braillement d'effroi.

Or, juste au-dessus de l'épaule de Boots, sur une petite étagère, il y avait un ventilateur électrique dont les ailettes, que rien ne

protégeait, mesuraient bien trente centimètres de long. A la seconde même où le visage de Kelley apparut dans l'entrebâillement de la porte, Boots bondit comme un diable hors d'une boîte, étendit la main, saisit le ventilateur et le lança dans sa direction.

A voir Kelley, on aurait pu croire qu'on assistait à une scène filmée au ralenti. Il ne bougea pas d'un pouce ; il se contenta de se pencher un peu en faisant pivoter ses larges épaules. Très distinctement, j'entendis la pointe de trois des ailettes cliqueter contre le bouton de sa chemise avant que le ventilateur aille heurter le montant de la porte.

Même le juke-box se tut à ce moment-là, et tout devint terriblement silencieux. Kelley ne dit pas un mot, et aucun de ceux qui assistaient à la scène non plus.

Si vous êtes partisan de la théorie « œil pour œil, dent pour dent » et que quelqu'un vous lance à la tête une machine infernale, votre réflexe sera de ramasser cette machine et de la lancer sur lui, n'est-ce pas ? Mais Kelley n'a pas la même tournure d'esprit que vous. Il ne regarda même pas le ventilateur.

Il observa Boots qui, blême de frayeur, attendait avec angoisse de savoir ce qu'il avait en tête.

D'un pas rapide, mais sans vraiment se presser, il traversa la salle pour s'approcher d'elle, la tira par le bras pour la faire sortir de l'abri qu'elle s'était trouvé derrière une table, et la jeta à terre.

Il la jeta sur le ventilateur.

Elle heurta le plancher, glissa dessus en entraînant le ventilateur, alla donner de la tête contre le montant de la porte, puis roula en bas de l'escalier. Kelley descendit à sa suite, enjamba son corps et sortit pour retourner au bateau.

Une autre fois, nous devions charger à bord un nouvel engrenage pour le treuil de tribord. L'ingénieur de pont avait passé toute la matinée à essayer d'ôter la vieille roue d'engrenage de son arbre. Il avait chauffé le moyeu, avait tapé dessus, avait employé tous les instruments qui lui étaient tombés sous la main, et tout ce qu'il avait réussi à faire, c'était de casser un boulon.

Là-dessus Kelley s'était amené sur le pont en frottant ses yeux encore gonflés de sommeil. Il avait regardé ce que faisait l'ingé-

nieur, puis s'était approché du treuil, avait saisi une clef à mollette et retiré les quatre boulons qui maintenaient l'enchâssure serrée autour de l'arbre. Après quoi, il avait ramassé un lourd maillet, l'avait soulevé bien haut et l'avait laissé retomber, une seule fois. Le maillet était venu frapper l'extrémité de l'arbre, qui était sorti de la roue comme une torpille hors de son tube de lancement. La roue d'engrenage était tombée sur le pont, et Kelley était allé prendre la barre comme si de rien n'était, tandis que l'équipage le regardait en écarquillant les yeux. Vous voyez ça d'ici ? Le problème était d'enlever une roue de son axe ; mais, pour Kelley, ça revenait à enlever l'axe de la roue.

Une autre fois encore, je le regardais jouer au poker et je l'avais vu se défausser de deux paires et tirer une quinte flush. Pourquoi s'était-il défaussé de ces cartes ? Parce qu'il venait de se rendre compte que le jeu était truqué. Et pourquoi le flush ? Dieu seul le sait. Kelley s'était contenté de ramasser le pot — qui était important — d'adresser au tricheur un sourire narquois et de quitter la table.

J'aurais beaucoup d'autres histoires de ce genre à raconter, mais vous voyez ce que je veux dire ? Ce type-là avait une tournure d'esprit spéciale, voilà tout, et il n'était jamais à court d'idées.

Puis je perdis la trace de Kelley. Il m'arrivait de le regretter de temps en temps, car il avait fait sur moi une forte impression. Souvent, quand j'avais un problème difficile à résoudre, je pensais à lui et je me demandais ce qu'il aurait fait à ma place. Quelquefois ça m'aidait, d'autres fois non. Et, dans ces cas-là, je me disais que c'était parce que je n'étais pas Kelley.

Je revins à terre, je me mariai et fis toutes sortes d'autres choses. Les années passèrent, il y eut une guerre et elle prit fin. Par une chaude soirée de printemps, ayant envie de boire un verre de *tequila*, j'allai dans un bistrot de la 48[e] Rue où je savais qu'on en servait. Et qui est-ce que je vis, assis à une table, en train de terminer un copieux repas mexicain?... Non, pas Kelley.

C'était Milton. Il a l'air d'un étudiant de deuxième année d'Université qui aurait de l'argent. Ses complets sont toujours coupés à la dernière mode, mais pas voyants. Quand il est détendu, on dirait qu'on vient de lui coller une étiquette sur le dos et que ça le gêne ; et, quand il est préoccupé, on a envie

de lui demander s'il est en train de sécher un cours. Par ailleurs, c'est un sacrément bon médecin.

Ce soir-là, il était préoccupé, mais il m'adressa un salut cordial et me fit signe de venir m'asseoir à sa table pendant qu'il finissait son repas. Nous parlâmes de choses et d'autres et je voulus lui offrir un verre. Il parut sur le point d'accepter, puis secoua négativement la tête. « J'ai un malade à voir dans dix minutes, » dit-il en regardant sa montre.

— « C'est donc qu'il n'habite pas loin. Reviens après ta visite, » suggérai-je.

— « Mieux encore, » reprit-il en se levant, « viens avec moi. J'ai l'impression que ça pourrait t'intéresser. »

Il régla l'addition et prit son chapeau pour sortir. Je me tournai vers Rudy, le patron, en disant : « *Luego,* » et il me répondit par un sourire entendu, en donnant une petite tape sur la bouteille de *tequila*. C'est un brave type, ce Rudy, et j'aime bien son bistrot.

— « Qu'est-ce qu'il a, ton malade ? » demandai-je en remontant l'avenue aux côtés de Milton. Je crus un moment qu'il n'avait pas entendu, mais il finit par répondre : « Quatre côtes cassées et une fracture compliquée du fémur. Petite hémorragie interne, due sans doute à l'éclatement de la rate. Gangrène du frein de la langue — ou, plutôt, de ce qui était le frein de la langue quand il y en avait un... »

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? » demandai-je.

— « Le petit ligament qui se trouve sous la langue. »

— « Oh ! » dis-je, en essayant de l'atteindre avec le bout de la mienne. « Voilà vraiment un homme en bonne santé ! »

— « Adhérences pleurales, » poursuivit Milton d'un ton méditatif. « Pas graves, certainement pas d'origine tuberculeuse ; mais elles sont douloureuses, elles saignent, et je n'aime pas ça du tout. De la couperose, aussi... »

— « C'est ce qui vous donne un nez rouge comme un phare, c'est bien ça ? »

— « Ce n'est pas très drôle pour celui qui en souffre, » répondit Milton.

Cette remarque me cloua le bec. « Mais qu'est-ce qui lui est arrivé ? » repris-je au bout d'un moment. « Il a été attaqué par des gangsters ? »

Milton secoua négativement la tête.

« Il est passé sous un camion ? »

— « Non. »

— « Il est tombé du toit, ou d'une échelle ? »

Milton s'arrêta court et se retourna pour me regarder droit dans les yeux. « Non, » répondit-il, « ce n'est rien de tout ça. Rien qui ressemble à quoi que ce soit de connu. Rien... du tout, » ajouta-t-il avec accablement, en se remettant en marche.

Je ne dis rien, parce qu'il n'y avait rien à dire.

« Il s'est simplement mis au lit parce qu'il se sentait mal fichu, » reprit Milton d'un ton pensif, « et, l'un après l'autre, tous ces maux lui sont tombés dessus. »

— « *Dans son lit ?* »

— « A vrai dire, » répliqua-t-il du ton de quelqu'un qui veut se montrer absolument sincère, « quand les côtes se sont cassées, il revenait de la salle de bains. »

— « Tu te payes ma tête ! »

— « Pas du tout. »

— « Alors, il ment. »

— « J'ai cru tout ce qu'il m'a dit. »

Je connais Milton : s'il affirmait qu'il croyait cet homme, c'est que c'était vrai. « J'ai lu beaucoup d'articles sur les troubles psychosomatiques, » dis-je. « Mais une fracture... de quoi, déjà ? »

— « Du fémur. Une fracture compliquée, sans choc. Oh ! c'est rare, en effet, mais ça arrive. Les muscles de la cuisse sont très puissants, tu sais ; chaque fois qu'on monte un escalier ils doivent travailler dur, et, dans certains cas de paraplégie spasmodique, il arrive qu'ils vous cassent un os comme rien du tout. »

— « Et toutes ces autres maladies ? » demandai-je.

— « Ce sont uniquement des troubles fonctionnels. Aucun microbe. »

— « Ce garçon doit pourtant bien avoir une idée de ce qui se passe, » dis-je.

— « Oui, je le crois aussi. »

Mais je ne demandai pas ce que c'était. Je sentais que la discussion était close et que je ne tirerais rien de plus de mon ami.

Nous arrivâmes à la porte d'une petite maison resserrée entre deux boutiques, et grimpâmes trois étages. Milton étendit la main pour appuyer sur le bouton de la sonnette mais la laissa retomber sans y toucher. A la porte était cloué un papier sur lequel nous lûmes :

Docteur, je suis allé chercher les piqûres. Entrez.

Le billet n'était pas signé. Milton tourna la poignée de la porte, et nous entrâmes.

La première chose qui me frappa, ce fut l'odeur — pas très forte mais ce genre d'odeur qu'on n'est pas prêt d'oublier quand on a eu l'occasion d'enterrer un cadavre vieux de huit jours. « La gangrène ! » marmonna Milton. « Nom d'un chien ! Accroche ton chapeau là, » ajouta-t-il avec un geste de la main, « et assieds-toi : je reviens tout de suite. » Il entra dans une autre pièce en criant d'un ton enjoué : « Salut, Hal ! » De l'intérieur de la chambre, un murmure me parvint en réponse, et, en l'entendant, je sentis ma gorge se nouer, car il me semblait qu'une voix aussi lasse n'aurait pas dû pouvoir rendre un son aussi joyeux.

Je m'assis, m'efforçant de ne pas écouter les grognements de douleur mêlés de réponses à la fois lasses et joyeuses qui venaient de la pièce voisine. Pour m'occuper, j'observai les dessins du papier peint, qui était de très mauvais goût. J'arrivais à un dessin particulièrement vilain quand la porte d'entrée s'ouvrit. Je me levai d'un bond, saisi du sentiment d'extrême culpabilité qu'on ressent lorsqu'on se trouve surpris dans un endroit où l'on n'a rien à faire sans pouvoir fournir sur sa présence la moindre explication valable.

En deux longues et souples enjambées, l'homme qui venait d'entrer arriva au milieu de la pièce. Ses yeux verts se posèrent sur moi. Il s'arrêta, non pas brusquement mais progressivement, comme si ses pieds avaient été munis de freins, et me demanda d'un ton très calme : « Qui êtes-vous ? »

— « Ça alors ! » m'écriai-je. « Kelley ! »

Il me dévisagea avec l'expression que je lui avais vue si souvent quand il regardait s'éclairer les petits carrés de l'appareil à sous dans lequel, étant gosses, nous risquions parfois notre argent de poche. « Bon Dieu de bon Dieu ! » prononça-t-il d'une voix traînante, pour montrer qu'il était encore plus surpris que moi. Il fit passer de son bras droit sur le gauche le petit paquet qu'il tenait, pour venir me serrer la main. Sa grosse patte faisait à peu près une fois et demie le tour de ma main. « Où diable tu t'es caché pendant tout ce temps ? » me demanda-t-il. « Et comment t'as réussi à me dénicher ? »

— « J'aurais jamais... » commençai-je, tout en me rendant compte que j'avais tendance à imiter la façon de parler des gens qui faisaient une forte impression sur moi, de telle sorte que je finissais par m'exprimer comme Kelley mieux que n'aurait pu le faire son propre reflet dans le miroir. « Je suis bien content de te voir ! » repris-je avec un sourire si large que les muscles de mon visage se tendirent douloureusement. De nouveau, je lui secouai la main avec vigueur, en ajoutant : « Je suis venu avec le docteur. »

— « T'es toubib, maintenant ? » me demanda-t-il, prêt à s'étonner.

— « Je suis écrivain, » répliquai-je d'un ton désapprobateur.

— « C'est vrai, je l'ai entendu dire, » reconnut-il en plissant les yeux d'un air songeur. Avec un intérêt accru, il répéta : « Oui, je l'ai entendu dire. T'écris des histoires de fantômes et de soucoupes volantes, c'est bien ça ? » J'approuvai de la tête. « Drôle de façon de gagner sa vie ! » se borna-t-il à remarquer, sans la moindre trace d'insulte dans la voix.

— « Et toi ? » demandai-je.

— « Toujours les bateaux : mise en cale sèche, nettoyage des soutes, réglage des boussoles. Pendant quelque temps, j'ai été inspecteur d'assurances. Tu vois le genre ? »

Je jetai un coup d'œil sur ses grandes mains qui devaient être capables de gouverner un navire — aussi bien que de souder ou de façonner le métal — avec la même compétence qu'autrefois, et je m'étonnai qu'il se sous-estimât ainsi. Mais, revenant au moment présent, je lui dis, en désignant de la tête la porte de la chambre voisine : « Je ne voudrais pas t'empêcher de faire ce que tu as à faire. »

— « Tu ne m'en empêches pas. Milton connaît son boulot. S'il a besoin de moi, il m'appellera. »

— « Qui est malade ? » demandai-je.

Le visage de Kelley s'assombrit brusquement, comme la mer lorsque survient la tempête. « Mon frère, » répondit-il en me regardant fixement. « Il... il est malade. » Puis, redevenu maître de lui-même, il ajouta d'une seule traite : « Mais il va guérir bientôt. »

— « J'en suis sûr, » répliquai-je vivement.

J'avais l'impression que nous nous mentions mutuellement et qu'aucun de nous deux ne savait pourquoi.

Milton sortit de la chambre en riant — d'un rire qui s'arrêta

court dès qu'il se fut éloigné suffisamment pour que le malade ne l'entendît plus. Kelley se tourna lentement vers lui, comme si cette lenteur seule pouvait l'empêcher de se jeter sur le médecin pour lui arracher les nouvelles qu'il brûlait d'entendre. « Bonjour, Kelley, » dit Milton. « Je vous ai entendu arriver. »

— « Comment va-t-il, docteur ? »

Milton releva la tête et son regard affronta celui des yeux verts et fendus en amande de son interlocuteur. « Ne vous en faites pas trop, Kelley, » conseilla-t-il. « Que deviendra-t-il si vous vous effondrez ? »

— « Qui parle de s'effondrer ? » riposta Kelley d'un ton farouche. « Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? »

Milton prit le paquet posé sur la table et l'ouvrit. Il contenait un petit étui en cuir, une seringue et des ampoules. « Vous vous êtes déjà servi de ce genre de chose ? » demanda-t-il.

— « Il était étudiant en médecine avant de prendre la mer, » intervins-je à brûle-pourpoint.

Milton me jeta un coup d'œil stupéfait en demandant : « Vous vous connaissez donc ? »

— « Il me semble parfois que je l'ai inventé, » répliquai-je en regardant Kelley.

Celui-ci fit entendre un grognement et sa main s'abattit sur mon épaule. Heureusement, je m'appuyais à ce moment-là contre une étagère encastrée dans le mur. Continuant son mouvement, sa grosse patte alla prendre la seringue hypodermique des mains de Milton. « Stériliser la seringue et l'aiguille, » récita-t-il d'un ton endormi. « Les assembler sans toucher l'aiguille avec les doigts. Pour remplir, briser la pointe de l'ampoule et en aspirer le contenu avec la seringue. Faire sortir l'air pour éviter l'obstruction des vaisseaux. Chercher la veine la plus apparente et... »

— « Bon, bon ! » interrompit Milton en riant. « Mais inutile de chercher la veine : il s'agit simplement d'une piqûre sous-cutanée. J'ai noté les doses exactes à utiliser, en fonction des symptômes qui peuvent se manifester. Ne faites pas de zèle, Kelley ! »

Kelley avait cet air nonchalant et endormi qui chez lui — je le savais — signifiait qu'il enregistrait soigneusement chacun des mots prononcés par son interlocuteur. Il prit le petit étui de cuir en demandant doucement : « Maintenant ? »

— « Non, pas maintenant, » répondit le médecin d'un ton ferme. « Seulement lorsque vous verrez que c'est nécessaire. »

Kelley parut déçu, et je compris brusquement qu'il éprouvait

le besoin d'accomplir quelque chose, d'entreprendre une action, quelle qu'elle fût, de lutter... de faire n'importe quoi plutôt que de rester immobile à attendre le résultat du traitement. « Kelley, » murmurai-je gauchement, « tu sais l'amitié que je te porte. Alors, ton frère, pour moi c'est... Je veux dire que... je voudrais lui exprimer ma sympathie, voilà tout ! »

D'une même voix, Kelley et le médecin répondirent : « Bien sûr, dès qu'il sera sur pied. » Puis : « Mais pas maintenant : il vient de prendre un calmant. » Et, ensemble, ils s'interrompirent brusquement d'un air gêné.

— « Allons prendre un verre, » proposai-je, sans leur laisser le temps de patauger davantage.

— « Voilà une suggestion à laquelle je souscris, » dit Milton. « Allons, venez, Kelley : ça vous fera du bien. »

— « Non, pas moi, » dit Kelley. « Hal pourrait... »

— « Je lui ai administré un calmant qui va l'assommer pendant un bon moment, » répliqua le médecin. « Vous pourriez tirer le canon qu'il ne se réveillerait pas, et il a besoin de sommeil. Venez donc ! »

Pour la première fois depuis que je le connaissais, Kelley m'apparut sous les traits d'un homme hésitant, ce qui me fut pénible.

— « Bon, » dit-il, « je jette un coup d'œil sur lui. »

Il disparut dans la chambre du malade. Je regardai Milton mais détournai aussitôt les yeux de son visage sur lequel se lisait une compassion qu'il ne tenait certainement pas à laisser paraître.

Kelley ressortit bientôt, de sa démarche souple et silencieuse, en disant : « Oui, il dort ; mais pour combien de temps ? »

— « Quatre heures au moins, » affirma le médecin.

— « Très bien, » reprit Kelley en allant décrocher du portemanteau une vieille casquette noire de marin à visière de cuir. En la voyant, je me mis à rire, et les deux hommes se tournèrent vers moi, d'un air choqué, me sembla-t-il.

Sur le palier, j'expliquai : « C'est ta casquette qui me fait rire. Tu ne te rappelles pas ? Tampico ? »

— « Oh ! » grommela Kelley en fourrant la casquette sous son bras.

— « Il l'avait oubliée dans un bar, » dis-je à Milton. « Il s'en est aperçu au moment où nous montions sur la passerelle du

bateau, et il a tenu absolument à retourner la chercher. Alors, je suis allé avec lui. »

— « Tu t'étais collé une étiquette de *tequila* sur la figure, » rappela Kelley, « et tu voulais à tout prix convaincre le chauffeur de taxi que tu étais une bouteille ! »

— « Il ne comprenait pas l'anglais ! »

Quelque chose qui ressemblait à son sourire d'autrefois reparut sur les lèvres de Kelley. « Il a quand même pigé ce que tu voulais dire ! » répliqua-t-il.

— « Toujours est-il, » poursuivis-je à l'intention de Milton, « que, quand nous sommes arrivés, le bar était fermé. Nous avons essayé la porte de devant, puis celles des côtés ; mais tout était verrouillé comme les grilles de l'Alcazar ! On a fait un tel raffut qu'il y avait de quoi effrayer les gens qui se trouvaient à l'intérieur — à supposer qu'il y en ait eu. On voyait la casquette de Kelley, posée sur le comptoir. Personne n'aurait l'idée de voler une casquette pareille... »

— « C'est une très belle casquette, » riposta Kelley d'un ton vexé.

— « Alors, » continuai-je, « Kelley est entré en action. Tu sais, Milt, que sa tournure d'esprit n'est pas celle de tout le monde ! Après avoir jeté un coup d'œil par la fenêtre, il a fait le tour du bâtiment, il s'est arc-bouté du pied contre le mur et a glissé ses doigts sous le montant de porte en tôle ondulée, en disant : « Je vais essayer de soulever ce machin. Toi, glisse-toi à l'intérieur et prends ma casquette... »

— « La tôle ondulée ne tenait que par quelques clous, » interrompit Kelley.

— « Il a tiré d'un coup sec, » repris-je en pouffant de rire, « et tout un côté de la baraque s'est effondré ! Je veux dire : le deuxième étage avec ! Jamais de ma vie je n'avais entendu un pareil coup de tonnerre ! »

— « Et j'ai récupéré ma casquette ! » acheva Kelley avec un petit rire satisfait.

— « Le chauffeur de taxi avait pris la fuite, » dis-je, « mais il avait laissé son taxi. C'est Kelley qui nous a ramenés : je ne pouvais pas conduire tellement je riais. »

— « T'étais saoul ! » déclara Kelley.

— « *Un peu,* peut-être, » admis-je.

Nous marchions tous les trois gaiement, paisiblement. Sans se faire remarquer de Kelley, Milton me donna dans le dos une pe-

tite tape amicale. C'était une tape éloquente qui me fit plaisir : elle signifiait que, depuis longtemps, Kelley n'avait pas ri ainsi, car il y avait longtemps que seul Hal occupait ses pensées.

Je crois que Milton et moi éprouvâmes la même déception lorsque, sans manifester cependant d'inquiétude apparente, un peu comme s'il avait voulu, avant de parler, nous laisser le temps d'apprécier l'histoire que j'avais entrepris de raconter, Kelley demanda : « Et sa main, docteur ? »

— « Ce ne sera rien, » affirma le médecin.

— « Mais vous lui avez mis une attelle. »

— « Oui, oui, » reconnut Milton avec un soupir. « Il a trois fractures : deux au doigt du milieu et une à l'annulaire. »

— « J'ai remarqué que sa main était enflée, » reprit Kelley.

Je regardai son visage, puis celui de Milton, et leur expression ne me plut pas. De toute mon âme, je souhaitai me trouver autre part : dans une mine d'uranium, par exemple, ou assis à un bureau en train de rédiger ma feuille d'impôts, ou partout ailleurs... « Nous y voilà, » dis-je bientôt en m'arrêtant devant le bistrot. « Tu es déjà allé chez Rudy, Kelley ? »

— « Non, » répondit mon ami en levant les yeux vers l'enseigne rouge et or.

— « Eh bien, viens, » repris-je. « On y boit de l'excellente *tequila.* »

Nous entrâmes et nous assîmes à une table. Kelley commanda de la bière, ce qui eut pour effet de me rendre furieux. Je l'injuriai, le traitant de tous les noms que j'avais eu l'occasion d'entendre prononcer lors de mes escales dans un port ou un autre, de Hatteras à la Terre de Feu. Milton me regardait avec des yeux ronds, tandis que Kelley fixait ses mains sans répondre. Au bout d'un moment, le toubib se mit à griffonner sur son bloc à ordonnances, et je me sentis très fier de l'effet produit.

Peu à peu, Kelley comprit. Si je voulais payer la note et qu'il cherchât à m'en empêcher, il n'était qu'un *puñeto sin cojones* (ce qu'un dictionnaire espagnol traduirait — avec plus de respect de la correction que de souci de la précision — par « un homme sans caractère ») et l'affection qu'il pouvait éprouver envers les auteurs de ses jours était louable mais mal placée. J'obtins finalement gain de cause et eus la satisfaction de le voir engloutir une platée de bœuf *tostado,* de poulet *enchilado* et de porc *taco.* Il se fit un ami de Rudy en demandant du sel et du citron avec sa *tequila* et en buvant celle-ci dans les règles de l'art :

tenant le citron entre le pouce et l'index gauches, on lèche le dessus de sa main et on verse un peu de sel sur la partie mouillée ; puis, levant le verre de *tequila* de la main droite, on lèche le sel, on boit la *tequila* et on mord dans le citron. Bientôt, il se mit à imiter le lieutenant allemand que nous avions embarqué, un soir, à Puerto Barrios, lequel avait mangé quatorze bananes vertes d'affilée et les avait restituées par-dessus bord, avec toutes ses dents, en poussant des grognements gutturaux qui nous avaient fait rire aux éclats.

Mais, après la question que Kelley avait posée au sujet des doigts cassés, Milton et moi n'étions plus dupes de sa gaieté factice ; bien que chacun fît de son mieux pour rire et faire rire les autres, le cœur n'y était pas et, pour ma part, j'avais plutôt envie de pleurer.

Nous mangeâmes un énorme morceau de gâteau aux fruits confits confectionné par la jolie femme blonde de Rudy. Puis Kelley voulut savoir quelle heure il était et, en l'apprenant, il se leva avec un juron.

— « Il n'y a que deux heures que nous sommes partis, » dit Milton.

— « Je préfère tout de même rentrer, » répondit Kelley. « Merci pour le dîner. »

— « Attends ! » m'écriai-je. Je tirai de mon portefeuille un bout de papier sur lequel j'inscrivis quelques mots en disant : « Voilà mon numéro de téléphone. J'aimerais te revoir. Je travaille chez moi en ce moment et j'ai tout mon temps. Je ne dors pas beaucoup : tu peux m'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. »

— « T'es un pas grand-chose, » se borna à dire Kelley en prenant le papier. « T'as toujours été un pas grand-chose ! »

La façon dont il prononça ces mots me fit me rengorger.

— « Il y a un kiosque à journaux au coin de la rue, » repris-je. « On y vend une revue appelée *Amazing* qui publie une de mes nouvelles... »

— « Et ça te rapporte gros ? » demanda-t-il. Puis, sans attendre de réponse, il nous fit de la main un petit signe d'adieu et s'éloigna.

Du doigt, je rassemblai le sucre renversé sur la table pour en faire un carré parfait, que je transformai bientôt en losange.

Milton, les yeux dans le vague, ne disait rien non plus. Avec sa discrétion habituelle, Rudy se tenait à l'écart.

— « Cette sortie lui a tout de même fait du bien, » dit enfin Milton au bout d'un long moment de silence.

— « Tu sais aussi bien que moi à quoi t'en tenir là-dessus, » répondis-je avec amertume.

— « Kelley *croit* que nous pensons que ça lui a fait du bien, » reprit-il patiemment. « Et le fait même de le croire a sur lui un effet bénéfique. »

Je ne pus m'empêcher de sourire de ce raisonnement et, ensuite, la conversation devint plus facile.

— « Tu crois que son frère va survivre ? » demandai-je.

Milton attendit un instant, comme s'il espérait entendre surgir de quelque part une autre réponse. « Non, » dit-il enfin.

— « T'es un fameux toubib ! »

— « Tais-toi ! » interrompit-il vivement. Puis, levant les yeux vers moi, il reprit : « S'il s'agissait simplement d'un cas de pleurésie, même à la phase critique, même sans aucun désir de vivre de la part du malade, je saurais quoi faire. En général, les patients très déprimés éprouvent au fond d'eux-mêmes un grand besoin d'être rassurés, et on arrive à les tirer d'affaire si on trouve le mot juste pour les convaincre de se laisser soigner. Mais le cas de Hal est tout différent. Il tient à la vie. S'il n'y tenait pas à ce point, il y a au moins trois semaines qu'il ne serait plus là. Ce qui est en train de le tuer, c'est un simple traumatisme somatique : fractures successives des os, inflammation des organes les uns après les autres... »

— « Qui est-ce qui provoque ça ? » demandai-je.

— « Sacré nom d'un chien, » s'écria Milton, « personne ! » Il me surprit en train de me mordre la lèvre supérieure et ajouta : « Si l'un de nous deux insinuait que c'est Kelley, l'autre lui répondrait par un bon coup de poing dans le nez, pas vrai ? »

— « Oui, » dis-je.

— « De toute façon, ça n'arrivera pas, » reprit-il d'un ton circonspect. « Mais je prévois que, d'ici une minute ou deux, tu vas me demander pourquoi le malade n'est pas à l'hôpital. »

— « En effet : pourquoi ? »

— « Il y est resté plusieurs semaines. Et, pendant tout le temps qu'il y a passé, ces maux ont continué à s'abattre sur lui, plus fréquemment même, et avec encore plus de gravité que main-

tenant. Je l'ai fait ramener chez lui dès qu'on n'a plus eu besoin de lui maintenir la jambe accrochée avec des poids. Il est beaucoup mieux avec son frère. Kelley essaye de le distraire, il fait la cuisine pour lui, lui donne ses médicaments, et tout le reste. C'est tout ce qu'il fait depuis quelque temps. »

— « Je m'en doutais, » dis-je. « Il doit être un peu serré au point de vue argent. »

— « Tu parles ! Et on ne peut rien faire accepter à ce type, pas même à titre de prêt : il est fier comme pas deux ! »

— « Ne prends pas en mauvaise part ce que je vais te demander, » dis-je, « mais as-tu appelé d'autres médecins en consultation ? »

— « J'en ai fait venir six, » répondit Milton en haussant les épaules, « et chaque fois derrière le dos de Kelley — ce qui n'était pas facile. Ce que j'ai pu lui raconter comme mensonges ! Un jour, c'était une certaine qualité de melon qu'il fallait absolument faire prendre à Hal. Et voilà Kelley parti à la recherche du melon que, comme par hasard, on ne trouvait que dans une petite boutique à l'autre bout de la ville. Pendant ce temps-là, je devais mettre la main sur deux ou trois toubibs, leur montrer Hal et les expédier avant le retour de Kelley. Une autre fois, j'avais rédigé une ordonnance très compliquée et je m'étais entendu avec le pharmacien pour qu'il mette au moins deux heures à la préparer. De cette façon, j'ai pu montrer Hal à un ostéopathe, mais le pauvre pharmacien s'est fait rosser pour avoir mis Kelley en retard ! »

— « Tu es un chic type, Milton ! » m'écriai-je.

Il répondit par un grognement hargneux et poursuivit : « Tout a été inutile. J'ai appris par cœur toute une encyclopédie de mots savants. J'ai essayé des remèdes dont je ne soupçonnais même pas l'existence, mais... » Avec un hochement de tête accablé, il reprit : « Sais-tu pourquoi Kelley et moi n'avons pas voulu te laisser voir Hal ? » Il se passa la langue sur les lèvres, parut chercher un exemple dans sa tête et acheva : « Tu te souviens des photos prises du cadavre de Mussolini quand la foule en a eu fini avec lui ? »

— « Oui, » répondis-je en frissonnant, « je les ai vues. »

— « Eh bien, c'est à ça qu'il ressemble — avec cette différence qu'il est vivant, ce qui n'arrange pas les choses... Le malheureux ne soupçonne pas combien il est mal en point, et ni Kelley ni moi ne voulons courir le risque de le lui laisser lire sur le visage de quelqu'un. »

Je me mis à frapper du poing sur la table, de plus en plus fort, sans me rendre compte de ce que je faisais, jusqu'au moment où Milton me saisit la main pour m'arrêter. Alors, brusquement conscient de m'être donné en spectacle aux autres clients du restaurant, je pris une attitude figée et murmurai : « Pardon ! »

— « Ce n'est rien, » dit Milton.

— « Mais il doit pourtant bien y avoir une raison... ! » m'écriai-je au bout d'un moment, sur un ton de colère.

Les lèvres de Milton se plissèrent en un sourire amer. « Voilà la conclusion à laquelle tu es arrivé ! » dit-il. « Si la cause d'un fait nous échappe, il faut continuer à la chercher jusqu'à ce qu'on la découvre. Mais une seule anomalie suffit à ébranler la croyance en un univers raisonnable. Alors, on commence à avoir peur, et cette peur finit par recouvrir toute une série de faits considérés comme impossibles à prouver. Ce qui montre combien notre foi est fragile. »

— « C'est là une piètre philosophie ! » m'écriai-je.

— « Tu as raison, » répliqua-t-il. « Si tu peux m'offrir une autre solution pour le cas présent, je suis preneur. En attendant, je garderai mes peurs et je continuerai à me faire plus de bile que je ne le devrais. »

— « Si nous nous soûlions ? » proposai-je.

— « Excellente idée ! »

Mais aucun de nous deux ne commanda à boire. Nous restâmes assis à notre table, à regarder le losange de sucre que j'avais dessiné sur la nappe. Au bout d'un moment, je demandai : « Crois-tu que Kelley ait une idée de ce que ça peut bien être ? »

— « Tu connais Kelley, » répondit Milton. « S'il avait une idée, il la creuserait. Or, tout ce qu'il fait, c'est de rester assis au chevet de son frère, en le laissant mijoter dans sa maladie sans pouvoir le soulager. »

— « Et Hal ? »

— « Il n'est pas tout à fait conscient — du moins, dans la mesure où je peux éviter qu'il le soit. »

— « Mais, » commençai-je, « peut-être... »

— « Ecoute, » coupa Milton d'un ton impatienté, « je ne voudrais pas te paraître désagréable, mais je ne peux pas rester là pendant des heures à répondre à un tas de questions... » Il s'interrompit, tira sa pochette, la contempla un moment, puis la re-

mit dans sa poche. « Excuse-moi, vieux. Mais tu ne sembles pas te rendre compte que ce n'est pas hier que j'ai pris ce cas en mains. Voilà près de trois mois que je sue sang et eau pour essayer de comprendre! J'ai questionné Hal en long, en large et en travers. Rien ! Pratiquement... rien. »

Il prononça ce dernier mot d'une voix si traînante que je relevai vivement la tête en disant : « Vas-y, dis-le ! »

— « Dire quoi ? » riposta-t-il en regardant sa montre. Je mis une main sur son poignet pour la cacher et répétai : « Vas-y, Milt ! »

— « Je ne sais pas ce que tu veux dire... Et puis, fiche-moi la paix, veux-tu ! S'il s'agissait de quelque chose d'important, il y a longtemps que j'aurais étudié la question de plus près ! »

— « Alors, dis-moi quelle est cette chose sans importance. »

— « Non. »

— « Dis-moi au moins pourquoi tu ne veux pas me la dire. »

— « Bon sang ! » dit-il. « Si je fais ça, c'est parce que tu es un peu cinglé. Tu es un brave type et je t'aime bien, mais tu ne tournes pas rond ! » Brusquement, il eut un rire bref, qui me fit sursauter comme si je m'étais brûlé en posant la main sur une ampoule électrique allumée. « Je ne savais pas que tu pouvais avoir l'air aussi ahuri ! » reprit-il. « Bon, maintenant, écoute-moi bien. En sortant d'un restaurant où il vient de manger un bon steak bien saignant, un type marche sur un clou rouillé. Son pied se met à enfler et, en quelques heures, il meurt du tétanos. Un végétarien voudra te prouver par A plus B que le pauvre gars serait encore de ce monde s'il ne s'était pas empoisonné l'organisme en mangeant de la viande. Un partisan de la prohibition mettra cette mort sur le compte du verre de bière que le type avait absorbé avec son steak. D'autres l'attribueront au fait que la victime était divorcée, ou en chercheront la cause dans sa religion, dans ses affiliations politiques ou dans une hérédité remontant à un ancêtre partisan de Cromwell. Tu es un brave type et je t'aime bien, » répéta-t-il. « C'est pourquoi je n'ai pas l'intention de rester là à t'écouter débiter des insanités. »

— « Je ne comprends rien à ce que tu racontes, » déclarai-je d'une voix lente et claire. « Mais, maintenant, *il faut* que tu me le dises. »

— « Je suppose que oui, » répondit-il tristement, en poussant un profond soupir. « Tu crois à ce que tu écris... Non, » ajouta-t-il vivement, « je ne te le demande pas : je l'affirme. Tu te creuses la tête pour imaginer des histoires fantastiques ou horribles, et tu crois chacun des mots que tu écris. En fait, tu préfères croire à ce qui est extraordinaire ou invraisemblable plutôt qu'à ce qu'on appelle la « réalité ». Tu penses que je débloque ? »

— « En effet, » répliquai-je, « mais continue. »

— « Si je te téléphonais demain pour te dire, avec beaucoup d'enthousiasme, qu'on a réussi à localiser le virus qui est en train de tuer Hal et découvert un sérum pour le combattre, tu en serais tout aussi ravi que moi ; mais, au fond de toi-même, tu te demanderais si ce virus était vraiment la cause du mal et si c'est bien le sérum qui le guérit. D'autre part, si je t'avouais que j'avais découvert deux petites piqûres sur la gorge de Hal et une traînée de fumée flottant dans la chambre... Tu vois ce que je veux dire ? Tu as déjà les yeux qui brillent ! »

— « Ne te laisse pas distraire de ton sujet, » répliquai-je d'un ton froid, en me couvrant les yeux de ma main. « Comme tu n'envisages sûrement pas que ces piqûres soient l'œuvre du comte Dracula, d'où penses-tu qu'elles proviennent ? »

— « Il y a un an, » répondit Milton, « Kelley a fait cadeau à son frère d'une affreuse petite poupée haïtienne. Hal l'a gardée pendant quelque temps et il s'amusait à lui faire des grimaces ; puis il l'a donnée à une fille avec laquelle il sortait à l'époque. Depuis, il a eu des ennuis avec cette fille et celle-ci, maintenant, le déteste et lui en veut à mort. Pour autant que je le sache, elle a toujours la poupée. Tu es content, à présent ? »

— « Content ! » m'écriai-je d'un ton indigné. « Mais, Milt, tu ne peux pas te désintéresser de cette histoire de poupée ! Elle pourrait bien être à la base de tout... Hé ! assieds-toi ! Qu'est-ce que tu fais ? »

— « Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas rester là à t'entendre, » répliqua-t-il. « Si tu commences à débloquer, il n'y a plus de raisonnement possible... Mais, à ton tour, assieds-toi ! » reprit-il d'un ton plus calme.

— « Asseyons-nous tous les deux, » dis-je en le prenant doucement par le revers de son veston, « sinon je vais finir par te donner raison en perdant complètement la boule. »

— « C'est ça, » acquiesça-t-il avec bonhomie, en prenant un

siège. Je me sentais un peu ridicule. Le regard de Milton s'assombrit, et il se pencha en avant en disant : « J'espère que tu vas écouter, maintenant, au lieu de prendre la mouche ! Tu n'ignores pas, je suppose, que dans bien des cas la poupée vaudou peut jouer un rôle — et je me demande si tu sais pourquoi. »

— « Oui, » répondis-je, « mais je ne pensais pas que tu le reconnaîtrais. » Son regard restait glacial, et je finis par comprendre que, sur des sujets pareils, une attitude autoritaire de la part d'un auteur de nouvelles fantastiques risquait d'être mal vue par un médecin désireux de voir progresser la science. D'un ton beaucoup moins assuré, je repris : « Tout cela n'est, en somme, qu'une question de réalité subjective... ou de foi, comme l'appellent certains. Si quelqu'un croit fermement que la mutilation d'une poupée avec laquelle il s'identifie entraînera sa propre mutilation... eh bien, c'est ce qui se produira. »

— « Cela, » répondit Milton, « et beaucoup d'autres choses que même un écrivain fantastique réussirait à découvrir s'il consentait à chercher ailleurs que dans sa propre imagination. Ainsi il y a de nos jours, en Afrique du Nord, des Arabes que personne n'ose plus insulter de façon vraiment outrageante ; car, se sentant offensés, ils menaceront de mourir et, si on relève le défi, ils se coucheront, se couvriront le visage et *mourront* bel et bien. Il existe aussi des phénomènes psychosomatiques tels que les stigmates, ou blessures de la Croix, qui apparaissent de temps en temps sur les mains, les pieds ou la poitrine de personnes exceptionnellement dévotes... Je sais bien que tu es au courant de tout ça, » ajouta-t-il brusquement, sans doute parce que l'expression de mon visage avait attiré son attention, « mais je ne te lâcherai pas tant que tu n'auras pas reconnu que je suis capable de prendre ce genre de choses en considération et de suivre toutes les pistes qui peuvent s'ouvrir à moi. »

— « Je te fais confiance, » affirmai-je, parfaitement sincère.

— « Bon ! » s'écria-t-il avec soulagement. « Alors, je vais te dire ce que j'ai fait : j'ai sauté sur cette histoire de poupée avec presque autant d'enthousiasme que toi. Si je n'en ai parlé à Hal qu'en dernier lieu, c'est qu'apparemment *il n'y attachait aucune importance.* »

— « Oh ! » protestai-je, « mais son subconscient... »

— « Tais-toi ! » interrompit Milton en appuyant sur ma clavicule un index extraordinairement pointu. « C'est moi qui ai quelque chose à dire, pas toi ! Je ne nie pas qu'une forte croyance dans

les pratiques vaudou puisse être tapie au plus profond du subconscient de Hal ; mais si c'est le cas, ni en procédant par association d'idées ni en le plongeant dans une hypnose légère ou profonde, je n'ai réussi à en obtenir la moindre preuve — ce qui tendrait à démontrer que cette croyance n'existe pas chez lui... D'après la tête que tu fais, j'ai l'impression qu'il me faut te rappeler, une fois de plus, que j'étudie ce cas depuis beaucoup plus longtemps que toi, en mettant en œuvre des moyens que tu n'as pas eu l'occasion d'employer, et que cette affaire me tient à cœur au moins autant qu'à toi-même. »

— « C'est bon, je ne dis plus rien, » murmurai-je d'un ton plaintif.

— « Il serait temps ! » répliqua Milton en grimaçant un sourire. « Je te rappelle aussi que, chez toute victime des pratiques vaudou, on trouve une absolue confiance dans les pouvoirs du sorcier ou du magicien, ainsi qu'un sentiment de totale identification avec la poupée. Or, tu peux me croire si je t'affirme que je n'ai rien découvert de semblable chez Hal. »

— « Mais, pour être absolument sûr de ton fait, ne ferais-tu pas mieux de récupérer la poupée ? » suggérai-je.

— « J'y ai pensé, » avoua-t-il, « mais je ne sais pas comment la reprendre sans donner à cette fille l'impression que Hal y attache de l'importance. Et, en ce cas, jamais elle ne la lui rendra ! »

— « Hum... » fis-je. « Qui est cette charmante personne et quel est son métier ? »

— « C'est la plus sale garce que tu puisses imaginer ! » répondit Milton. « Hal lui a fait la cour un moment. Rien de sérieux, en tout cas certainement pas de sa part à lui. C'était... c'est un brave type au cœur d'or, qui s'imagine que les seuls gens mauvais sur terre sont ceux qui se font tuer à la fin des films. Kelley était en mer à l'époque, et il est rentré pour trouver cette espèce de vampire qui cherchait à tirer de Hal tout ce qu'elle pouvait, d'abord par des cajoleries, puis par des menaces. Toujours le vieux chantage ! Après lui avoir fait donner sa parole que rien ne s'était passé entre lui et la fille, Kelley l'a obligé à la laisser tomber. La fille a relevé le défi et a porté plainte devant les tribunaux. On lui a fait subir un examen médical dont la conclusion a été formelle : elle n'attendait pas d'enfant, comme elle l'avait prétendu, et elle ne pourra même jamais en avoir. Elle est donc rentrée chez elle en jurant de se venger de Hal. Cette fille n'a ni

intelligence, ni éducation, ni ressources, mais ça ne l'empêche pas d'être un cas pathologique, et je peux t'assurer qu'elle est capable de haïr. »

— « Tu l'as vue ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Milton avec un petit frisson, « je l'ai vue. » « J'ai essayé de lui reprendre tous les cadeaux que Hal lui avait fait. J'ai dû spécifier : *tous*, car je n'osais pas les nommer séparément. Or, cela peut te surprendre, mais tout ce que je voulais c'était cette sacrée poupée — à tout hasard, comprends-tu ? — bien qu'étant moralement convaincu qu'elle n'avait rien à voir dans tout ça. Maintenant, tu vois ce que j'ai voulu dire en parlant *d'une seule anomalie* ? »

— « Je le crains, » répliquai-je. Je me sentais dépossédé, frustré, et ce n'était pas une sensation agréable. J'ai dû lire trop d'histoires dans lesquelles l'homme de science est trop dépourvu d'imagination pour résoudre une énigme sortant un peu de l'ordinaire, et j'avais éprouvé de la satisfaction à me juger, un moment, supérieur en ce domaine à un garçon aussi intelligent que Milton.

Nous sortîmes et, pour la première fois de ma vie peut-être, je goûtai l'atmosphère de la nuit sans avoir le sentiment que l'auteur en moi devait s'en inspirer pour en tirer une nouvelle. Je levai les yeux vers le gigantesque immeuble de Radio City avec ses serpents de néon, et pensai tout à coup à une histoire d'Evelyn Smith dont le thème général était : « Lorsqu'on s'est aperçu que que la bombe atomique était magique, tous les autres magiciens qui exerçaient leur enchantement sur les réfrigérateurs, les machines à laver et le téléphone ont été percés à jour. » Je sentis un souffle de vent et me demandai d'où il venait. J'entendis la rumeur de la ville et, durant une terrifiante seconde, j'eus l'impression qu'elle allait rouler vers nous, ouvrir les yeux et... se mettre à parler.

« Merci, » dis-je à Milton comme nous tournions le coin de la rue, « tu m'as donné une leçon et je crois que j'en avais besoin ! Grand Dieu ! » ajoutai-je en le regardant. « Je voudrais bien savoir en quoi tu peux avoir fait preuve de sottise ou de négligence dans cette affaire. »

— « J'aimerais que tu me le dises, » répondit-il d'un ton fort sérieux.

Je lui donnai une tape d'encouragement sur l'épaule. Puis il monta dans un taxi tandis que je poursuivais ma route à pied. Je

marchai longtemps cette nuit-là, sans but précis, en pensant à un tas de choses. Quand je rentrai chez moi, le téléphone sonnait. C'était Kelley.

Je n'ai pas l'intention de raconter en détail ma conversation avec lui. Celle-ci eut lieu dans la petite chambre du devant de son appartement — un trois pièces qu'il avait loué lorsque Hal était tombé malade. Kelley parla pendant toute la nuit. Il me dit combien il était attaché à son frère, m'avoua qu'il n'avait plus aucun espoir de le voir guérir et m'assura qu'il mettrait tout en œuvre pour découvrir la cause de son mal et régler, selon ses méthodes personnelles, son compte à quiconque en était responsable. L'homme le plus fort est en droit de laisser éclater son chagrin devant qui bon lui semble. Mais, lorsque sa gorge se noue et qu'il lui faut contenir ses sanglots pour ne pas se faire entendre de l'être aimé qui est en train de mourir dans la pièce voisine, c'est un spectacle fort affligeant que je me garderais bien de décrire. Les sentiments de Kelley et sa façon de les manifester n'appartiennent qu'à lui.

Je dirai cependant qu'il connaissait le nom et l'adresse de la fille et ne paraissait pas la tenir pour responsable de l'état de Hal. Je crus un moment qu'il avait des soupçons ; mais il s'avéra que sa seule certitude était que son frère n'était atteint d'aucune maladie précise, d'aucun trouble interne défini. Je conclus de notre conversation que, si une violente haine et une grande détermination pouvaient résoudre ce problème, Kelley le résoudrait ; s'il fallait par contre faire appel à la science et à la logique, ce serait Milton qui trouverait la solution. Pour ma part, si je pouvais aider l'un ou l'autre, je le ferais volontiers.

La fille était préposée au vestiaire dans un minable night-club de Long Island. Ma façon d'entrer en rapport avec elle fut des plus simples. Je lui remis mon pardessus d'été, qui porte la griffe d'un grand tailleur, et, au moment où elle s'éloignait pour aller l'accrocher, je la rappelai en lui demandant, d'une voix pâteuse, de me donner le billet de banque qui se trouvait dans la poche droite. Elle me le tendit ; c'était un billet de cent dollars. Je le saisis, avant que son étonnement se change en convoitise, en marmonnant quelques jurons à l'adresse de « ces sacrés chauffeurs de

taxi qui n'ont jamais de monnaie ! » Puis, tirant mon portefeuille de ma poche, j'y fourrai le billet tout chiffonné en m'arrangeant pour laisser voir les deux autres coupures de cent dollars qui s'y trouvaient, je m'évertuai à remettre le portefeuille dans la poche de mon veston avec tant de maladresse qu'il tomba sur le plancher, et je m'éloignai. Je revins avant que la fille ait eu le temps de se baisser, le ramassai moi-même et souris d'un air idiot en disant : « Voilà comment on perd ses cartes de visite ! » J'ajoutai, en dévisageant la fille : « Dites donc, on vous a jamais dit qu'vous étiez mignonne ? »

Je ne crois d'ailleurs pas que le mot *mignonne* ait été le qualificatif exact à lui appliquer.

« Vous vous appelez comment ? » demandai-je encore.

— « Charity, » répondit-elle, « mais n'allez pas vous faire des idées (1). »

Elle était si maquillée que je n'aurais pas pu dire la couleur de son teint et elle se penchait en avant, par-dessus le comptoir, de telle sorte que j'apercevais des traces de rouge à lèvres sur son soutien-gorge.

— « J'suis pas encore en âge de m'occuper d'œuvres de bienfaisance, » répliquai-je, sans paraître comprendre ce qu'elle voulait dire. « Vous travaillez tout le temps ici ? »

— « Il m'arrive aussi de rentrer chez moi, » riposta-t-elle.

— « A quelle heure ? »

— « Une heure ? »

— « Je vais vous dire quelque chose, » murmurai-je d'un ton de confidence. « Si on décidait de se retrouver tous les deux devant la porte du club à une heure et quart, pour voir lequel des deux posera un lapin à l'autre, ça va ? » Sans attendre sa réponse, je mis le portefeuille dans la poche arrière de mon pantalon qui était cachée par le veston. Tout en me rendant à la salle à manger, je sentais les yeux de la fille fixés sur cette poche comme deux morceaux de braise brûlante. Et je faillis de nouveau perdre le portefeuille, involontairement cette fois, en me heurtant au maître d'hôtel qui débouchait de la pièce au moment où j'y entrais.

La fille était là à l'heure dite, portant autour du cou une fourrure jaunâtre et, aux pieds, des souliers aux talons si hauts qu'on aurait pu les enfoncer comme des clous dans une planche de

(1) Une « **charity-girl** » est une fille aux mœurs faciles. (N.D.T.)

sapin. Elle était couverte de bijoux de pacotille qui tintinnabulaient à chacun de ses mouvements. Dès que nous fûmes montés dans le taxi, elle se jeta sur moi, cherchant à presser ses lèvres contre les miennes. Par un réflexe brusque, je baissai la tête et mon front alla heurter sa pommette. Elle poussa un petit cri de douleur et d'indignation et, comme je m'excusais en expliquant que j'avais de nouveau laissé tomber mon portefeuille, elle s'empressa de m'aider à le chercher. Nous allâmes d'un bar à l'autre, selon son bon plaisir. On lui servit du sherry dans des verres à whisky. Les garçons profitèrent de mon apparente ivresse pour saler la note et, comme j'avais laissé sur la table d'un des bars un important pourboire, la fille en rafla la moitié. Elle réussit même à extirper mon agenda de la poche intérieure de ma veste en croyant qu'il s'agissait du portefeuille — lequel, par bonheur, se trouvait en sécurité dans la poche de mon pantalon — et à s'emparer d'un de mes boutons de manchette en émail orné d'une pierre du Rhin, ainsi que de mon stylo. C'était un véritable duel que nous nous livrions. Je m'étais bourré de thiamine et de caféine pour contrebalancer les effets de l'alcool, mais je devais lutter contre ceux-ci pied à pied. Jusqu'au moment où la fille dut m'emmener. Elle était furieuse et ne faisait aucun effort pour s'en cacher.

Nous montâmes l'escalier faiblement éclairé qui menait chez elle en titubant comme des ivrognes — tous deux moins saouls que nous ne voulions le paraître et chacun faisant à l'autre des promesses qu'il n'avait nulle intention de tenir. Elle réussit à insérer sa clef dans la serrure et me fit entrer dans son logement.

Je ne m'étais pas attendu à trouver celui-ci aussi propre... ni aussi glacial. « Je ne croyais pas avoir laissé cette fenêtre ouverte, » dit la fille d'un ton plaintif, en se hâtant d'aller la fermer. « Il fait un froid de canard ! » ajouta-t-elle en serrant son collet de fourrure autour de sa gorge.

Au bout de la pièce, très longue et qui possédait trois fenêtres munies de stores vénitiens, on apercevait une kitchenette. A l'autre extrémité, il y avait une porte qui devait être celle de la salle de bains.

« Je vais allumer le four, » dit la fille. « Ça va nous réchauffer en un rien de temps. »

Je jetai un regard de biais vers la petite cuisine et suggérai : « Et si tu nous faisais une bonne tasse de café ? »

— « Si tu y tiens, » répondit-elle d'un ton maussade. « Mais parle plus bas, tu veux ? »

— « Ch... chut ! » fis-je en posant l'index sur mes lèvres. Pendant qu'elle préparait le café, je passai en revue la pièce. Un pick-up et quelques disques bon marché, un petit récepteur de télévision, un canapé-lit à deux places, une bibliothèque qui ne contenait pas de livres mais seulement deux petits chiens en porcelaine. Il me vint à l'idée que les avances, assez maladroites, de Charity n'étaient pas toujours couronnées de succès.

Mais où se trouvait l'objet que je cherchais ?

— « Dis-moi, j'aimerais bien aller me remettre un peu de poudre sur le nez, » annonçai-je pudiquement.

— « C'est là-bas, » répondit-elle en désignant de la main la porte située à l'autre extrémité de la pièce. « Mais tu ne pourrais pas parler plus doucement ? »

J'entrai dans la salle de bains. Elle était minuscule et ne contenait qu'une baignoire-sabot surmontée d'une douche entourée d'un affreux rideau à fleurs rouges, un porte-serviettes et une armoire à pharmacie. J'ouvris celle-ci mais n'y trouvai que des fioles et médicaments d'usage courant. Je refermai la porte sans bruit.

« Il doit bien y avoir, dans la pièce principale, un placard avec des cartons à chapeaux, des valises, etc., » me dis-je. « Où est-ce que je cacherais une poupée ensorcelée si je voulais jeter un sort à quelqu'un ? »

La réponse qui me vint aussitôt à l'esprit fut que je ne la cacherais pas : sans savoir au juste pourquoi, il me semblait que je la laisserais plutôt en évidence...

Pris d'une subite inspiration, j'écartai le rideau de la douche et poussai un cri de triomphe : sur une petite étagère, juste à la hauteur de mes yeux, se trouvaient quatre figurines de cire. Trois d'entre elles avaient des mèches de cheveux collées sur le crâne ; la quatrième était chauve mais portait au bout des doigts des rognures d'ongles humains.

Je restai un moment pensif puis je pris la poupée chauve. Je me donnai un coup de peigne, allai tirer la chasse d'eau, froissai une serviette que je reposai négligemment sur le rebord de la baignoire, puis sortis en criant : « Eh ! mon chou, regarde ce que j'ai trouvé. Elle n'est pas adorable ? »

— « Chut ! » dit la fille. « En voilà des manières de crier comme ça ! Et remets cette poupée à sa place, tu veux ! »

— « Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je.

— « Ça ne te regarde pas, c'est tout ! Allez, va la remettre. »

J'agitai l'index dans sa direction en marmonnant d'un ton de reproche : « T'es pas gentille avec moi ! »

Elle fit appel à toute la patience dont elle était capable pour répondre : « C'est des espèces de jouets avec lesquels je m'amuse, voilà tout. »

— « Si c'est comme ça, » déclarai-je en faisant semblant de ne pas avoir entendu, « j' m'en vais ! » J'allai décrocher mon pardessus et me mis en devoir de le boutonner d'une main, en tenant toujours la poupée de l'autre.

Charity poussa un soupir, roula des yeux blancs et s'approcha de moi en disant d'un ton conciliant : « Voyons, mon coco, ne nous disputons pas ! Viens plutôt prendre une bonne tasse de café. » Elle voulut m'arracher la poupée, mais je la serrai plus fort.

— « Je veux qu'tu me l'dises ! » insistai-je en faisant la moue.

Elle céda enfin. « Oh ! bon, » fit-elle. « Voilà : j'avais autrefois une copine de chambre qui fabriquait des poupées comme ça. Elle disait que, si on n'aime pas quelqu'un, il suffit de prendre quelque chose qui lui appartient — rien qu'un cheveu, par exemple, ou un ongle — et... Tiens ! Mettons que tu t'appelles George. Comment tu t'appelles, au fait ? »

— « George, » dis-je.

— « Bon, » reprit-elle. « Alors, j'appelle la poupée George et je lui plante des épingles dans le corps. C'est tout. Maintenant, redonne-moi cette poupée. »

— « Qui c'est, celle-là ? » demandai-je.

— « C'est Al. »

— « Hal ? »

— « Non : Al. J'ai aussi un Hal. Il est rangé avec les autres. C'est celui que je déteste le plus. »

— « Ah ! » dis-je. « Et qu'est-ce qui leur arrive, à Al, à George et à tous les autres quand tu leur plantes des épingles dans le corps ? »

— « Ils sont censés tomber malade, et même claquer. »

— « Ça arrive vraiment ? » insistai-je.

— « Non, » répondit-elle aussitôt, avec une parfaite sincérité. « Je t'ai dit que c'était juste une sorte de jeu. Si ça marchait

pour de bon, crois-moi, le vieux Al, y a longtemps qu'il serait plus de ce monde. C'est le charcutier, » ajouta-t-elle. Je lui tendis la poupée. Elle la regarda un moment d'un air pensif et reprit : « Je voudrais bien que ça marche et, quelquefois, il m'arrive d'y croire. Je plante mes épingles et il me semble que j'entends les types hurler ! »

— « Présente-moi, » demandai-je.

— « Quoi ? »

— « Présente-moi, » répétai-je en l'entraînant vers la salle de bains. Elle se laissa faire, non sans pousser quelques grognements de protestation.

— « Voilà Fritz et voilà Bruno, » dit-elle. « Et... tiens, mais où est l'autre ? »

— « Quel autre ? »

— « Peut-être qu'il est tombé derrière la baignoire, » poursuivit-elle sans répondre, en se baissant pour regarder par terre. Au bout d'un moment, elle se redressa, le visage rougi par l'effort et la colère, et se tourna vers moi d'un air furibond en s'écriant : « Non mais, dis donc ! Faudrait voir à pas te ficher de moi ! »

— « Qu'est-ce que tu racontes ? » demandai-je, en levant le bras dans un geste de défense.

— « T'as dû le cacher quelque part... Fais voir ! » gronda-t-elle entre ses dents, en s'apprêtant à me fouiller.

— « Non, » protestai-je avec véhémence. « Il n'y en avait que quatre : Al, Fritz, Bruno et Hal. C'est celui-là, Hal ? » demandai-je en désignant du doigt l'une des poupées.

— « Non, ça c'est Freddy. Il m'a donné vingt dollars et en a fauché vingt-trois dans mon porte-monnaie, le salaud... Mais Hal a disparu et c'était l'mieux de tous. T'es bien sûr que tu ne l'as pas caché quelque part ? »

Je m'apprêtais à protester à nouveau de mon innocence, quand elle poussa un grand cri : « La fenêtre ! » et se précipita dans la pièce voisine. J'étais à quatre pattes, en train de chercher sous la baignoire, quand je compris ce qu'elle voulait dire. Après un dernier coup d'œil autour de moi, je la suivis et la trouvai debout à la fenêtre, scrutant l'obscurité en grommelant : « Quand même ! Qui est-ce qui pourrait bien avoir l'idée de voler un truc pareil ? »

Je me sentais frustré, au point d'en éprouver une douleur au creux de l'estomac.

« Bah ! » reprit Charity, « laissons tomber ! Je referai une autre

poupée pour Hal... Mais j'aurai du mal à en refaire une aussi laide, » ajouta-t-elle avec regret. « Allez, viens, le café est... Mais qu'est-ce que t'as ? T'es malade ? T'as l'air tout chose, George ! »

— « Oui, » répondis-je, « j'suis malade. »

— « Quand même ! » répéta Charity, de la cuisine. « Faucher une chose pareille ! Qui crois-tu qui ait pu faire ça ? »

Brusquement, je compris *qui* avait pu le faire. Je frappai de mon poing fermé la paume de ma main gauche et éclatai de rire.

— « Qu'est-ce qui te prend ? » demanda la fille. « T'es cinglé ? »

— « Peut-être, » répliquai-je. « Tu as le téléphone ? »

— « Non. Où vas-tu ? »

— « Je m'en vais. »

— « Mais non, voyons, attends, mon chou ! » protesta-t-elle. « Y a du bon café tout chaud qui t'attend. »

J'ouvris la porte. Elle s'accrocha à mon bras en continuant à protester : « Tu vas pas t'en aller comme ça ! Sans même me laisser un petit cadeau ! »

— « Tu trouveras ton compte demain, quand tu feras ta tournée... si tu n'as pas trop la gueule de bois après avoir bu tout ce sherry ! » répondis-je gaiement. « Et n'oublie pas les cinq dollars que tu as prélevés sur le pourboire... A propos, tu ferais bien de te méfier de ce garçon ; je crois qu'il t'a vue rafler l'argent sous l'assiette. »

— « T'es donc pas saoul ! » s'exclama-t-elle, les yeux agrandis par la surprise.

— « Pas plus que tu n'es sorcière ! » répliquai-je avec un sourire. De la main, je lui envoyai un baiser, et sortis en courant.

Je la reverrai toujours telle que je la quittai cette nuit-là : bouche bée, les yeux ronds, plus étonnée encore que furieuse de voir s'envoler les dollars convoités, tortillant pitoyablement de la hanche en une dernière et vaine tentative pour se concilier mes bonnes grâces.

Vous est-il déjà arrivé de chercher une cabine téléphonique à cinq heures du matin ? Pour ma part, après d'infructueux efforts, j'y renonçai. Je dus parcourir au moins un kilomètre au pas de course avant de trouver un taxi, qui me conduisit à une station-service ouverte, où je demandai à téléphoner.

A mon appel, une voix d'homme répondit : « Allô ! »

— « Kelley ! » m'écriai-je d'un ton joyeux. « Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais l'intention d'aller voler cette poupée ?

Tu m'aurais fait économiser soixante dollars et échapper à la soirée la plus sinistre que... »

— « Milton à l'appareil, » interrompit la voix. « Hal vient de mourir. »

J'avais encore la bouche ouverte et je crois que je la gardai ainsi un long moment. Enfin, je parvins à articuler, tandis que mon sang se glaçait dans mes veines : « J'arrive tout de suite. »

— « Il vaudrait mieux que tu ne viennes pas, » répondit Milton d'une voix qui tremblait. « A moins que tu ne tiennes vraiment à... Mais tu ne peux rien faire, et je vais être très... occupé. »

— « Où est Kelley ? » murmurai-je.

— « Je ne sais pas. »

— « C'est bon, » dis-je d'un ton résigné. « Rappelle-moi quand tu pourras. »

Je remontai en taxi pour rentrer chez moi. Je serais incapable de me souvenir de ce trajet.

Je me demande parfois si j'ai rêvé que j'avais vu Kelley ce matin-là.

Une forte dose d'alcool mêlée à une non moins forte dose d'émotions et ajoutée au fait qu'on n'a pas dormi pendant trente heures, tout cela vous plonge dans le cirage. J'en émergeai à contrecœur, conscient que le monde où je reprenais pied n'avait rien d'agréable.

Je restai un moment étendu, le regard vide. Tout était calme autour de moi. Je refermai les yeux, me retournai, enfonçai ma tête dans l'oreiller, puis rouvris les yeux pour voir Kelley assis dans un fauteuil, dans la posture détendue qui lui est habituelle et le fait ressembler à un chat, avec ses bras trop longs, ses jambes trop longues et ses yeux bridés.

Je ne lui demandai pas comment il était entré : il était là et il était le bienvenu. Je n'osais rien dire, car je ne voulais pas être le premier à lui parler de la mort de son frère. D'ailleurs, je n'étais pas encore bien réveillé.

— « Te fais pas de mousse, » me dit-il comme s'il avait deviné ma pensée. « Milton m'a dit. »

Je me contentai de hocher la tête.

« J'ai lu la nouvelle dont tu m'avais parlé, » reprit Kelley. « J'en ai trouvé d'autres et je les ai lues aussi. T'as une sacrée dose d'imagination ! »

Une cigarette pendillait à sa lèvre. Il l'alluma et poursuivit : « Milton, lui, possède une sacrée dose de connaissances... Je vais te dire... Tous les deux, vous pensez juste, jusqu'à un certain point. A partir de là, trop de connaissances le font dévier d'un côté, et trop d'imagination te fait dévier de l'autre. »

Il aspira une bouffée de sa cigarette et reprit : « Moi, je pense juste d'un bout à l'autre, mais il me faut du temps. »

— « Je ne comprends rien à ce que tu racontes ! » murmurai-je en me frottant les yeux.

— « Ça ne fait rien, » répondit-il tranquillement. « Mais écoute-moi : je vais me venger de ce qui a tué Hal. »

Fermant les yeux, je revis en imagination un petit visage chafouin et rageur, bien qu'assez joli. « J'ai passé la plus grande partie de la nuit avec Charity, » dis-je.

— « Vraiment ? » répliqua Kelley, sans paraître accorder d'intérêt à cette déclaration.

— « Kelley, » repris-je, « si c'est à elle que tu en as, tu ferais mieux de laisser tomber. C'est une petite garce, mais c'est aussi une pauvre gosse qui n'a pas eu de chance. Elle n'a certainement pas tué Hal. »

— « Je le sais, » répondit-il. « Je ne veux aucun mal à cette fille. Mais je sais *ce* qui a tué Hal, et je vais le venger de la seule manière possible. »

— « Bien, » dis-je en laissant retomber ma tête sur l'oreiller. « Tu peux me dire ce qui l'a tué ? »

— « Milton t'a parlé de cette poupée que Hal avait donnée à la fille ? »

— « Oui, » répondis-je. « Mais cette piste ne te mènera nulle part. Pour être victime du vaudou, il faut qu'un type y croie... »

— « Ouais, ouais ! » interrompit-il. « Milton m'a déjà dit ça : il me l'a même rabâché pendant quatre heures ! »

— « Bon, dans ce cas, tu le sais ! »

— « Tu as de l'imagination, » reprit Kelley d'un ton ensommeillé, « alors tâche de t'en servir. Comme Milt te l'a peut-être raconté, il y a des gens qui, si tu les vises avec un revolver en faisant « pan ! », tombent raides morts, même si le revolver était chargé à blanc. »

— « Non, » répliquai-je, « il ne me l'a pas raconté, mais j'ai lu ça quelque part. »

— « Maintenant, » poursuivit Kelley, « imagine que tous les

coups de revolver dont tu as jamais pu entendre parler aient été tirés comme ça, à blanc. »

— « Continue, » dis-je.

— « On trouvera un tas de témoins, un tas d'experts, pour prouver que toutes les victimes croyaient le contraire... »

— « Je vois, » fis-je.

— « A présent, » reprit Kelley sans se laisser émouvoir, « suppose que quelqu'un s'amène avec un revolver *vraiment* chargé. Penses-tu que les balles s'occuperont de savoir qui croit quoi ? »

Je ne trouvai rien à répondre.

« Il y a longtemps que des gens fabriquent des poupées pour y planter des aiguilles, » poursuivit-il. « Partout où il se trouve quelqu'un pour y croire, il se trouve aussi des poupées. Maintenant, imagine que quelqu'un soit entré en possession de *la* poupée sur laquelle toutes les autres ont été copiées : la vraie, l'originelle. »

Je continuai à me taire.

« Personne n'a besoin de rien connaître à son sujet, » reprit Kelley d'un ton nonchalant. « Il est inutile d'être spécialement doué ou intelligent. Il est inutile de comprendre comment ça marche ou même d'y croire. Il suffit de se servir de la poupée de façon que ça marche effectivement. »

— « Comment ça ? » murmurai-je.

— « En lui donnant un nom, » répondit-il avec un haussement d'épaules. « Celui de quelqu'un qu'on déteste, par exemple. »

— « Tu es fou ! » me récriai-je. « Ça ne peut pas être vrai ! »

— « Quand tu manges un bifteck, » dit Kelley, « comment ton estomac sait-il ce qu'il doit digérer ou rejeter ? Tu le sais, toi ? »

— « Certaines personnes le savent. »

— « Mais pas toi, » répliqua-t-il. « Par contre, ton estomac, lui, le sait. Eh bien, il y a un tas de lois naturelles qui s'appliquent, que les gens y croient ou non. Beaucoup de marins prennent le gouvernail sans avoir la moindre idée de la façon dont fonctionne un moteur de bateau. C'est la même chose pour moi : je sais où je veux en venir, et je sais que j'y arriverai. Qu'est-ce que ça peut bien me faire de savoir comment ça se passera, ou de savoir ce que croient les gens ? »

— « Très bien, » dis-je, « et où veux-tu en venir ? »

— « A me venger de ce qui a tué Hal, » répondit-il. Son ton était toujours aussi nonchalant, mais sa voix était devenue grave, et je compris qu'il valait mieux ne plus l'interroger. Je me con-

tentai de demander, non sans un certain ennui : « Pourquoi m'avoir parlé ? »

— « Je voudrais que tu fasses quelque chose pour moi, » répliqua-t-il.

— « Quoi donc ? »

— « Je vais te donner quelque chose en garde. Et, jusqu'à nouvel ordre, ne parle à personne de ce que je t'ai dit. »

— « Qu'est-ce que tu veux me donner en garde ? » insistai-je, « et pour combien de temps ? »

— « Tu le sauras plus tard. »

Je serais sorti de mon lit pour l'injurier, s'il n'avait choisi précisément ce moment pour quitter la pièce de son pas agile. « Ce qui me fiche le plus en boule, » ajouta-t-il tranquillement, de la pièce à côté, « c'est l'idée que j'aurais pu me rendre compte de tout ça il y a six mois. »

Je prêtai un moment l'oreille mais ne pus l'entendre sortir. Il se déplace avec une douceur et une souplesse extraordinaires chez un homme de sa corpulence.

De guerre lasse, je laissai retomber ma tête sur l'oreiller et me rendormis.

L'après-midi était déjà avancé quand je m'éveillai. La première chose que je remarquai fut la poupée posée sur la cheminée, me regardant d'un œil méchant. C'était bien ce que j'avais jamais vu de plus laid au monde.

Je revis Kelley à l'enterrement de Hal. Après la cérémonie, Milt et moi l'emmenâmes prendre un verre. Nous étions tous les trois fort sombres et il ne fut pas question de poupées. Pour autant que je le sache, Kelley reprit la mer aussitôt après : c'est, du moins, ce qu'on peut supposer que font les marins lorsqu'on ne les voit plus. Milton retourna à ses occupations de médecin. Je laissai la poupée où elle était pendant une semaine ou deux, tout en me demandant quand Kelley se déciderait à mettre ses projets à exécution. Sans doute reviendrait-il la chercher quand il serait prêt. En attendant, respectant son vœu, je n'en parlai à personne ; mais un jour, comme quelqu'un devait venir me voir chez moi, je la mis sur la planche supérieure d'un placard et n'y pensai plus.

Ce fut environ un mois plus tard que je commençai à sentir dans la pièce une drôle d'odeur. Tout d'abord, je ne pus en dé-

couvrir l'origine car elle était trop faible. Mais, comme cette odeur m'était désagréable, j'entrepris des recherches et finis par me rendre compte qu'elle venait du placard et, plus précisément, de la poupée. Je descendis celle-ci de sa planche et la reniflai. J'eus un haut-le-cœur : c'était l'odeur même que les gens qui l'ont une fois sentie souhaiteraient pouvoir à jamais oublier : celle de la chair en décomposition. Je fus à deux doigts de jeter l'affreux et répugnant objet dans le vide-ordures ; mais une promesse est une promesse. Je posai donc la poupée sur la table, où elle s'affaissa d'ignoble façon. L'une des jambes était cassée au-dessus du genou, qui semblait posséder deux rotules au lieu d'une.

Pour ne plus sentir l'abominable odeur, j'allai chercher une cloche de verre et en recouvris la poupée, que j'avais pris soin de placer sur un morceau de linoléum.

Le train-train habituel reprit : je travaillais beaucoup, sortais de temps en temps — il m'arriva d'aller dîner une ou deux fois avec Milton — et les jours passèrent. Puis, un soir, j'eus l'idée de jeter un coup d'œil sur la poupée.

Elle était en piteux état. Bien que je me fusse efforcé de la tenir au frais, la cire avait fondu et coulé de toutes parts. D'abord je me demandai ce qu'en penserait Kelley, puis je maudis celui-ci de tout mon cœur et allai déposer dans un coin de la cave ce qui restait de la poupée.

Il s'était écoulé deux mois depuis la mort de Hal quand je m'avisai que je m'étais trompé en pensant que Kelley devrait revenir chercher la poupée pour mener à bien ses projets. En disant qu'il se vengerait de ce qui avait tué Hal, il avait laissé entendre que c'était de la poupée qu'il s'agissait. Or, celle-ci était visiblement bien l'objet de ladite vengeance.

J'allai la chercher pour l'examiner à la lumière de la lampe. Elle avait encore un peu l'aspect d'une poupée... mais si peu ! « Bravo, Kelley ! » pensai-je triomphalement. « Tu as réussi, mon vieux ! »

Le même soir, Milton m'appela pour me demander d'aller le retrouver chez Rudy. Sa voix était bizarre au bout du fil.

Je le trouvai assis à une table au fond de la salle, buvant à grands traits, en s'interrompant de temps en temps pour se mordiller l'intérieur des joues.

— « Que diable t'arrive-t-il ? » lui demandai-je d'un ton surpris.

— « Me voilà bien ! » répondit-il avec un sourire sinistre. J'entendis ses dents cogner contre le rebord du verre. « Je me suis tellement occupé de Hal Kelley, et j'ai appelé tant de confrères en consultation, que je suis maintenant considéré comme un expert dans ce type de... de cas. » Il prit son verre à deux mains pour le poser sur la table et l'y maintenir, essaya de sourire de nouveau (j'aurais préféré qu'il ne le fît pas) et gémit : « Je ne pourrais pas en soigner encore un comme ça... »

— « Vas-tu, oui ou non, me dire ce qui s'est passé ? » demandai-je avec rudesse, sachant que c'est la meilleure méthode à employer dans certaines situations.

— « Oui... oui, » murmura-t-il. « Eh bien, on a amené un... autre cas de ce genre à l'hôpital, et on m'a appelé pour l'examiner. C'était la même chose que pour Hal : *exactement* la même chose ! Seulement, ce cas-là, je n'aurai pas à m'en occuper... » ajouta-t-il avec un profond soulagement. « Elle est morte six heures après son entrée à l'hôpital. »

— « *Elle ?* » marmonnai-je d'un ton interrogateur.

— « Quand on lui parlait, » reprit Milton, « elle répétait constamment la même chose. Si on lui demandait : « Que vous est-il arrivé ? » ou : « Qui vous a fait ça ? » ou encore : « Quel est votre nom ? », elle se contentait de répondre : *Il m'appelait Poupée.* C'est tout ce qu'elle savait dire : *Il m'appelait Poupée.* »

Je me levai d'un bond en disant : « A plus tard, Milt. »

Il me regarda d'un air stupéfait en protestant : « Ne t'en va pas ! Il faut que tu... »

— « Il faut que je m'en aille, » interrompis-je d'un ton ferme. Et je m'éloignai sans tourner la tête. Je devais absolument sortir pour réfléchir, pour me poser quelques questions...

Qui, pensai-je, est coupable de meurtre : celui qui presse la détente ou bien le revolver ?

J'évoquai un petit visage chafouin et rageur, bien qu'assez joli, éclairé par deux yeux noirs et avides. Et je me souvins aussi de ce qu'avait dit Kelley : « Je ne veux aucun mal à cette fille... »

Je me demandai quel effet cela avait fait à la poupée quand Charity la tordait en tous sens, lui cassait les membres ou lui plantait des épingles dans le corps. Mais j'étais sûr qu'elle-même ne s'était jamais demandé l'effet que cela lui ferait, *à elle.*

Je pensai encore : Action : une fille lance un ventilateur à la tête d'un homme ; réaction : l'homme lance la fille sur le venti-

lateur... **Action** : il faut enlever une roue de son axe ; réaction : on enlève l'axe de la roue... Autrement dit : si on ne peut agir sur l'intérieur, il suffit d'opérer sur l'extérieur qui le recouvre...

Comment tuer une poupée ?

Qui est coupable : celui qui presse la détente ou bien le revolver ?

« *Il m'appelait Poupée...* »

Quand j'arrivai chez moi, le téléphone sonnait.

— « Salut ! » dit la voix de Kelley dans l'appareil.

— « Ça y est, » murmurai-je. « La poupée a complètement fondu. »

— « Très bien, je le savais, » répondit simplement Kelley.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : A way of thinking.

PHILIP

K. DICK

La dame aux biscuits

Une petite nouvelle féroce, morbide, écrite par Dick en 1953 : le Dick qui n'était alors qu'un producteur en série de textes inégaux, en général débordants d'idées, parfois inaboutis. Une indéniable influence, à notre avis, du Bradbury du Pays d'octobre *— ce qui pour une personnalité comme Dick est parfaitement inattendu et constitue en soi une curiosité. Et aussi la démonstration, qui surprendra les admirateurs du Dick actuel, que cet auteur si intégralement SF flirtait lui aussi à ses débuts, comme beaucoup d'autres, avec le surnaturel.*

P.H.

« Où vas-tu, Bubber ? » cria Ernie Mill occupé, de l'autre côté de la rue, à ficeler un paquet de journaux sur son porte-bagages.

— « Nulle part, » répondit Bubber Surle.

— « Tu vas encore rendre visite à ton amie la vieille dame, hein ? » reprit Ernie avec un gros rire. « Pourquoi donc vas-tu si souvent la voir, cette petite vieille ? Raconte-nous un peu ça ! »

Sans répondre, Bubber poursuivit son chemin et s'engagea dans la rue des Ormes. Déjà il apercevait, en contrebas, la maison située un peu à l'écart des autres. Le jardin était envahi par des touffes de mauvaises herbes desséchées qui murmuraient dans le vent. La maison elle-même était une baraque grisâtre de piètre apparence, précédée d'un perron aux marches vermoulues. Sous la véranda on voyait un fauteuil à bascule sur lequel était posé un morceau d'étoffe déchiré.

Bubber suivit l'allée qui menait au perron. Au moment de gravir les marches branlantes, il aspira une bouffée d'air. Il sentait déjà le merveilleux et chaud parfum, et l'eau lui en venait à la bouche ! Le cœur battant d'impatience, il tira sur le cordon de la sonnette, qui fit entendre son tintement grinçant. Le silence régna pendant quelques instants, puis Bubber entendit bouger derrière la porte.

Mrs. Drew lui ouvrit. Elle était vieille, très vieille : une petite femme tout aussi desséchée que les mauvaises herbes qui poussaient devant sa maison. Elle sourit à Bubber, en ouvrant la porte toute grande pour l'accueillir.

— « Entre donc, Bernard, » dit-elle. « Tu arrives à point : ils finissent juste de cuire. »

Bubber se dirigea vers la cuisine et regarda. Ils étaient là, posés sur une grande assiette bleue, les appétissants biscuits aux noix et aux raisins tout juste sortis du four.

« Eh bien, n'ont-ils pas bon aspect ? » demanda Mrs. Drew en passant devant lui, dans un frou-frou de jupe, pour entrer dans la cuisine. « Et tu boiras bien un peu de lait froid ? Tu aimes le lait froid avec les biscuits, n'est-ce pas ? » Sans attendre de réponse elle alla prendre une cruche dans la glacière, sous la véranda, versa du lait dans un verre et posa quelques biscuits sur une petite assiette en disant : « Allons dans le salon. »

Bubber fit un signe d'assentiment. Mrs. Drew emporta le lait et les biscuits au salon et les posa sur le bras du canapé. Puis elle s'assit dans son fauteuil en observant d'un re-

gard attendri Bubber qui s'était laissé tomber sur le canapé à côté de l'assiette et commençait à se servir.

Selon son habitude, Bubber mangeait goulûment, tout à sa dégustation, ne faisant entendre d'autre bruit que celui d'une mastication appliquée. Mrs. Drew attendit patiemment que le jeune garçon eût fini et que son ventre déjà replet se fût arrondi encore davantage. Quand Bubber eut vidé l'assiette, il jeta un regard de biais, par l'entrebâillement de la porte, sur le reste des biscuits posés sur le fourneau.

« Il vaudrait peut-être mieux attendre un peu pour manger les autres, » suggéra Mrs. Drew.

— « Bon, » répondit Bubber d'un ton assez peu convaincu.

— « Comment les as-tu trouvés ? »

— « Délicieux. »

— « Tant mieux ! » dit Mrs. Drew en se renversant contre le dossier de son fauteuil. « Eh bien, » poursuivit-elle, « qu'as-tu fait aujourd'hui à l'école ? Comment cela s'est-il passé ? »

— « Très bien. »

La vieille dame observa le jeune garçon qui regardait nerveusement autour de lui et reprit : « Bernard, ne voudrais-tu pas rester à parler un moment avec moi ? Tu pourrais me faire la lecture, » ajouta-t-elle en remarquant les livres de classe que Bubber avait posés sur ses genoux. « Tu sais, je n'y vois plus très bien et j'aime beaucoup qu'on me fasse la lecture. »

— « Est-ce que je pourrai avoir le reste des biscuits après ça ? » demanda Bubber.

— « Naturellement. »

Bubber s'avança un peu sur le canapé pour se rapprocher d'elle et ouvrit ses livres — une Géographie, un livre d'Arithmétique et un cours d'Orthographe — en demandant : « Lequel voulez-vous que je lise ? »

— « La Géographie, » répondit Mrs. Drew après un moment d'hésitation.

Bubber ouvrit au hasard le gros livre bleu et lut : « LE PÉROU. *Le Pérou est entouré : au nord par l'Equateur et la Colombie, au sud par le Chili, à l'est par le Brésil et la Bolivie. Le Pérou est divisé en trois régions principales, qui sont : premièrement...* »

La vieille dame regardait le jeune garçon lire en suivant du doigt le texte. Elle restait silencieuse, l'examinant attentivement tandis qu'il lisait, le buvant des yeux, notant chacun de ses france-

ments de sourcils, chaque mouvement de ses bras ou de ses mains. Elle se détendait, se laissant aller contre le dossier de son siège. Il était assis tout près d'elle, séparé d'elle seulement par la table et la lampe posée dessus. Comme c'était agréable de l'avoir ainsi auprès d'elle ! Il y avait plus d'un mois, à présent, que le jeune garçon venait la voir : ses visites avaient commencé le jour où, assise sous sa véranda, elle l'avait vu passer et avait eu l'idée de l'appeler en lui montrant les biscuits posés près du fauteuil à bascule.

Pourquoi avait-elle fait cela ? Elle l'ignorait. Elle était seule depuis si longtemps qu'il lui arrivait de dire ou de faire d'étranges choses ! Elle voyait si peu de monde : uniquement les gens qu'elle rencontrait en faisant ses courses, ou le facteur qui lui apportait régulièrement le montant de sa pension, ou encore l'éboueur...

Le jeune garçon continuait à lire d'une voix monotone. La vieille dame se sentait à l'aise, paisible et détendue. Elle ferma les yeux et croisa les mains sur ses genoux. Et, tandis qu'elle restait assise à somnoler, bercée par la voix du jeune garçon, une transformation se produisit. Les rides qui creusaient son visage commencèrent à s'effacer. Assise dans son fauteuil à bascule, elle devenait plus jeune ; son corps maigre et frêle retrouvait une nouvelle vigueur ; sa chevelure grise s'épaississait et devenait plus sombre, tandis que les mèches folles se remettaient d'elles-mêmes en place. Ses bras, eux aussi, parurent grossir et sa chair flétrie et marbrée reprit peu à peu la teinte rose qu'elle avait eue bien des années auparavant.

Mrs. Drew respira profondément, sans ouvrir les yeux. Elle sentait que *quelque chose* était en train de se passer, sans se rendre compte de ce que c'était. Cependant, il y avait bien *quelque chose* : elle en était sûre, et cela lui paraissait bon. Cela s'était déjà produit auparavant, presque chaque fois que le jeune garçon était venu s'installer près d'elle, et surtout depuis qu'elle avait rapproché son siège du divan sur lequel il s'asseyait. De nouveau, elle prit une profonde inspiration : que c'était bon de sentir ce courant chaud envahir son corps, pour la première fois depuis tant d'années !

Toujours assise dans son fauteuil, la petite vieille était redevenue une imposante femme d'une trentaine d'années, à la chevelure brune, aux joues pleines, aux bras ronds et potelés. Ses lèvres avaient repris leur teinte rouge, son cou était redevenu un peu

trop grassouillet, comme il l'avait été autrefois, dans un passé depuis longtemps révolu.

Brusquement, Bubber interrompit sa lecture, reposa son livre et se leva en disant : « Il faut que je m'en aille. Je peux emporter les biscuits qui restent ? »

Mrs. Drew se secoua et cligna des yeux en regardant le jeune garçon qui, dans la cuisine, emplissait ses poches de biscuits. Tout étourdie, encore sous le charme, elle fit un signe d'approbation. Bubber prit les derniers biscuits et traversa le salon pour se diriger vers la porte d'entrée. Mrs. Drew se leva. D'un seul coup, la chaleur qui l'avait envahie se dissipa. De nouveau, elle se sentit extrêmement lasse et toute desséchée. Sa respiration redevint courte et saccadée. Elle regarda ses mains, maigres et ridées.

— « Oh ! » murmura-t-elle, tandis que ses yeux se voilaient de larmes. D'un pas mal assuré, elle se dirigea vers le miroir placé au-dessus de la cheminée : il lui renvoya l'image d'un visage ridé et fané, au regard éteint. Une fois de plus, tout avait pris fin dès que le jeune garçon s'était éloigné d'elle.

— « A bientôt, » dit Bubber.

— « Oui, » chuchota-t-elle. « Je t'en prie, reviens. Me prometstu de revenir ? »

— « Bien sûr, » répondit Bubber avec indifférence. Et, sur un « au revoir » distrait, il poussa la porte et descendit les marches du perron. Peu après, elle entendit le bruit de son pas sur le trottoir. Il était parti.

— « Viens ici, Bubber ! » ordonna d'un ton fâché sa mère qui l'attendait sur le seuil de la porte. « Et dépêche-toi : on se met à table ! »

— « Je viens, » dit Bubber en entrant dans la maison d'un pas traînant.

— « Qu'est-ce que tu as ? » demanda May Surle en le saisissant par le bras. « Où es-tu allé ? Es-tu malade ? »

— « Je suis fatigué, » répondit le jeune garçon en se passant une main sur le front.

— « Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Ralf Surle qui sortait du salon en manches de chemise, des journaux sous le bras.

— « Regarde-le, » répliqua sa femme. « Il a l'air exténué. Qu'est-ce que tu as fait, Bubber ? »

— « Il est encore allé rendre visite à sa vieille dame, » reprit

Ralf. « Tu ne le vois donc pas ? Il est crevé chaque fois qu'il revient de chez elle ! Pourquoi vas-tu là-bas, Bubber ? Qu'est-ce qui s'y passe ? »

— « Elle lui donne des biscuits, » répondit May à la place de son fils. « Tu sais bien comment il est quand il s'agit de manger ! Il ferait n'importe quoi pour une assiettée de biscuits. »

— « Ecoute-moi bien, Bub, » dit le père d'un ton sévère. « Je ne veux plus que tu ailles traîner chez cette vieille folle, tu m'entends ? Peu m'importent les biscuits qu'elle te donne ! Tu es trop fatigué quand tu rentres de chez elle. Je ne veux plus de ça. C'est compris ? »

Appuyé contre la porte, Bubber baissa les yeux vers le plancher. Son cœur battait lourdement, péniblement. « Je lui ai dit que je reviendrais, » marmonna-t-il.

— « Tu peux y aller encore une fois, » dit May en se dirigeant vers la salle à manger, « mais une seule. Dis-lui bien que tu ne pourras plus retourner chez elle, en t'arrangeant pour le lui annoncer gentiment. Et maintenant, monte te laver les mains. »

— « Il vaudrait mieux le faire s'allonger tout de suite après le dîner, » dit Ralf en regardant son fils monter lentement l'escalier, agrippé à la rampe. « Je n'aime pas ça du tout, » ajouta-t-il en secouant la tête. « Je ne veux plus qu'il retourne là-bas : il y a quelque chose d'étrange chez cette vieille femme. »

— « Ce sera la dernière fois, » affirma May.

Le mercredi suivant, par un temps chaud et ensoleillé, Bubber se promenait, les mains dans les poches. Il s'arrêta un instant devant la vitrine du libraire pour regarder des *comic books*, puis devant la pâtisserie, où une femme était en train de déguster une énorme glace au chocolat. Cette vue lui fit venir l'eau à la bouche et, du même coup, sa décision fut prise : tournant les talons, il reprit sa route en pressant un peu le pas.

Quelques minutes plus tard, il avait gravi les marches branlantes du perron et tirait sur le cordon de sonnette. Au-dessous de lui, les mauvaises herbes s'agitaient et bruissaient. Quatre heures allaient sonner. Il ne pourrait pas rester bien longtemps, mais, de toute façon, c'était la dernière fois...

La porte s'ouvrit et le visage ridé de Mrs. Drew s'éclaira d'un sourire. « Entre, Bernard, » dit-elle. « C'est bon de te voir ici !

Je me sens redevenir si jeune chaque fois que tu viens me rendre visite ! »

Le jeune garçon entra en jetant autour de lui un coup d'œil inquiet.

« Je vais te faire des biscuits, » s'empressa de dire la vieille dame en trottinant vers la cuisine. « Je ne savais pas que tu viendrais, mais je vais les préparer tout de suite : ils seront prêts en un rien de temps. Assieds-toi sur le divan en attendant. »

Bubber alla s'asseoir, en remarquant que la table et la lampe avaient disparu et que le fauteuil était maintenant tout contre le divan. Il regardait ce fauteuil d'un air perplexe quand Mrs. Drew entra dans le salon en disant :

— « Ça y est : ils sont au four. La pâte était toute prête. » Elle s'assit dans le fauteuil avec un soupir et reprit : « Alors, comment ça s'est-il passé à l'école, aujourd'hui ? »

— « Très bien, » répondit Bubber.

Elle hocha la tête d'un air satisfait. Comme il était dodu, ce petit garçon assis là, tout près d'elle, et que ses joues étaient roses et pleines ! En étendant la main, elle aurait pu le toucher. Le vieux cœur de Mrs. Drew battait fortement dans sa poitrine.

— « Veux-tu me faire un peu de lecture, Bernard ? » demanda-t-elle.

— « Je n'ai pas apporté de livres, » dit le jeune garçon.

— « Oh ! mais j'en ai, moi ! » répliqua-t-elle vivement. « Je vais te les chercher. »

Elle se leva et se dirigea vers la bibliothèque. Au moment où elle ouvrait celle-ci, Bubber reprit : « Mrs. Drew, mon père m'a défendu de revenir chez vous. Il a dit que ce serait la dernière fois aujourd'hui. J'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir. »

Elle s'arrêta court et son corps se raidit. Tout parut tourner autour d'elle, en une ronde vertigineuse. Elle aspira une bouffée d'air et murmura d'une voix rauque : « Bernard, tu... tu ne reviendras pas ? »

— « Non, mon père ne veut pas. »

Il y eut un silence. La vieille dame prit un livre au hasard et retourna d'un pas lent à son fauteuil. Au bout d'un moment, elle tendit le livre au jeune garçon d'une main tremblante. Bubber le prit d'un air indifférent et jeta un coup d'œil sur la couverture.

— « Lis, s'il te plaît, Bernard, » dit la vieille dame.

— « Très bien, » répondit le jeune garçon en ouvrant le livre. « Où voulez-vous que je commence ? »

— « N'importe où. N'importe où, Bernard. »

Il se mit à lire. C'était un roman de Trollope, mais Mrs. Drew ne suivait guère le texte : une main sur son front à la peau sèche et ridée comme du parchemin, elle se sentait déchirée de douleur. La dernière fois...

Bubber poursuivait sa lecture d'une voix lente et monocorde. Une mouche bourdonnait contre la vitre. Le soleil était sur le point de se coucher et, dehors, l'air devenait plus froid. Quelques nuages apparaissaient dans le ciel et le vent agitait furieusement les branches des arbres.

La vieille dame était assise tout près du jeune garçon, plus près que jamais, prêtant l'oreille au son de sa voix, éprouvant un étrange bien-être à le sentir ainsi tout contre elle. Serait-ce vraiment la dernière fois ? A cette pensée, la frayeur l'envahit, mais elle s'efforça de la repousser. La dernière fois ! Elle contemplait le jeune garçon assis à côté d'elle et, après un moment d'hésitation, elle étendit sa vieille main maigre et sèche. Puis elle poussa un profond soupir. Il ne reviendrait jamais plus.

Elle lui posa la main sur le bras.

Bubber leva les yeux de son livre et murmura : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Ça ne te gêne pas que je te touche le bras ? » demanda la vieille dame.

— « Non, je ne pense pas, » répondit-il. Et il reprit sa lecture. La vieille dame sentait la jeunesse de son petit compagnon filtrer entre ses doigts, pénétrer dans sa main, dans son bras. Elle sentait vibrer en elle cette jeunesse qu'il lui avait suffi d'étendre la main pour toucher. Elle fut prise de vertige.

Bientôt, ce qui avait déjà eu lieu se reproduisit. Elle ferma les yeux, se laissa envahir par le courant chaud, transmis par le son de la voix du jeune garçon et par le contact de son bras. La même transformation s'opérait, la même ardeur la pénétrait : elle sentait éclore en elle une vie, une plénitude qu'elle n'avait pas connues depuis bien des années.

Elle regarda ses bras : ils étaient ronds et potelés, et les ongles de ses doigts étaient roses. Sa chevelure brune retombait en lourdes tresses sur son cou. Elle toucha ses joues : les rides avaient disparu, la peau était douce et satinée.

Une joie débordante l'envahit et son cœur lui parut prêt à éclater. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et ses lèvres rouges se

plissèrent en un sourire qui découvrit ses dents blanches, bien plantées dans leurs gencives saines. Tout à coup elle se leva, droite et ferme sur ses pieds, et tourna sur elle-même d'un mouvement vif et souple.

Bubber interrompit sa lecture pour demander : « Est-ce que les biscuits sont prêts ? »

— « Je vais voir, » répondit Mrs. Drew de la voix chaude et sensuelle qui avait été la sienne bien des années auparavant. Vivement, elle se dirigea vers la cuisine, ouvrit le four et en tira les biscuits dorés qu'elle posa sur la table.

« Oui, » cria-t-elle gaiement, « ils sont prêts. Tu peux venir les chercher ! »

Bubber passa devant elle, le regard fixé sur les biscuits, trop absorbé par sa contemplation pour remarquer la femme debout près de la porte.

Mrs. Drew se précipita hors de la cuisine pour courir à sa chambre dont elle ferma la porte derrière elle. Puis elle se retourna pour se regarder dans la glace accrochée au mur. Jeune ! Elle était de nouveau jeune. Dans ses veines coulait une riche sève ! Elle prit une profonde inspiration qui fit se soulever sa poitrine ferme. Ses yeux brillèrent et elle sourit de plaisir. Elle tournoya sur elle-même en une valse joyeuse, et sa jupe vola au vent. Oui, elle était jeune et jolie.

Et, cette fois-ci, l'effet bienfaisant ne s'était pas dissipé.

Elle rouvrit la porte. Bubber avait rempli de biscuits sa bouche et ses poches. Il se tenait debout au milieu du salon, son visage rond et inexpressif couvert d'une pâleur mortelle.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Mrs. Drew.

— « Je m'en vais, » répondit-il.

— « Très bien, Bernard. Merci d'être venu me faire la lecture. J'espère te revoir un jour, » ajouta-t-elle en lui posant une main sur l'épaule.

— « Mais mon père... »

— « Je sais, » interrompit Mrs. Drew d'un ton joyeux, en ouvrant la porte pour le laisser sortir. « Eh bien, adieu, Bernard. Adieu ! »

Elle le regarda descendre les marches une à une, d'un pas traînant. Puis elle referma la porte et s'élança de nouveau vers sa chambre. Elle dégrafa sa robe et la laissa tomber à terre, dégoûtée soudain de ce tissu gris et usé. Pendant un long moment,

les mains sur les hanches, elle examina dans le miroir son corps aux formes pleines.

Avec un rire de contentement, elle tourna sur elle-même, les yeux brillants. Ce corps magnifique et plein de vie ! Tandis qu'elle contemplait son image, sa poitrine se gonflait ; elle haletait de joie. Il y avait tant de choses à faire ! La vie offrait tant de possibilités... Elle alla faire couler son bain puis retourna devant la glace pour essayer une coiffure.

Bubber se traînait péniblement vers la maison de ses parents. Il était tard ; le soleil s'était couché et le ciel était sombre et nuageux. Le vent soufflait sur lui de tous côtés, pénétrant sous ses vêtements, le glaçant jusqu'aux os. Le jeune garçon se sentait las, sa tête lui faisait mal et il s'arrêtait fréquemment pour se passer une main sur le front et reposer son cœur qui battait à grands coups. Il quitta bientôt la rue des Ormes pour s'engager dans l'avenue des Pins. Le vent continuait à le harceler, le bousculant de part et d'autre. Il secoua la tête pour tenter de repousser le voile qui lui obscurcissait le cerveau. Quelle fatigue il ressentait dans tous les membres, et comme il lui semblait dur de lutter contre ce vent qui le talonnait !

Il aspira une bouffée d'air et poursuivit son chemin, la tête basse; mais, arrivé à l'angle de la rue, il dut s'arrêter et s'appuyer contre un réverbère pour se soutenir. Le ciel était tout noir à présent ; la nuit tombait et les lumières commençaient à briller dans la rue. Au bout d'un moment, il reprit sa route, chancelant sous le poids de la fatigue.

— « Mais que fait donc cet enfant ? » répéta May Surle pour la dixième fois. Ralf donna de la lumière et la suivit sous la véranda en marmonnant : « Quel terrible vent ! »

En effet, le vent soufflait avec une violence accrue, fouettant les arbres et faisant ployer leurs branches. May et son mari restaient debout, immobiles, sous la véranda, scrutant du regard l'obscurité de la rue. Mais il n'y avait rien d'autre à voir que des ordures ou de vieux journaux dispersés par le vent.

— « Rentrons, » dit Ralf au bout d'un moment. « Il va prendre une bonne fessée quand il reviendra ! »

Tous deux s'assirent pour dîner. Mais, bientôt, May reposa sa

fourchette sur la table en disant : « Ecoute ! Tu n'entends pas quelque chose ? »

Ralf prêta l'oreille.

Dehors, contre la porte d'entrée, un faible bruit — tel un coup discret — venait de résonner. Ralf se leva, disant d'une voix assez haute pour couvrir les hurlements du vent : « Je vais voir ce que c'est. »

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit d'un coup sec. Sous la véranda, il aperçut quelque chose de grisâtre et de desséché qui voltigeait au vent ; mais il ne put distinguer ce que c'était. Sans doute un amas de mauvaises herbes mêlées à de vieux chiffons. Il le regarda passer, puis s'éparpiller le long du mur de la maison. Alors il rentra et referma doucement la porte.

— « Qu'est-ce que c'était ? » demanda May.

— « Le vent, tout simplement, » répondit-il.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : The cookie lady.

GILBERT

MICHEL

Comme un oiseau blessé

Notre débutant français de ce mois, Gilbert Michel, est âgé de trente-sept ans et est professeur de dessin à Casablanca. Décorateur de théâtre, animateur culturel, auteur d'ouvrages pédagogiques et de films d'animation, il a écrit il y a cinq ans une série de nouvelles de science-fiction dont celle-ci est la première à être publiée. Il travaille actuellement à d'autres nouvelles, à un roman SF et à un essai sur la SF, et il espère pouvoir créer et multiplier (avec l'aide de ceux de ses anciens élèves qu'il a convaincus) des clubs SF de lecture et de discussion en Afrique (Maroc, Sénégal, Dahomey).

Comme un oiseau blessé *nous semble témoigner d'un tempérament certain. A l'heure où la plupart des débutants français s'enlisent dans le démarquage monotone des Américains ou dans la plate extrapolation d'une actualité scientifique à peine transposée, Gilbert Michel, lui, s'élance d'un bond dans un avenir fabuleux et mythique ; il invente un univers qu'il peuple de concepts et d'images ; il nous impose la vision pyramidale d'une ville aussi infinie que la Bibliothèque de Babel de Borges... Bref, chose trop rare, un débutant qui a de l'étoffe.*

A.D.

On le vit tomber pendant un temps infini. Le corps empanaché de voiles diaphanes, il ressemblait à un oiseau blessé regagnant son nid. Certains prétendirent qu'au niveau des bains de luxure, ou peut-être un peu plus bas, il avait crié. Mais ceux qui le connaissaient mieux ne pouvaient l'admettre.

Il s'appelait Argo : un nom prédestiné pour un être finissant en volatile. Il n'avait pas crié. Mort en héros, il avait probablement conservé son éternel sourire : une fente sardonique au bas d'un visage parcheminé.

On n'alla pas jusqu'aux extrêmes bas-fonds quérir son cadavre : on craignait l'imbroglio d'univers, grouillant de galeries, tunnels et boyaux. Il y faisait trop sombre, et trop d'existences y manifestaient leurs étranges pouvoirs. Ceux qui étaient dotés d'un peu d'imagination polissaient l'image d'un corps déchiqueté bondissant mollement de plate-forme en passerelle...

Dans la coterie, on parla peu d'Argo. Il était mort en artiste, assumant au cours de sa chute l'entière responsabilité du petit sentiment d'horreur supplémentaire qu'il s'était imposé.

Hésion n'appréciait pas le geste. Il y trouvait quelque chose d'inabouti. « Le sursis, » disait-il, « le sursis accordé par une trop longue chute ternit l'élégance de l'acte. » Il ajoutait : « La conclusion n'est pas nette. Un homme qui tombe depuis les Hauts de la Cité n'a que trop de temps devant lui pour briser le dur cristal d'un acte parfait... Le fait qu'il n'y ait pas de spectateurs ne change rien à l'affaire : le geste doit être pur, précisément parce qu'il est vécu dans la solitude. »

Hésion était réputé pour son purisme.

Humo semblait de son avis. Il marmonnait :

— « Le suicide doit être conçu comme un poème. On ne doit pas hésiter à recourir aux très anciennes formules de composition rythmique. Les premières strophes (psychiques) de l'implantation de l'idée doivent avoir une importance proportionnelle à la « masse » de la conclusion. Celle-ci peut-être harmonieusement préparée par un balancement fait d'hésitations, bien naturelles dans l'état actuel de notre évolution, mais à la condition qu'un second plan de la pensée permettre d'entrevoir, en filigrane, le dénouement final. »

Pour Lago, la mort devait être immédiate. « Comme le tonnerre violet d'une fin de lune ! » Il expliquait :

— « Le choc de l'acte incise la trame de l'action avec une vigueur que j'appellerai... esthétique... » (Dans la coterie, on le trouvait un peu trop superficiel.) « La ligne mélodique soutenant les petits événements des dernières heures doit s'enrouler sur elle-même et se détendre à la minute précise où l'artiste met fin à sa vie. »

— « N'est-ce pas une sorte de tromperie à l'égard des intérêts accumulés autour de la tentative ? » lui répondait-on.

— « Pas du tout : l'acte bref de la mort équilibre, par sa densité, les longues périodes de préparation mentale et matérielle, dont le potentiel énergétique, reconnaissez-le, est moins élevé ! »

Il préconisait l'arme violente. L'explosion neutronique du corps, par exemple, ajoutant à l'élégance temporelle la distinction d'une vaporisation des chairs en éléments ultimes.

Il annonçait quelquefois :

« Pour ma part, le choix est fait : le dispositif est en place, j'en suis à la phase préliminaire. Je procéderai avec rigueur : déclaration officielle d'intention lors des prochaines « joutes oratoires ». J'enclencherai alors le processus poétique qui doit aboutir à l'illumination... Vous ne regretterez pas ma longue préparation. »

Personne n'en doutait.

On attendait son suicide avec une certaine curiosité.

— « Une symphonie, parfaitement équilibrée, admirable d'ampleur... Un sommet... Un régal... »

Les jours passèrent. Peu d'événements marquants furent à signaler. Les comètes turquoise de la grande bourrasque annuelle illuminèrent l'espace, au-delà des plus hautes tours.

Lago accomplit son programme : il explosa à la minute précise qu'il avait indiquée... et sa mort aurait pu constituer le terme d'un véritable chef-d'œuvre s'il avait su doser les projections neutroniques. En même temps que son corps délicat, disparurent en un éclair : le groupe de Palais d'Orgueil dont il était le locataire privilégié, trois mille personnes des Hauts, rassemblées pour assister à la cérémonie, et deux dignitaires, désignés par les Hautes Sphères pour rendre compte des tensions et courants. Certaines de ces personnes ayant fait part de leur détermination

de réussir les suicides les plus minutieusement préparés, on fut considérablement choqué : Lago les avait frustrés de leur ultime jouissance.

L'œuvre d'art se trouvait donc entachée de conséquences illégales. Le verdict de la coterie fut rigoureux : suffisance, aggravée d'ignorance technique.

Deux tares qui paraissaient odieuses en ce début du trentième millénaire.

D'une cellule sphérique des Sommets, le Prince des Hauts convoqua l'assemblée des mages ordinaires et extraordinaires.

Décision extrêmement rare.

Il n'avait guère changé depuis la réunion du siècle précédent. Grand, maigre, voûté (bizarre acharnement à ne pas accepter la traditionnelle substitution de squelette des quadricentenaires !), il glissait méticuleusement sur la dalle circulaire de concentration. Une longue cape de métal lunaire l'enveloppait comme un suaire : on devinait sans peine l'extrême lassitude d'un organisme tout entier consacré au service de la planète.

Une à une, les sphères s'allumèrent : le Prince des Hauts se trouva bientôt entouré de figures vivantes formant un cercle parfait. Une étrange ressemblance unissait les douze conseillers du Zodiaque Suprême : mêmes regards froids, dénués d'expression, mêmes traits, à peine esquissés dans des faces perdant tout relief, témoignant d'un contrôle total sur eux-mêmes, même impression de puissance tranquille... ou d'absence... ou d'éternité minérale.

La pensée faite chair.

Le déclic de prise de son annonça le début de la communication. On sentit immédiatement que le rituel serait altéré : aucun des Sages n'en manifesterait la moindre surprise : plusieurs siècles d'analyse permanente, d'expérimentation psychique, de contrainte persécutant les corps et d'adaptations progressives aux aspects les plus divers de la réalité humaine les avaient prémunis contre toute réaction intempestive.

Aucune curiosité n'animait leurs traits.

Une attente... et quelques courants de pensée franchissant les écrans.

Les Sages n'avaient pas de préoccupations personnelles. Réceptacles de toutes les agressivités, ils dissolvaient très tôt leurs propres structures. S'ils ne savaient pas tout, ils s'attendaient à tout. Au fil des siècles, on leur présentait chaque nouvelle urgence comme un problème passionnant à résoudre : ils s'y attachaient avec obstination. Et, ce jour-là, ils pressentaient le pire. Quelque anomalie infime dans le comportement du Prince des Hauts les avait mis en garde.

Ils attendaient.

Lorsque la phrase coula en eux, ils comprirent que le colloque commençait.

Ce furent des images : la Cité, les Hauts de la Cité, des silhouettes figées, de longues capes...

Ils connaissaient : les Esthètes des Sommets devisant, tournoyant, au milieu de leurs éphémères créations lumineuses, allongés sur des protubérances de matières soyeuses... ou bien groupés autour de corps étendus.

Le problème.

Des corps enrobés de tissus luminescents, que la mort avait désarticulés, desséchés ou déchiquetés.

Des corps innombrables.

Les Sages tentaient de préciser leurs sensations. Le rythme de l'émission mentale changeait tandis que les images s'estompaient. Le message se faisait discours. Il était question de mort.

— « Les Esthètes, lassés de leur vie trop superficielle, de leurs créations, de leurs jouissances trop subtiles, de leurs rapports trop complexes, s'inventent une nouvelle passion : le suicide. Cela a dû commencer par un défi... » (les Sages s'en souvenaient) : « offrir sa vie en échange d'un court instant d'émotion véritable. Le geste est d'autant plus prisé qu'on a banni depuis longtemps toute croyance en une rémission ou une survie quelconque dans un au-delà mythique... Rappel : le premier se tua en se jetant dans une vasque-orchidée à bulles d'acides.

» Le second voulut mieux faire : préparer et proposer un poème vécu, succession d'instants précédant la mort, harmonieusement composé. Il avait défini son style : un bouquet d'émotions... mais la pointe insidieuse de folie communiquée par les pétales du lys pourpre de Bételgeuse avait gâché ses derniers

instants. D'autres mirent l'accent sur la brutalité... et le suicide devint une passion, puis un art. »

Les Sages savaient tout cela. Ils réprouvaient pour la plupart cette très ancienne manie qui consistait à présenter le sujet. Il y avait bien longtemps que l'homme s'était dépouillé des structures logiques de l'esprit. Il pensait par modulations, enchevêtrant les phases et les courants d'idées, s'attachant au rythme ou à la coloration...

Et le rythme, précisément, changeait. La voix se faisait impérieuse. On comprenait à peu près ceci :

« Nous devons intervenir. Les Esthètes ne sont inutiles qu'en apparence. Images d'une certaine perfection, terminaisons sensibles des masses d'en bas, ils répercutent les phénomènes survenant dans toutes les couches de la Cité. Or, une bonne moitié d'entre eux ont péri dans des tentatives de tous genres. En une saison.

» Il nous faut agir. C'est la raison pour laquelle je vous ai convoqués : j'attends vos suggestions. »

Le silence (mental) fut très vite rompu. Des pensées fusèrent : « Nous ne pouvons leur interdire de se tuer. »

— « Cela les exciterait davantage. »

— « Ils en feraient un attrait supplémentaire : nous sommes les dernières traces de l'Autorité. »

— « Les raisonner ? »

— « Que signifie raisonner ? »

— « Développer l'argument de leur importance au sein des mondes planétaires. Leur nécessité... »

— « Leurs nécessités internes sont plus impérieuses. »

— « Nécessités ? »

— « Obligation de ne pas tenir compte du réel qui les entoure. L'évolution de l'homme l'éloigne du monde. »

— « Cela fait partie de leur éthique. »

— « Pourquoi ne pas les lancer dans de nouvelles aventures, de nouvelles conquêtes ? Il ne manque pas d'enfers à coloniser. »

— « Parce qu'ils mourraient tout aussi bien en terres lointaines. »

— « Séparons-les : formons des groupes adverses. »

— « Ils se suicideraient en combats collectifs. »

— « Il faudrait les reconditionner, comme les masses. »

— « Impossible : la poésie les a immunisés. »

— « Les enfermer dans leurs cellules, par exemple. »

— « Pourquoi ne pas essayer ? »

— « Moyen archaïque... mais sans doute efficace. »

— « Résumez-nous les avantages. »

— « Je crois... je crois... qu'une période d'inaction, une situation nouvelle, ressentie comme une vulgarité... finiraient par démolir les pulsions. D'autre part, leur tendance à l'autodestruction se transformerait en agressivité à l'égard de l'ordre d'en haut...

— « C'est-à-dire *nous* ! »

— « Cela, nous pouvons le supporter. »

— « Et puis après ? »

— « Après ? Nous les relâcherons. Il y aura un nouvel élément perturbateur dans leur psychisme. Comme ils sont fragiles... »

— « Peut-être se découvriront-ils une nouvelle passion... Moins onéreuse. »

Dès les premières minutes du cycle nocturne, trois millions d'Esthètes se trouvèrent emprisonnés dans leurs cellules de régénération.

Au réveil, bien qu'encore embrumés par les hallucinogènes habituels, les esprits déversèrent dans l'air ambiant des flots d'interrogations. Certains crurent à une plaisanterie ; il s'en inventait parfois, sous la forme de cérémonies désuètes ou d'incantations permettant de recréer le climat des origines préhistoriques. D'autres craignirent pour leur raison : l'univers de leurs certitudes semblait s'écrouler autour d'eux. Jamais les sas n'avaient été scellés. L'Autorité, d'un seul coup, se révélait à eux par un acte aliénant.

Il y eut beaucoup de morts par suffocation intellectuelle. Une sorte de rage peu esthétique. Les mourants, dans un râle grossier, appelaient en vain leur public. Ils finissaient dans la solitude la plus complète, les Autorités ayant poussé la cruauté jusqu'à supprimer toute communication entre les cellules individuelles. Les plus beaux poèmes éclatèrent dans le noir et le silence... Et pourtant, n'était-ce pas la plus fabuleuse des épopées qui se construisait dans les zones poreuses de la Cité des Esthètes ? Un

million d'êtres raffinés se flétrissant jusqu'à la mort derrière les opercules de métal irisé ! Un million de supplications, de martellements, de cris... de haines enfin réelles !

Puis tout recommença. Les lourds panneaux de métal glissèrent dans leurs alvéoles : les Esthètes survivants, ombres apeurées, sortirent en foule, s'aventurant timidement dans les conduits magnétiques. On les sentait inquiets. Plus encore : gênés. Ils ne supportaient pas de se retrouver intacts après une telle humiliation. Peu d'entre eux en parlèrent, comme si le silence imposé pouvait cicatriser l'absurde plaie. Cependant, le lourd volant des habitudes fut très vite relancé. Les colloques interminables reprirent, formant d'insidieuses arabesques autour du sujet défendu. Les ballets de toges-corolles renouèrent leurs subtilités linéaires au-delà des plates-formes des hauts Niveaux, tandis qu'éclats de rires et cris de joie fusaient au cœur des massifs d'amour courtois. La vie reprit, dans l'harmonieuse répartition des tâches et destinées. Vers les Hauts : corps fragiles bouillonnant de pensées. Vers les Niveaux : corps solides martelant les dures matières d'un labeur monotone. Tout en haut, vers les Sommets, dans la lumière diffuse, les Sages veillaient, supputant leurs chances de succès.

Ils n'attendirent pas longtemps. Dès le premier jour, les computeurs d'exhalaisons vitales défalquèrent une vingtaine de suicides. Le lendemain, il y en eut cent trente. Puis trois cents, mille enfin, au terme de la première période faste.

Le Prince des Hauts convoqua les Sages.

On n'eut à déplorer aucune des précautions habituelles : le Prince lui-même aborda brutalement le sujet.

— « Ils sont irréductibles ! Consultez les chiffres ! »

Jamais le Prince n'avait jugé utile de s'inquiéter. Le déroulement de la vie dans la Cité n'offrait aucune occasion de transgresser les lois du comportement... mais on entrait dans une ère originale.

— « Il faut admettre que nous avons échoué. »

— « Il sera bientôt catastrophique de ne rien faire : nous perdons nos élites. »

— « Des élites qui se détruisent elles-mêmes sont-elles encore des élites ? »

— « Je crois qu'il en a toujours été ainsi... et nous avons survécu. »

— « Je me pose la question ! Avons-nous survécu ? Je veux dire : réellement. »

— « Sommes-nous des fantômes ? »

— « Peut-être... Qui peut soupeser nos ancêtres afin d'en apprécier la consistance ? »

— « Ne nous affolons pas, une fois de plus. Il s'agit là d'une évolution normale. Les archives contiennent des images grandioses. Des races entières ont disparu. Des animaux... et aussi des hommes. Un phénomène de ce genre est en train de se produire. »

— « Les Esthètes sont-ils des animaux... ou des hommes ? »

— « Ni l'un ni l'autre. Ils surnagent aux confins des espèces. »

— « C'est beau, mais cela ne résout pas notre problème. »

Silence. Filets de pensée s'évitant soigneusement dans l'atmosphère ouatée de la bulle de réflexion.

Le Prince reprit :

— « Une race ou une catégorie sociale qui vit définitivement en vase clos est condamnée à périr. Une sorte d'asphyxie résultant du blocage de tous les mécanismes intellectuels, et même psychiques, en leurs points les plus fragiles. Une sophistication totale des comportements... Nous, nous avons dépassé ce stade. Redevenus naturels, nous limitons nos tensions et nous créons... »

— « Que créons-nous, Prince, en dehors du chaos actuel ? »

— « Il nous faut créer un autre chaos qui annihilera le premier. »

— « Je reviens sur ce que vous émettez : certains Esthètes créent des formes admirables. »

— « C'est précisément ce qui m'inquiète : ils créent des *formes.* »

— « Je confirme, et j'ajoute : ils ne renouvellent plus leurs matériaux de base. Ils cisèlent à l'infini les mêmes motifs... ce qui me laisse à penser qu'ils n'inventeront pas facilement de nouveaux jeux. Nous pouvons nous attendre à ce qu'ils nous offrent un récital de variations sur le suicide. Je pense qu'il faudrait parvenir à dériver leur énergie vers... »

— « Vers quoi ? »

— « Nous sommes tous atteints du même mal : la planète est un monde clos, et dangereusement plein. »

Douloureuses harmoniques des images nées de cette petite phrase. Une enfilade démentielle de tours, de plates-formes, de

galeries déversant leurs milliards d'occupants en un flot continu, dans un brouhaha colossal, de respiration planétaire agglutinant les êtres en monstrueux essaims.

Soudain, une idée, frêle giclée de couleur, se forma au milieu des courants tourbillonnaires de la discussion psychique. Elle pouvait s'énoncer ainsi :

— « Si l'on faisait appel à cet être étrange que l'on nomme *philosophe* et qui se trouve tellement à l'aise dans l'ambiance des vieux grimoires ? Peut-être sait-il quelque chose des épidémies baroques de l'espèce humaine ! »

— « Le Machiavel ? »

— « C'est cela. Il est seul dans son genre, et nous discutons régulièrement de l'éventualité d'une « dissolution » parfaite. »

— « Inadmissible. Cet individu subsiste sans le secours des circuits vitalisants. N'adhérant à rien, ce qui est un comble, il erre à l'aventure, de haut en bas de la Cité planétaire. Vous rendez-vous compte ? *De haut en bas !* »

— « Raison supplémentaire pour le consulter : il nous racontera ce qui se passe en bas... où réside peut-être notre solution. »

Le Prince des Hauts n'intervenait pas. Derrière le rideau des images mentales à tonalité agressive, on devinait la calme assurance d'un monolithe impénétrable. Puis ce fut comme un sourire à peine esquissé. Ils arrêtèrent brusquement leur bruit mental, attentifs, tendus. Il parlait.

— « Je retiens la suggestion. Le Machiavel en sait probablement plus que la plupart d'entre vous sur les mécanismes secrets qui régissent l'être humain. Les archives m'ont transmis régulièrement et fidèlement les codifications de ses emprunts sonores. Il a même « emprunté » des grimoires concrets... à feuillets : ce qu'on appelait des « livres ». Il sait beaucoup de choses disparates... notamment sur l'homme des époques indéterminées. L'art de gouverner existait alors à l'état brut. Les stratégies étaient subtiles. On expérimentait férocement... Laissons-le faire : il trouvera certainement la solution de notre problème. Car elle doit se trouver dans l'esprit même de l'homme...

Fait curieux : on repéra immédiatement le Machiavel. Il rôdait autour des zones ultimes, accréditant une fois de plus la légende de ses pouvoirs de prescience... à moins qu'une détermination exacte des données du problème...

Dès l'instant où il se présenta — matériellement — on comprit qu'il avait déjà imaginé une solution : il eut l'extrême élégance de ne pas simuler l'ignorance.

La pratique des vieux ouvrages lui avait sans doute communiqué une sorte de sagesse tranquille qui aurait subjugué les Esthètes : ils aimaient les actes audacieux... et c'en était un : ce refus sublime de suivre les fils ténus du rituel des Hauts.

Il entra, directement.

En contact presque physique avec le Prince des Hauts (qui ne parvint pas à cacher un léger mouvement de recul), il parla.

Cela faisait un concert de grésillements grotesques dans les circuits mentaux des Sages. Lorsqu'il consentit à jouer le jeu de l' « émission contrôlée », ils se sentirent soulagés. On devinait :

— « Vos tentatives sont vouées à l'échec, car les Esthètes sont dotés d'un nouvel instinct, plus fort encore que le fameux instinct de conservation : c'est l'instinct de « considération ». Dans le monde clos où vous les condamnez à végéter, malgré les facilités et le luxe apparents de leur vie, ils affrontent perpétuellement le pire ennemi de l'homme : l'appréciation surexcitée d'autrui. Il leur faut « montrer... » ou mourir. Agir ou mourir. Pensez : ils ont tout, joies matérielles, aisance, sécurité. Il ne leur manque, croyez-moi, que le bonheur de se réaliser. Ne croyant plus à rien, n'affrontant qu'eux-mêmes à travers leurs semblables, ayant exploré et exploité tous les recoins de leurs esprits, las, il faut le dire, de se mesurer en combats stériles, ils n'ont plus qu'à mobiliser leurs talents créateurs au profit de la seule réalisation *positive* : vous la connaissez.

» Par la mort, ils s'affirment.

» Le droit à la mort : c'est tout ce que vous leur abandonnez dans ce monde trop parfait. »

Le silence le plus total régnait.

Il continuait :

« Il existait une solution valable : les employer dans quelque épopée extra-planétaire... Or, vous réservez ces emplois aux combattants professionnels, recrutés dans les Bas Niveaux. »

Le changement de rythme laissait entendre que le terme du discours était proche. Détachant ses phrases mentales, il poursuivait :

« Il nous faut jouer de l'émulation... créer une sorte de contre-émulation. Malgré leurs sempiternelles professions de foi, ils se veulent supérieurs au commun des planétaires. Leurs déclarations

répétées à propos de la spontanéité charmante, la pureté, la simplicité des autres habitants de la Cité ne sont que barrages péniblement érigés contre leurs tendances naturelles à se croire d'une autre eau.

» J'ai longuement réfléchi : il est une chose qu'ils ne supporteront jamais. C'est que les foules des Bas Niveaux soient possédées des mêmes folies qu'eux. »

Quelques mouvements vifs se dessinèrent dans la trame des pensées accordées. Certains pouvaient passer pour de l'intérêt.

« Voici ce que je propose : en utilisant des méthodes que vous connaissez bien... si, si... nous allons susciter une épidémie de suicides dans les Bas Niveaux. Il nous faut découvrir d'autres formes : cela ne peut-être l'aboutissement de processus esthétiques. Imaginons plutôt une sorte de jeu sauvage, une litanie orgiaque. Des hommes rudes se tuant par centaines... Que pensez-vous qu'il adviendra, dans les Hautes Sphères ? Quelle mutation se produira dans l'esprit sophistiqué de nos Esthètes ? Croyez-vous qu'ils accepteront de vénérer les mêmes dieux qu'en bas ? Je vous l'affirme : ils abandonneront, tout simplement ! Pour inventer aussitôt quelque autre provocation... mais nous aurons toujours le temps d'aviser. »

Pour la première fois depuis le début de ce long discours, l'un des Sages intervint :

— « Et... que ferons-nous des peuples des Bas Niveaux ? »

Le Machiavel ne répondit pas. Il émit une image mentale lumineuse... une sorte de fusée de sarcasmes brûlants qui semblait contenir une idée. On pouvait comprendre à peu près ceci :

— « Les peuples des Bas Niveaux ont des réactions élémentaires : il sera facile de les contrôler... et de les désarmorcer. »

Un sentiment d'horreur diffuse planait sur l'assemblée.

Tout alla très vite. Dans les Hauts, on sut que des suicides sanglants réunissaient des foules entières au fond des galeries souterraines. Puis ce furent les duels, à un niveau plus proche. Des hommes habillés de justaucorps criards se poursuivaient, l'arme à la main, tout au long des tranchées de métal noir qui ceinturaient les plates-formes.

Lorsque les premiers « sacrifices » furent signalés, l'écœurement gagna les Sommets.

Il y eut d'interminables palabres dans l'ombre colorée des

corolles de repos. S'appuyant avec délicatesse sur les balustrades luminescentes, les Esthètes scrutaient douloureusement les gouffres sans fond d'où provenaient les rumeurs d'orgies. Puis ils se rassemblèrent dans les parties vives de la Cité d'en haut, afin de se concerter.

Le Prince des Hauts fit le petit geste qui ouvrait la séance. Sur leurs écrans, les Sages paraissaient impassibles, mais on percevait dans l'espace une sorte de vibration contenue. Personne ne parla, les mots risquant de fragmenter et de détruire la riche matière des pensées accordées. Ils étaient heureux, très certainement, comme on peut l'être lorsqu'un problème surgi des époques incontrôlées de l'humanité se trouve soudain résolu. Leurs certitudes s'enchevêtraient avec une certaine complaisance, se valorisant mutuellement, se justifiant. Sur une proposition du plus vieux d'entre eux, ils commencèrent une longue veille de purification globale, plongeant dans l'atmosphère de plus en plus dense de l'harmonie et de la satisfaction... Jusqu'au moment où éclata dans le noir de leur nirvana la nouvelle du premier meurtre jamais perpétré dans le milieu sophistiqué des Hauts de la Cité.

LECTURES INSOLITES

par Roland Stragliati

Il y a de biens étranges rues en Belgique, et qui portent de bien étranges noms. Il en est que je n'ai point oubliées : la rue d'Une personne, à Bruxelles — ville où vous trouverez aussi, accessoirement, un café à l'enseigne de **La Mort subite** ; — le chemin du Mystère, à Forest-Bruxelles ; la rue Sans nom, à Gand ; certaine ruelle de l'Inquiétude, enfin, qui m'inquiéta vraiment quand je la découvris, sombre et déserte, sur le coup de dix heures du soir, à deux pas de la gare de Namur. Etonnez-vous, après cela, que la Belgique soit la terre d'élection du fantastique, de l'insolite. On ne rôde pas impunément, dès l'enfance, dans de telles rues : il vous en reste toujours quelque chose. Pour moi, cela explique Ensor, Magritte, les deux Delvaux — le peintre et le cinéaste, — tout autant que De Ghelderode, Franz Hellens, Marcel Thiry, Thomas Owen. Cela, surtout, explique Jean Ray. La ruelle de l'Inquiétude, n'est-ce pas déjà sa **Ruelle ténébreuse** ?

Des ruelles ténébreuses, il n'en manque point dans les tomes 6, 7 et 8 d'**Harry Dickson** (1). Perdues au fin fond de quelque faubourg désolé, silencieusement hostiles et menaçantes, empuanties d'âcres remugles, livrées à l'assaut sournois et opiniâtre des graminées rudérales, ces ruelles, Jean Ray les situe dans un Londres d'avant le **blitz**, du côté de Commercial Street ou de Rotherite. En fait, pour qui connaît un peu Gand où il est né, ce sont là les rues de sa jeunesse. Celles de ce Gand qu'il chérissait et vouait aux gémonies tout ensemble, et d'un même cœur. Le mystère des villes, le fantastique citadin le fascinaient, qu'il a chantés mieux que personne. Jean Ray, cependant, n'ignorait pas la pleine nature où, parfois, l'entraîne à sa suite l'intrépide Harry Dickson, le **Sherlock Holmes américain**. Ce sont alors des landes ou des îles pareillement battues des vents, pareillement maléfiques, et que hantent d'invisibles, d'épouvantables présences. Ce sont aussi des forêts enchantées, — encore que leurs abominables prestiges ne rappellent en rien ceux, féeriques, de la légendaire, de la shakespearienne forêt des Ardennes. Ce sont enfin de grands parcs à l'abandon, au fond desquels pourrissent incognito d'antiques manoirs où les chausse-trapes et les faux semblants font merveille, d'antiques manoirs « machinés » aussi diaboliquement que le sont les dessous du théâtre du Châtelet et — s'il faut en croire Gaston Leroux — ceux de l'Académie Nationale de Musique et de Danse.

Dans ces décors attendus, mais d'autant plus efficaces, on verra paraître

avec éclat, tout au long des 1 200 pages de ces trois tomes, des personnages fort étonnants : un inventeur de génie qui se morfond, boulets de fonte aux pieds, dans un village souterrain (**Le savant invisible**) ; une espionne au visage d'ange, et qui trompe magistralement son monde (**L'île de la terreur**) ; de sanglants sectateurs de Moloch qui « opèrent » dans la banlieue de Bristol (**Le temple de fer**) ; Am Doullah, un prince afghan qui mourra de bien atroce façon (**Le singulier Mr. Hingle**) ; un terrifiant tribunal secret entièrement « gonflable » (**La Cour d'Epouvante**) ; un énigmatique anachorète qui partage son grabat avec une panthère (**L'ermite du Marais du Diable**) ; douze épiciers londoniens qui débarquent un beau jour sur un îlot solitaire, mais qui n'en reviendront jamais (**L'île de Monsieur Rocamir**) ; un certain comte Ujita, connu pour être **le Japonais qui a le moins l'air d'en être un** (**Les vingt-quatre heures prodigieuses**)...

Est-il besoin d'en dire plus ? Je ne le pense pas. Mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il faut lire ces nouvelles aventures d'Harry Dickson qui valent bien les précédentes et dont certaines, même, me paraissent plus extraordinaires encore. Une fois de plus, par le truchement de ce qu'il faut bien appeler « l'écriture automatique », l'inépuisable, la délirante imagination de Jean Ray se déchaîne, tire à boulets rouges et débusque ici, à chaque page, pour l'émerveillement du lecteur, la poésie la plus authentique, la moins frelatée. Bien que, contrairement à son habitude, la Bibliothèque Marabout n'annonce point un nouveau et prochain volume à la fin du dernier tome que je viens de lire, on ne peut que souhaiter la voir poursuivre la publication des aventures d'Harry Dickson. Nul ne s'en plaindra.

Dickson, Seldon, c'est tout un. **Le secret de l'octopus** (2), qui relate l'une des prouesses du second de ces policiers, nous le prouve par une invention, un ton, une atmosphère qui sont proprement dicksoniens. Cette histoire publiée d'abord anonymement — mais dont on sait que John Flanders, alias Jean Ray, en écrivit le scénario — sert de support à plus de 400 dessins du Belge Anton Herckenrath, répartis en 56 planches. Cette bande dessinée parut à l'origine dans un hebdomadaire pour la jeunesse, **Petits Belges**, d'avril 1950 à 1951. Un groupement belge, le Centre d'Etudes des Arts Graphiques, nous en donne aujourd'hui une réédition reproduite au moyen de calques. Tel quel, cet album, même s'il présente de ce fait quelques faiblesses, est assez satisfaisant. Un grand charme s'en dégage. Le graphisme fruste et naïvement poétique d'Herckenrath, encore qu'il se souvienne un peu trop d'Hergé, y épouse à merveille les imaginations de Jean Ray. Avis aux amateurs.

Né en 1875, mort au combat en 1918 lors de la première guerre mondiale, l'Anglais William Hope Hodgson est encore mal connu chez nous où l'on n'a guère pu lire de lui que quelques rares récits, qui n'atteignent même pas la demi-douzaine et dont l'un, **Le verrat**, figure au sommaire des **Histoires d'horreur** (**Fiction** spécial n° 10). S'il faut en croire Jacques van Herp — voir **Le monde de Harry Dickson**, dans **Fiction** n° 154, — Hodgson pourrait bien avoir inspiré le Jean Ray des **Harry Dickson**, dans le même temps qu'il influençait, à coup sûr et très sensiblement, l'œuvre de Lovecraft. On lui doit une douzaine de volumes — romans, poèmes, nouvelles — où le fantastique prévaut. **The house on the borderland** (3), publiée en 1908, passe pour son chef-d'œuvre. Lovecraft, justement, qui appréciait fort ce roman, écrit à son propos, dans **Epouvante et surnaturel en littérature** (4) : **Sans quelques traits d'un sentimentalisme banal, ce livre serait un classique de premier ordre, — « a clas-**

sic of the first water ». Le thème de cet ouvrage, où le fantastique et la science-fiction font bon ménage, vaut bien d'être résumé. En voici les grandes lignes : une maison désertée, maudite, sous laquelle se trouve, à des profondeurs abyssales, le point de ralliement, le « quartier général » de monstrueuses entités, soutient, en Irlande, un siège prodigieux contre lesdites entités, cependant que l'esprit du narrateur voyage dans le cosmos durant d'innombrables années-lumière, pour assister en fin de compte à la désagrégation du système solaire et à la naissance d'un merveilleux amour, dans un autre monde, aux bords de la Mer du Sommeil.

Après ce lever de rideau, il me faut maintenant en venir à **La chose dans les algues** (5) qui groupe treize nouvelles fantastiques de Hodgson, publiées initialement sous le titre de **Men of the deep waters,** et dont le poète Jacques Baron — qui fut des débuts de l'aventure surréaliste — nous donne aujourd'hui une excellente traduction française. Avant de se consacrer aux lettres, Hodgson navigua professionnellement, passionnément, durant huit ans. D'où la première originalité de ces nouvelles, qui fait que la mer y est constamment présente, qu'elle y tient le premier rôle. La seconde, c'est leur **immobilité,** une immobilité quasi tactile. J'entends qu'il ne s'y passe rien de très spectaculaire, qu'on y attend, qu'on y pressent, qu'on y redoute on ne sait trop quoi. L'auteur suggère plus qu'il ne montre ; le lecteur imagine plus qu'il ne voit. Deux de ces nouvelles, pourtant, qui se ressemblent fort, (**L'île de Ud** et **L'aventure du promontoire**) sont exceptionnellement mouvementées. Il m'a semblé que certaines des aventures d'Harry Dickson pouvaient peut-être en découler, bien qu'à mon sens lesdites aventures me paraissent se rapprocher davantage, épisodiquement, des exploits de **Carnacki the ghost-finder,** le « démasqueur » de fantômes né, lui aussi, de la fantaisie de Hodgson.

Cette fantaisie, cette imagination mettent en œuvre un fantastique qui ne doit rien à personne, encore, on le sait, que d'aucuns lui doivent beaucoup — Lovecraft tout le premier. Hodgson se meut ici dans l'incertain avec un minimum d'effets, une discrétion qui touchent au grand art. Le malaise, l'angoisse larvée, plus que la terreur brute, l'emportent à chaque page, cependant que naissent des images d'une rare et fascinante beauté : un couple et sa petite fille prisonniers à jamais d'un voilier délabré et de la mer des Sargasses (**Le cinquième message**) ; un pitoyable naufragé, devenu pareil à une énorme éponge, et qui n'ose se laisser approcher qu'à la faveur des ténèbres (**La voix dans la nuit**) ; un navire pétrifié où veille un colosse de pierre, et qui flotte au beau milieu de l'Atlantique (**Le bateau de pierre**) ; une épave échouée au cœur d'une île déserte, et que hante, peut-être, une fiancée fantôme (**Les habitants de l'îlot du Milieu**)... Pour être franc, ces nouvelles proprement extraordinaires m'intéressèrent d'abord plus qu'elles ne me plurent vraiment. Mais, depuis que je les ai lues, elles ne cessent de gagner dans mon souvenir. Je les vois aujourd'hui se fondre en une sorte de long poème de la mer, dont il n'est point d'équivalent chez nos plus fameux « marins de plume ». J'entends aussi que la voix d'Hodgson s'élève, qui redit avec Lautréamont : **Je te salue, vieil océan !**

Je ne reste jamais longtemps sans relire l'un ou l'autre des sept gros tomes des passionnants **Habits Noirs,** dûment célébrés ici-même — et avec quel lyrisme ! — par Bruno Wauters (voir **Fiction** n[os] 151, 157 et 173). Cette fantasmagorique geste criminelle a bien des chances d'être le chef-d'œuvre de Paul Féval et même, dans son genre, un chef-d'œuvre tout court. On sait qu'une société secrète — celle, justement, des Habits Noirs — s'y taille la

part du lion. Féval avait un faible pour ces sociétés-là, et on le comprend : elles autorisent, elles appellent, elles suscitent tout naturellement les situations les plus folles, les combinaisons les plus abracadabrantes, les identités doubles, triples ou quadruples. Féval les aimait tant, ces sociétés secrètes, qu'il en a mis partout. On les retrouve aussi bien dans les deux tomes des **Mystères de Londres** (6) que dans deux autres consacrés aux **Compagnons du Silence** (7), ainsi que dans celui, fort épais, des **Drames de la mort** (8).

Les mystères de Londres parurent en 1844, un an après **Les mystères de Paris** et presque en même temps que **Le comte de Monte-Cristo.** On ne saurait nier qu'ils s'inspirent, ici et là, de ces deux ouvrages. Charles Buet, qui fut l'ami et le biographe de Féval, écrit, à propos de l'origine des **Mystères de Londres : On voulait opposer une concurrence sérieuse au mercantilisme du socialiste Sue, et** Le Courrier français **exigeait coûte que coûte dix volumes de mystères. Un auteur anglais, chargé de les écrire, n'avait broché qu'une œuvre lourde et indigeste. Paul Féval publia une quinzaine de chapitres, et ce fait, accompagné de secrétaires, d'un train de maison complet, il partit pour Londres où il termina ce premier récit de longue haleine.** Ajoutons que **Le Courrier français,** les donnant comme « traduits de l'anglais », publia **Les mystères de Londres** sous le pseudonyme de Sir Francis Trollope. On y voit les Gentilshommes de la Nuit — autrement dit les membres de la société secrète de ce nom — opérer hardiment à l'ombre de la Tour sous le court règne (1830-1837) de Guillaume IV. Cela nous permet de côtoyer, durant un bon millier de pages, de belles jeunes femmes malheureuses et parfois diaboliques, des hommes aussi valeureux qu'admirables, des canailles de haut vol. Cela nous vaut, surtout, de faire la connaissance du mystérieux, du fastueux, du byronien marquis de Rio-Santo. De ce Rio-Santo qui travaille, sous le manteau, à la libération de l'Irlande et qui meurt à l'instant où Mary Mac-Farlaine, comtesse de White-Manor, reconnaît enfin en lui Fergus O'Breane, **son premier, son unique amour.**

Féval, qui devait plus tard se gausser assez lourdement d'Ann Radcliffe (cf. **La Ville-Vampire,** 1875), reprend ici les « trucs » les plus éculés de sa consœur anglaise : souterrains, issues secrètes, apparitions. Au surplus, ces **Mystères de Londres** se ressentent un peu d'être quasiment une œuvre de début. Hugues Rebell, pourtant, l'auteur des **Nuits chaudes du Cap français,** s'en délectait durant ses nuits d'insomnie. C'est donc qu'on peut les lire et y prendre de l'agrément.

Avec **Les Compagnons du Silence** — en plus d'un titre de roman, c'est aussi là le nom de la société secrète qui s'y montre à son avantage, autant que faire se peut — avec **Les Compagnons du Silence,** nous avons affaire à une œuvre de la maturité de Féval. Il la publie en effet à quarante ans, en 1857, année où paraît également **Le Bossu ou le Petit Parisien,** le plus connu de ses ouvrages, le plus lu, le plus réédité, mais pas nécessairement le meilleur. Avec **Les Compagnons du Silence,** nous passons de Londres à Naples, en 1823 et 1824, sous le règne de Ferdinand 1er, roi des Deux-Siciles. Les Six, qui sont membres de la susdite société secrète, y obéissent bon gré mal gré à un septième homme, jeune, magnifiquement beau, audacieux, irrésistible, le Porporato, alias le chevalier d'Athol, alias Beldemonio, alias le prince Coriolani. Les Six, cela va sans dire, changent eux aussi d'identité et occupent très vite quelques-uns des postes-clé du royaume. L'un de ces Six, le plus terrible de tous, et qui finira mal, l'Autrichien David Heimer, alias Johann Spurzheim, l'homme à la béquille, se voit même nommer successive-

ment chef de la police royale, ministre d'Etat et président du conseil. C'est un personnage absolument hors du commun et presque aussi grandiose, humour noir en moins, que l'inoubliable, que l'intuable colonel Bozzo-Corona, le grand maître des Habits Noirs. Quant au Porporato, devant qui tout semble céder, qui paraît commander aux événements et qui, en tant que prince Coriolani, devient le favori du roi, il cherchera, il trouvera la mort en se laissant ensevelir sous un flot de lave, lors d'une éruption du Vésuve. Non toutefois sans avoir préalablement rétabli dans ses droits sa propre mère, Maria des Amalfi, comtesse de Monteleone, et assuré le bonheur de ceux qui lui sont chers, — à défaut de pouvoir jamais assurer le sien en ce monde.

On pourrait croire qu'il ne s'agit là que d'un banal feuilleton. On aurait tort : il y a, dans ces **Compagnons du Silence**, même si l'on en prévoit un peu trop les péripéties, même si les identités supposées y sont passablement transparentes, une telle fougue, un plaisir de conter si flagrant qu'on peut, à coup sûr, les tenir pour l'un des bons livres de Féval. Et puis il s'y passe tant de choses, toutes plus extraordinaires les unes que les autres, et le petit peuple de Naples, qui n'a guère changé, y est si vrai, si grouillant, si coloré...

Je ne sais si **Les drames de la mort** sont antérieurs ou postérieurs aux **Compagnons du Silence.** Mais, en tout cas, c'est un ouvrage bizarre, et copieux autant qu'hybride, que ces **Drames de la mort.** En fait, Féval « coiffe » de ce titre collectif et funèbre deux romans (**La chambre des amours** et **La vampire**) qui n'ont que de biens minces rapports entre eux.

Le premier, **La chambre des amours,** qui par exception ne met point en scène de société secrète, se déroule entièrement, ou presque, à Paris et plus encore dans un cabaret louche des environs de Sèvres, durant la seule journée du 24 juin 1787. Mis à part certains chapitres où l'innocence triomphe de justesse des ardeurs conjointes d'un gentilhomme de la chambre et d'un fermier général de la loterie, ce n'est somme toute qu'une bluette. Féval nous y conte les amours contrariées et, finalement, comblées de deux couples de fiancés, fils et filles d'un marchand drapier incroyablement pingre et d'un maître greffier follement prodigue. Quant au **deus ex machina,** c'est ici un billet de loterie dérobé et qu'on retrouve fort à propos. Il n'y a pas là de quoi délirer d'enthousiasme ; d'autant que l'insolite et le fantastique ne s'y manifestent guère. Mais c'est tout de même bien joliment écrit.

La vampire, par contre, qui se situe à Paris en 1804, lors des derniers mois du Consulat, **La vampire** nous plonge, elle, en plein fantastique. Un fantastique auquel l'histoire s'allie audacieusement. Des événements multiples auxquels participe Addhéma **la vampire,** quand elle ne les suscite pas, je ne retiendrai seulement que ceci — qui me paraît donner une idée assez juste du ton général de l'ouvrage : le chouan Cadoudal, l'instigateur du complot avorté de la **machine infernale** de la rue Saint-Nicaise (24 décembre 1800), succombe ici aux séduisantes machinations d'une comtesse Marcian Gregoryi, Hongroise énigmatique et d'une indicible beauté. Or cette femme n'est autre que la terrible Addhéma, dont les crimes ne se comptent plus. Elle ne tarde pas à trahir les Frères de la Vertu — et revoilà notre société secrète ! — lesquels se retrouvent et conspirent au faubourg Saint-Antoine. Elle n'hésite point davantage à livrer Cadoudal aux sbires du premier consul. Le malheureux chouan, on le sait, sera exécuté. Après de si beaux états de service, la vampire n'a plus qu'à disparaître. Elle le fera bravement, dans le burg ancestral, en se plongeant un fer rouge dans le cœur après avoir

occis l'un de ses innombrables amants, vampire, lui aussi, à ses moments perdus.

Cela, qui n'est pas **Les Habits Noirs,** les rappelle pourtant un peu — tant par le lyrisme de l'écriture que par les fastes de l'invention. Tout compte fait, ces **Drames de la mort**, et plus spécialement **La vampire**, valent bien la dépense. Encore que la Morgue de Paris, aujourd'hui disparue, y soit arbitrairement et sensiblement escamotée, alors qu'elle donnait une certaine unité à ces deux romans, par le biais de quelques-uns de leurs héros qu'on retrouvait, morts, sur ses dalles de marbre noir. La chose était clairement expliquée dans une manière de prologue d'une bonne trentaine de pages qui, nous faisant faire la connaissance du gardien de la lugubre bâtisse, nous disaient que tout ce que nous allions lire était tiré des cahiers de ce brave homme. Ces pages, qui figuraient encore dans une réédition de **La chambre des amours** publiée en 1950, n'ont pas été reprises dans celle-ci dont la couverture porte pourtant, ostensiblement, la mention : **Texte intégral. La** Bibliothèque Marabout nous annonce qu'**à l'occasion de son 20e anniversaire,** ses volumes seront désormais mis en vente **dans une présentation encore plus dynamique** (sic). Je veux bien. Mais il faut souhaiter que le « dynamisme » en question ne fasse point oublier le respect que l'on doit au texte. Même quand il s'agit, comme c'est le cas, d'un « roman populaire ».

J'aurais aimé vanter comme il convient **La poupée sanglante** et sa suite, **La machine à assassiner,** de Gaston Leroux (9), qu'une récente et luxueuse réédition, reliée pleine soie rouge et illustrée par Philippe Druillet, vient opportunément de remettre en lumière. Mais quelqu'un s'est avisé de le faire avant moi, très remarquablement : **Plus peut-être qu'en aucun autre de ses ouvrages, éclate dans** La Poupée sanglante **la prodigieuse richesse de Gaston Leroux. Nous sommes tristement pauvres à côté de lui. Certes, ce ne sont pas les histoires qui manquent, dans** Théophraste Longuet, **par exemple, mais elles s'y succèdent, alors que dans** La Poupée sanglante **trois ou quatre thèmes, l'un plus effarant que l'autre, s'entrelacent de façon ahurissante, menant le lecteur médusé par des chemins soigneusement mal entretenus, qui vont de la simple astuce à la terreur affreuse, s'élevant des traîtres fonds de l'humour désarçonnant aux cimes du lyrisme forcené.**

Ce texte qui devrait vous faire vous précipiter, toutes affaires cessantes, chez votre libraire, ce texte, qui ne représente qu'une infime partie de celui que je viens de retrouver dans le n° 1 de la revue **Bizarre** (1re série), date de 1953. Cela s'appelle **Prospectus pour la Poupée sanglante.** Et c'est de Jean Ferry, exégète de Raymond Roussel et qui fut du « Groupe Octobre », avec les frères Prévert, Marcel Duhamel et quelques autres. Je crois qu'on ne saurait trouver meilleure préface à la présente réédition. Il est bien dommage que ses éditeurs n'aient point eu connaissance de ce **Prospectus.**

La chronique de Wrightsville d'Ellery Queen (10), bien que relevant surtout de la littérature policière, vaut pourtant, on va le voir, que j'en dise quelques mots. Elle totalise, cette **Chronique,** plus de 1450 grandes pages qui groupent, en deux volumes, cinq romans (**La ville maudite, Le renard et la digitale, La décade prodigieuse, Coup double, Le roi est mort**) et sept nouvelles qui tous et toutes ont pour cadre la petite ville américaine de Wrightsville. Une petite ville où les notables s'épient, se jalousent, s'entre-déchirent, où le menu peuple joue les utilités pittoresques, où, toujours, Ellery triomphe, — même lorsqu'il semble faire chou blanc. Une petite ville évidemment imaginaire, malgré qu'on nous en donne le plan dé-

taillé, mais qu'on a le sentiment de connaître de toute éternité, tant Hollywood l'a popularisée et, plus que d'autres, certains films de la Warner qui firent les beaux soirs du défunt **Apollo** aux alentours de 1935.

Mais Queen, ce fécond auteur bicéphale, nous présente Wrightsville, et les étranges événements qui s'y passent, sous un éclairage déconcertant. Si j'ai fait tout à l'heure allusion à l'**immobilité** des récits fantastico-maritimes de Hodgson, il faudrait parler ici de **ralenti**. Un ralenti qui ne sera peut-être vraiment sensible qu'aux fanatiques de la « Série Noire » et qui s'accompagne parfois d'un climat quasi onirique, mais où l'on ne va cependant pas jusqu'à perdre pied comme chez Raymond Chandler ou William Irish. Un climat où l'insolite, le baroque et même, fortuitement, un soupçon de fantastique viennent étayer le suspense de rigueur. Cela donne un mélange étonnamment poétique — singulièrement dans **Coup double** — et qui passionne constamment. Il faut remercier Maurice Renault d'avoir pensé à réunir pour la première fois, et dans leur intégralité, ces récits wrightsvilliens, excellemment préfacés par Marie Lalande et traduits, nous dit-on, par Simone Lechevrel avec un bonheur quelquefois inégal.

S'ils lisent le très important travail que Robert Mandrou a consacré aux **Magistrats et sorciers en France au XVII[e] siècle** (11), les amateurs d'insolite et de fantastique y trouveront très largement leur compte. Entendons-nous bien, ce n'est point là un ouvrage de vulgarisation, mais une thèse de doctorat. La masse des documents dépouillés, une abondante bibliographie et de très nombreuses notes témoignent du sérieux de l'entreprise, sans pourtant l'alourdir jamais. Le propos de Robert Mandrou est en fait de nous expliquer comment et pourquoi, à la suite de quel processus mental et psychologique, les juges de France en arrivèrent progressivement — en une période qui va de la fin du XVI[e] siècle à un peu plus de la première moitié du XVII[e] — à ne plus torturer ni brûler les sorciers. Chemin faisant, on voit revivre toutes les grandes affaires de sorcellerie du temps et les plus fameux de leurs protagonistes, desquels se détachent, on le devine, Louis Gaufridy et Madeleine Demandols de la Palud à Aix-en-Provence, Urbain Grandier et Jeanne des Anges à Loudun. Toute une littérature est sortie de là. Je ne citerai, en me limitant au seul domaine romanesque, que **L'amour monstre** de Louis Pauwels, **Les diables de Loudun** d'Aldous Huxley et cinq chapitres de Vigny qui figurent au début de **Cinq-Mars.** Cinq chapitres dont un certain Alexandre Zorka (?), à défaut de les avoir tout bonnement démarqués, semble bien s'être partiellement souvenu, vers 1925, dans **Les mousquetaires de quinze ans,** mirifique roman de cape et d'épée pour la jeunesse, publié par Ferenczi en une suite de livraisons agrémentées de couvertures en couleurs non moins mirifiques. Le cinéma, pour sa part, n'a point oublié l'affaire de Loudun, qui l'a fait revivre en 1960 dans **Mère Jeanne des Anges,** du Polonais Jerzy Kawalerowicz.

Moins connue que ces « vedettes », Marthe Brossier, l'une des quatre filles d'un marchand ruiné de Romorantin, m'intéresse davantage. Elle a tout juste vingt-cinq ans quand, au début de 1598, elle commence à se prétendre « possédée ». Sur les conseils du curé de l'endroit, son père l'emmène en pèlerinage à Notre-Dame de Cléry. Une sœur de Marthe, l'aînée des quatre filles et qui approche de la quarantaine, les accompagne. Dès lors, l'ère des « Grandes tournées Brossier » commence. Elle durera près de deux ans. **Le père, la fille aînée et la « possédée »,** nous dit Robert Mandrou, **parcourent le val de Loire et finissent par échouer à Paris, après avoir rameuté sur leur passage**

les foules qui viennent voir les crises dans les « hostelleryes » et les exorcismes dans les églises. Entre-temps, la « troupe » séjourne assez longuement à Saumur où **le curé Saint-Pierre (...) l'exorcise** (Marthe) **en public, la semaine et le dimanche, devant une foule énorme.** On refuse du monde. Ne sont-ce point déjà là des « matinées de gala » ? A Paris, **le succès populaire, surtout féminin, est imposant,** et Pierre de l'Estoile rapporte dans son **Journal,** à la date du 30 mars 1599, que **Marthe a fait des sauts, des contorsions, des convulsions, des tons de voix extraordinaires.** On ne nous le dit pas, mais on est en droit de supposer que le père de Marthe — n'oublions pas qu'il est ruiné — ne manque jamais de faire la quête à la fin de chacun de ces **one woman shows.** Bien entendu, tout cela ne va point sans quelque tumulte et le parlement s'émeut, qui ordonne que le trio soit reconduit à Romorantin — ce qui est fait — avec défense d'en sortir. Mais, bientôt, Alexandre de La Rochefoucauld, prieur d'un couvent d'Auvergne, fait enlever Marthe **en un coche,** afin de la soustraire plus sûrement aux foudres éventuelles du bras séculier. Toutefois, quand la police royale se fâche, le prieur prend peur et décide de partir pour Rome avec sa protégée. Le voyage est long, au cours duquel les « représentations » reprennent avec un succès non négligeable. Une fois rendu dans la Ville éternelle, Alexandre de La Rochefoucauld y tente vainement de présenter la « possédée » au pape Clément VIII. Comédienne désormais sans public, Marthe Brossier n'a d'autre ressource que de se retirer dans un couvent romain et de s'y laisser oublier. **Sic transit gloria mundi...**

Comment mieux conclure cette chronique que par un feu d'artifice ? **La chandelle verte** (12) va m'y aider, où Alfred Jarry en tire un, autant éblouissant qu'insolite, tout au long des 700 pages de ce recueil qu'il n'eut malheureusement pas le temps de mettre définitivement en ordre.

C'est à Maurice Saillet, qui nous a déjà procuré, dans cette même collection du « Livre de Poche », un excellent **Tout Ubu** (13) où se trouve réuni tout ce qui a trait à ce prodigieux fantoche, c'est à Maurice Saillet qu'on doit l'établissement et la présentation, également remarquables, du présent volume. Son titre, **La chandelle verte,** Jarry y tenait d'autant plus qu'on sait que le Père Ubu ne cessait de beugler, à tout bout de champ : **De par ma chandelle verte !** Un sous-titre, **Lumières sur les choses de ce temps,** nous éclaire un peu, si j'ose dire, par avance et conjointement avec ladite chandelle, sur le propos et les propos de l'auteur. Pour ceux-ci, ce sont d'abord des chroniques d'actualité (**Spéculations, Gestes,** etc.), puis des notes de lecture et, en dernier lieu, des chroniques de théâtre. Cela, qui fut écrit de 1896 à 1905, représente pratiquement tout l'apport de Jarry au **Mercure de France,** à **La Revue Blanche,** au **Canard Sauvage** de Franc-Nohain et à d'autres publications où sa collaboration fut moins assidue, plus occasionnelle. Ces chroniques, ces notes de lecture sont généralement fort brèves : une, deux ou trois pages, rarement plus. Beaucoup des événements, des livres, des spectacles dont nous parle Jarry sont aujourd'hui oubliés. Mais cela n'importe guère : il y a, dans ces pages, une invention si constante, un tel jaillissement d'idées cocasses, paradoxales, convaincantes aussi, tant de formules lapidaires heureuses et, surtout, un humour si foncièrement baroque qu'on en demeure ébloui. Et je n'ai presque rien dit d'une concision qui m'enchante, dont beaucoup pourraient prendre de la graine. Moi-même...

Jarry qui mourut le 1er novembre 1907 à l'hôpital de la Charité, à Paris, âgé seulement de trente-quatre ans, n'était pas loin d'être, à sa manière, une sorte de génie. On commence

tout juste à s'en aviser, en feignant de l'avoir toujours su. Barrault s'apprêterait même, dit-on, à présenter un « montage » de ses œuvres chez les catcheurs du boulevard de Rochechouart.

---

(1) Marabout, — trois tomes séparés : nos G 292, G 300 et G 309. (2) Centre d'Etudes des Arts Graphiques, — Daniel De Laet, Pothoek 21, Anvers-1 (Belgique). (3) Se trouve à Paris, en livre de poche — Panther Books no 026827, — chez Brentano's, Galignani, etc. (4) Christian Bourgeois. (5) Editions Planète, diffusion Denoël. (6) Marabout, — 2 tomes : nos G 277 et G 278. (7) Marabout, — 2 tomes : nos G 307 et G 308. (8) Marabout, — no 322. (9) Editions Opta, « Club du Livre Policier ». (10) Stock, — 2 tomes. (11) Plon, coll. « Civilisations et Mentalités ». (12) Le Livre de Poche, — vol. triple : nos 1623, 1624 et 1625. (13) Le Livre de Poche, — vol. double : nos 838 et 839.

Chronique cinématographique

Un été fantastique

par Jacques Lourcelles

L'un des faits cinématographiques les plus significatifs de ces dernières années est l'envahissement insidieux de la presque totalité des genres et d'une innombrable quantité de sujets par le fantastique, lequel est arrivé à s'infiltrer en eux et à les colorer d'une manière qui ne laisse pas de surprendre jusqu'aux fanatiques du genre. Cette évolution est générale, peu spectaculaire, en grande partie inconsciente, et c'est pourquoi elle est profonde et intéressante ; il ne semble pas qu'elle ait été décidée ou commandée ; elle ne sert aucun groupe de pensée ou d'intérêts, aucune école, pas plus le cinéma de papa que celui des jeunes Turcs ; je ne crois pas même qu'elle obéisse à une mode ; si elle obéissait à quelque chose, ce serait plutôt à cette constante de **la pudeur de l'Histoire,** dégagée un jour par Borges, et qui veut que les événements les plus riches de sens soient aussi les plus discrets, les moins faciles à dater, intimement mêlés qu'ils sont au temps et à la trame de l'époque qui les a vu naître.

La décade qui s'achève aura été celle des remises en cause, des effondrements, des nouveautés à la fois pesantes et fragiles, de la confusion stylistique, de la dégringolade des genres — et surtout d'un besoin désespéré et presque pathétique de renouvellement. Tous les mots d'ordre s'effacent devant celui-ci : retenir la réalité qui fuit les écrans (et, partant, les spectateurs qui désertent les salles). Parmi les nombreux moyens qu'a secrétés le cinéma pour défendre son organisme menacé (et qu'il n'est pas possible évidemment d'énumérer ici), celui qui nous intéressera est ce recours — le plus souvent, je le répète, inconscient, non calculé — au fantastique, qui traduit si bien une sorte de désarroi latent, d'insatisfaction, d'incertitude du cinéma actuel, et qui, dans une certaine mesure, tâche d'y remédier. Il fut une époque, déjà lointaine, où le fantastique était un genre à part, un domaine réservé ou disons, pour user d'une métaphore, un fleuve à l'eau un peu plus noire, un peu plus trouble que les autres, qui coulait tranquillement à l'écart, parallèlement aux autres genres et n'ayant qu'exceptionnellement l'occasion de les rencontrer. On pouvait alors aimer le fantastique sans se soucier du reste, s'intéresser à tous les genres de films sans jamais jeter un regard du côté du fantastique. Un amateur du cinéma fantastique améri-

cain d'avant-guerre, par exemple, n'avait pas de bile à se faire pour repérer ses films favoris : la majorité d'entre eux se désignaient clairement à son attention, sans ruse et sans fard. A l'heure actuelle le même amateur, pour ne rien rater de ce qui l'intéresse, devrait voir à la limite tous les films. C'est qu'autrefois le propos, les situations, les thèmes des films fantastiques avaient une cohérence « isolationniste » qu'on ne leur connaît plus aujourd'hui — aujourd'hui que le fantastique n'est plus un genre, n'est plus **seulement** un genre. La question qui se pose alors est la suivante : pourquoi le fantastique s'est-il ainsi émietté à travers tous les genres et pourquoi cette perméabilité des genres au fantastique ? Question si vaste et touchant de si près à la nature du cinéma actuel tout entier que je crains qu'on ne puisse l'aborder que d'une manière abstraite et par là décevante, nécessitant en outre qu'on envisage un peu l'état du cinéma récent dans son ensemble.

Depuis quelques années, l'événement cinématographique majeur — essayons de rester au plan des constatations — tient dans la mise en accusation de l'équilibre traditionnel de la notion de fiction, basé sur une part d'observation et une part d'imagination. (J'entends ici fiction au sens le plus large, à savoir : tout mode narratif quel qu'il soit.) Cet équilibre nourrissait par exemple le cinéma américain romanesque, ainsi que les grands genres traditionnels (policier, western, musical, etc.) qui lui servaient de cadres. Peut-être pour avoir dépassé le stade du classicisme après lequel il ne pouvait plus que piétiner, cet équilibre s'est peu à peu fissuré, donnant naissance à deux types de films extrémistes et nouveaux, moins nouveaux d'ailleurs par leur structure même que par l'impression qu'on a que celle-ci draine à elle aujourd'hui l'essentiel de la vitalité du cinéma. Chacun de ces deux types se caractérise par la prédominance tout à fait étonnante de l'un des deux éléments constitutifs de l'équilibre, maintenant entamé et malade, de la fiction traditionnelle, et par l'effort de cet élément pour éliminer, si possible totalement, celui avec lequel il faisait couple auparavant. Dans le premier type (exemple : le diptyque de Pierre Perrault : **Pour la suite du monde** et **Le règne du jour**, ou les films de Emile de Antonio), l'observation, le document, le réalisme tiennent lieu de tout — et notamment de poésie. Dans le second (exemple : le dernier quart de **2001 : l'odyssée de l'espace**), l'imagination tend à s'affranchir de la dictature de la réalité et à régner en maîtresse. Or — et ici les choses se compliquent légèrement — si le premier type de film peut sans trop de mal exister et existe déjà en fait (il n'y faut après tout qu'une bonne dose de curiosité, d'honnêteté d'esprit et d'humilité !), le second type, où vient se déverser le flot de toutes les vieilles avant-gardes bien obligé de se contenir durant la longue période classique du cinéma, en est encore, lui, à courir après son existence. Le premier type est accessible et déjà là ; le second, hypothétique, idéal, lointain, fragmentaire. Et sans doute son destin est-il de demeurer toujours, dans la réalité, à l'état de fragments, d'errer d'un genre à l'autre, d'un sujet à l'autre, parmi les genres et les sujets qui veulent bien provisoirement l'héberger. Ce second type se trouve ainsi condamné à être perpétuellement écartelé entre, d'une part, son existence théorique (telle qu'elle est issue de la désagrégation de l'équilibre de la fiction traditionnelle et telle aussi que la souhaite une partie de plus en plus grande des réalisateurs et du public) et, d'autre part, son existence réelle, errante et émiettée. Car le cinéma de l'imagination et de la spéculation pure, du refus de l'observation et de la réalité,

de l'interrogation et de l'ouverture sur d'autres mondes ne saurait se matérialiser en un seul genre, sous peine que ce genre, voué à l'incommunicabilité et à l'hermétisme absolu de toutes les avant-gardes, ne soit aussitôt mort-né.

Jusqu'à une époque récente, le cinéma de spéculation s'était trouvé un abri à peu près unique au sein du fantastique et de la science-fiction tels qu'on les a pratiqués de 1930 à 1957-60 (1). Mais qui ne voit qu'à cette époque, ce genre n'était au fond qu'un sous-genre romanesque de compromis ? Aux pays réels, il ajoutait quelques pays, non sans beautés d'ailleurs (2) (ceux des vampires, des loups-garous, des savants fous) ; aux héros des autres genres, quelques héros (Frankenstein, Dracula, etc.) aussi reconnaissables et rassurants qu'eux. La spéculation y était timide, effarouchée, secrète — à peine moins menue que dans les autres genres dits réalistes. Empêtré dans ses héros et ses traditions romanesques — et rien n'est plus opposé à la spéculation que le ressassement des traditions — c'était un bien piètre asile que lui offrait le cinéma fantastique de ces années-là. Hélas ! quand les autres genres existaient avec force et une imposante solidité de citadelles imprenables (3), il fallait bien s'en contenter ; et le fantastique vivotait, à l'écart, bien repérable, peu dérangeant ; il y avait même des amateurs pour s'en réjouir et se féliciter de cette vie réduite et séparée. Mais, plus tard, quand 1°) les autres genres arrivés au bord de leur rouleau commencent à chanceler ; quand 2°) la notion de récit romanesque et l'équilibre sur lequel elle reposait sont mis en état de suspicion et se trouvent dédaignés par un nombre de plus en plus grand de cinéastes (4) ; et que 3°) l'observation et l'esprit documentaire, se retirant des genres et de toute forme de narration préétablie, tendent à se constituer en un type de film autonome qui ne veut plus avoir de contact avec aucune sorte de fiction — alors, le fantastique, enhardi, sort de son ghetto et se risque à aller butiner sur de multiples genres et de multiples sujets, soit pour les dévitaliser (vision pessimiste des choses), soit pour les revigorer (vision optimiste des choses). Et c'est, je crois, au début — mais un début déjà nettement marqué — de cette évolution, de cette randonnée du fantastique sur tous les territoires, que nous nous trouvons en ce moment (1969) ; époque riche en bâtards, en croisements, en beaux (et vilains) monstres structuraux ; époque propice, en tout cas, au fantastique et à l'examen de ses problèmes.

Si on veut bien maintenant abandonner la perspective où les deux types de films se distinguent et se fuient pour la perspective opposée, on s'apercevra aisément que le film hyper-réaliste et le fantastique tel qu'on le voit se ramifier aujourd'hui sous nos yeux (et qu'il serait peut-être plus pratique d'appeler « cinéma de spéculation ») se trouvent réconciliés dans leur but final, dans un esprit commun de **réalisme intégral**. En effet, ce qu'apporte le cinéma de spéculation aux genres existants, ce n'est pas la licence de vaticiner ou de délirer en pure perte et en toute gratuité, mais au contraire de nouvelles **prises sur la réalité**. Qu'il s'agisse de politique, d'histoire, de psychologie, de satire, etc., ces notions étouffent dans leurs cadres respectifs et ne se laissent plus saisir isolément au sein d'une fiction ou d'un développement romanesque. Ou alors ceux qui veulent continuer à les prendre ainsi ont le plus souvent la mauvaise surprise de voir des formes mortes et muettes leur rester dans les mains. Et de même qu'on remarque que de nombreux films actuels empruntent ou-

vertement à plusieurs domaines de connaissance, à plusieurs genres dramatiques différents, on verra aussi qu'ils se réfèrent **à la fois** à plusieurs modes de fantastique. Le film de l'avenir sera par exemple une satire de mœurs à parties musicales roulant sur un sujet de science-fiction, avec des touches de fantastique proprement dit et de politique-fiction, des vues d'histoire, d'ethnologie, un peu de théologie, recourant çà et là aux techniques du dessin animé, se passant dans plusieurs siècles à la fois et ayant — pourquoi pas ? — un dénouement tragique. Ce type de structure riche, à facettes, à multiples cases et niveaux, n'appartient déjà plus à l'avenir ; c'est même selon ce modèle que rêvent beaucoup de cinéastes d'aujourd'hui et qu'ils tentent de réaliser leurs projets. Bientôt, peut-être, il ne restera plus qu'eux et les auteurs qui auront pris la voie du cinéma-document (expression préférable, sans doute, à celle de cinéma-vérité, si insultante pour le reste du cinéma). En tout cas, il est évident que l'échec de nombreux films actuels vient de leur déséquilibre entre une telle structure, foisonnante et rêvée, et l'absence de la discipline, de la riche substance et du talent indispensables pour la nourrir et la rendre expressive. Pour un **Bedazzled,** en effet, combien de **Privilège** et de **President's analyst** ! (5)

Je pense que ces remarques demandent maintenant à être interrompues au profit de quelques exemples. Jacques Goimard m'avait demandé un compte rendu des films de l'été, de cet « été fantastique », mais qui n'est peut-être, après tout, ni plus ni moins fantastique qu'un autre et qui pourrait alors, comme tel, servir de base d'étude et de réflexion Je me suis livré pour ce faire à un rapide calcul. Il est sorti à Paris en première exclusivité durant les mois de juillet, août et septembre une centaine de longs métrages. Parmi ceux-ci, il faut citer comme entrant de plain-pied dans le fantastique (même si ce n'est que pour une seule séquence) les films suivants, que je mentionne par ordre chronologique de sortie : **Break up** de Marco Ferreri, **Comment j'ai appris à aimer les femmes (Come imparai ad amare le donne)** de Luciano Salce, **Matt Helm règle son « comte » (The wrecking crew)** de Phil Karlson, **La fontaine des mille plaisirs (Die liebesquelle)** de Ernst Hofbauer, **Le peuple des abîmes (The lost continent)** de Michael Carreras, **L'orgie des vampires** de Renato Polselli, **Sel, poivre et dynamite (Salt and pepper)** de Richard Donner, **Hallucinations sadiques** de Roy Kormon, **Un coin tranquille à la campagne (Uno tranquillo posto di campagna)** de Elio Petri, **La vallée du bonheur (Finian's rainbow)** de Francis Ford Coppola, **Visa pour l'aventure (The perils of Pauline)** de Herbert B. Leonard et Joshua Shelley, **La vallée de Gwangi (The valley of Gwangi)** de James O'Connolly, **Les vierges de Satan (The devil's bride)** de Terence Fisher, **Destination : Zebra, station polaire (Ice station Zebra)** de John Sturges, **Les trois fantastiques supermen (I tre fantastici supermen)** de Frank Kramer, **Le grand inquisiteur (Witchfinder general)** de Michael Reeves, **Hibernatus** d'Edouard Molinaro, **L'homme le plus dangereux du monde (The chairman)** de J. Lee Thompson, **Un amour de coccinelle (The love bug)** de Robert Stevenson, **L'espion au chapeau vert (The spy in the green hat)** de Joseph Sargent, **La boîte à chat (Daddy's gone a-hunting)** de Mark Robson, **La pendaison** de Nagisa Oshima.

Je voudrais tout de suite écarter une objection dont je sens qu'elle pourrait m'être faite : « Si vous décelez tant de fantastique, » dirait un contradicteur, « c'est que votre conception du fantastique a une extension singulière-

ment élastique ; pour tout dire, elle est beaucoup trop large. » A cela, il faudrait répondre très vite : a) qu'il serait bien risqué aujourd'hui de refuser une conception large du fantastique quand on le voit s'élargir lui-même ainsi de tous côtés ; b) que pour bien goûter la **saveur** du fantastique actuel, il faut n'avoir en tête aucune conception du fantastique, et surtout pas celle qui le limite à l'intrusion du surnaturel, conception que d'ailleurs personne n'a plus envie de défendre aujourd'hui. Néanmoins, j'irai dans le sens de ce contradicteur en affirmant avec lui qu'il est absolument nécessaire pour pouvoir qualifier un film de fantastique d'y déceler, parmi les faits de l'intrigue, des éléments, des images, des situations **concrètement** fantastiques et non pas seulement se contenter, comme c'était la mode il y a quelques années, d'un vague point de vue d'auteur, d'une coloration symbolique, philosophique ou méthaphysique qu'on rattache tant bien que mal au fantastique (6).

Telle quelle, cette liste nous met sans plus attendre en possession de deux éléments d'appréciation : 20 à 25 % des films sortis sont « touchés » par le fantastique ; cette fraction (considérable) de films fait preuve d'une belle diversité puisqu'on peut y relever les genres suivants : satire sociale, récit d'aventures, espionnage, étude psychopathologique, film pour vieux cochons, film pour enfants, comédie musicale, policier, serial nostalgique, étude historique et même une comédie bourgeoise (**Hibernatus**). C'est par elle que je commencerai.

Après soixante-cinq ans de sommeil dans les glaces polaires, un homme est retrouvé en état d'hibernation naturelle par une expédition franco-danoise. Quand il est réveillé, il se croit toujours en 1905, prend sa petite-fille (Claude Gensac) pour sa mère et chasse l'époux de celle-ci (Louis de Funès), directeur d'une société d'emballage et de conditionnement, sous prétexte qu'il est un mari indigne, le grand-père de l'hiberné ayant eu en effet la mauvaise habitude d'entretenir des danseuses. De Funès devra par la suite, pour réintégrer le domicile conjugal, jouer auprès de sa femme les jouvenceaux et les prétendants très épris en s'efforçant de se faire agréer par son futur beau-fils (qui est, dans la réalité, son arrière-beau-père). Car il ne faut surtout pas que l'hiberné apprenne qu'il se trouve en 1969. La nouvelle le tuerait. On a donc réinstallé autour de lui le passé de 1905 : le mobilier, les habits des gens, les fiacres, les « figurants » qui circulent autour du pavillon de banlieue où il habite sont à la mode du début du siècle. Tout cela ne fait guère l'affaire de Funès qui voit dans le même temps l'hiberné l'éloigner de sa femme, séduire la jeune fille qu'il destinait à son fils et prendre peu à peu les commandes de son usine. Spolié cruellement dans sa vie privée et professionnelle, il n'aurait donc plus qu'une voie pour trouver l'existence supportable : celle du sacrifice. Or, cette voie à peu d'attraits pour lui, et comme il serait plutôt la méchanceté même, il va donc passer à l'attaque. La situation à ce moment est la suivante : il peut éliminer son adversaire, le tuer purement et simplement, en prononçant quelques paroles. En fait, il lui suffirait de trois ou quatre mots — la date du jour — dits avec froideur et détachement pour foudroyer son adversaire. Au lieu de cela, il ne peut s'empêcher de donner libre cours à sa colère dans un monologue baroque qui retrace caricaturalement les principales inventions du demi-siècle et s'achève par la description mimée du module lunaire des cosmonautes américains. Réaction de bon sens de l'hiberné : « Il est fou. » « Ah !

je suis fou ! » et de Funès se précipite alors vers un meuble fermé contenant un poste de télévision. Les autres personnages l'empêchent de l'ouvrir et, quelques secondes après, tous ont disparu. L'hiberné reste seul dans le salon 1900 face à la boîte mystérieuse. Il s'en approche précautionneusement, l'ouvre, manipule au hasard les boutons. L'image qui s'inscrit sur l'écran est celle d'un meeting d'aviation lors duquel évolue, entre autres, le « Concorde » — que regarde, médusé, le vieillard de vingt-cinq ans. (Je passe sur le happy end ultérieur.)

Que penser de cette situation ? Elle n'est pas mal du tout. Après une exposition laborieuse et ânonnée, le film finit en effet par comporter quelques séquences heureuses, comme celle-ci. Qu'un point de départ et quelques inventions astucieuses d'ordre fantastique puissent être découverts dans le genre le plus fermé qui soit, la comédie bourgeoise à la française telle qu'elle se survit à elle-même au cinéma depuis les débuts de l'après-guerre (7) — genre obtus et rebelle par excellence à toute novation —, cela constitue déjà une indication sur le droit de cité que le fantastique semble avoir conquis dans tous les domaines, y compris les plus mal dégrossis. Evidemment, le fantastique n'est rien d'autre ici qu'une **facilité dramatique**, un moyen commode pour pousser le personnage de Louis de Funès dans ses derniers retranchements, mettre en valeur sa cupidité (il n'héberge l'hiberné que parce que sa femme l'exige, qu'elle possède l'usine et signe les chèques), son agressivité et sa méchanceté foncières (notamment dans cette scène où il est ni plus ni moins un « assassin verbal »). Mais ce fantastique-là mérite-t-il pour autant d'être condamné tout à fait, comme un pur signe des temps, un résidu déjà conventionnel d'une mode en train de naître (8) ? Je n'oserais l'affirmer s'il doit d'abord réveiller un tant soit peu un genre bien fatigué, s'il est capable d'autre part d'avoir une action efficace auprès du public le plus casanier et lui délier l'esprit en l'accoutumant à des intrigues un peu plus risquées que celles qu'on lui sert habituellement, préparant ainsi le terrain à des œuvres réellement méritoires. Il n'est pas dit par exemple que, venant après trois ou quatre **Hibernatus**, un film comme **Le roi de cœur** eût essuyé le cuisant échec commercial qu'il a connu. Par ailleurs, et pour s'en tenir au film lui-même, les épisodes fantastiques d'**Hibernatus** ont un autre intérêt : ils montrent, sans le vouloir, la permanence interne et l'actualité du monde de la comédie bourgeoise. Les conflits d'intérêts, les mœurs conjugales, les habitudes de 1970 s'adaptent aisément au monde de 1905, et la réciproque est vraie également. Ce saut de plus d'un demi-siècle s'effectue, du point de vue psychologique et social, sans fausse note, presque sans dépaysement. Avec une ironie qui ne doit rien au talent des auteurs et tout aux ressources dramatiques de quelques situations imaginaires, le film arrive ainsi à souligner malicieusement le statisme des mœurs de cette société des deux premiers tiers du XXe siècle, encore si enfouie dans le siècle précédent ; par là même, il confirme le génie prophétique, ou simplement durable, des fondateurs du genre : les Labiche, Feydeau, etc.

En milieu ultra-bourgeois se situent également les deux études psychopathologiques qui nous sont venues d'Italie dans les semaines écoulées, **Break up** et **Un coin tranquille à la campagne.**

Le film de Ferreri s'inscrit dans la lignée de ses précédents, qui constituent une réflexion sur le monstrueux, ce monstrueux qui n'est jamais plus monstrueux à ses yeux que lorsqu'il est dépourvu de signes extérieurs répugnants. Ce paradoxe a même fourni à

Ferreri la matière de tout un film : **Le mari de la femme à barbe,** dans lequel le personnage monstrueux était bel et bien ce mari par son insensibilité et son absence de scrupules. Apparemment, le propos de Ferreri a l'air exclusivement moral. En fait il n'en est rien, à cause de son goût pour le document brut, les anecdotes plus **significatives** que réellement signifiantes, le fait divers ahurissant qui ne prouve rien, n'affirme rien — tout au moins rien de précis ni de stable. Si l'on veut, Ferreri est le contraire de l'auteur à thèse. Sa manière de raconter relève d'une honnêteté perverse où l'imprécision même du sens constitue l'élément corrosif et inquiétant, de sorte que les lacunes d'un film comme **Break up** peuvent être considérées aussi comme son plus grand mérite.

Le directeur d'une usine de caramels reçoit la visite d'un publiciste qui lui propose une campagne publicitaire à base de ballons distribués aux enfants. Le directeur rejette aussitôt l'idée comme vieillotte et inefficace. Elle n'en continue pas moins à faire son chemin en lui. Bientôt le directeur passe tout son temps à gonfler des ballons, se demandant anxieusement à partir de quelle bouffée (ou plutôt « soufflée ») d'air le ballon est susceptible de crever. Cette idée fixe l'amène au suicide. La force de **Break up** tient essentiellement à sa précision descriptive, à sa présentation minutieuse du cheminement d'une idée fixe ; et analyser le film en détail reviendrait à étudier la façon dont Ferreri relate cette progression dramatique. Mais où se place le fantastique dans une telle étude ? D'abord, en ce qui concerne Ferreri lui-même, dans la nature de son propos (réflexion sur le monstrueux) et la continuité de celui-ci à travers plusieurs films. Mais le point qui nous intéresse davantage est de savoir dans quelle mesure on peut parler de fantastique à propos d'une étude psychopathologique.

Il semble qu'il réside dans un parti pris d'opacité, une méfiance à l'égard de tout système d'explication trop précis, attitude à laquelle un auteur peut choisir de s'arrêter soit par préciosité, manque de talent et de profondeur (Elio Petri), soit par une sorte d'intuition créatrice comme c'est le cas de Ferreri. L'intérêt de son film est notamment en rapport avec l'absence de symbolisme, ainsi que de toute dénomination clinique quelle qu'elle soit dans la description de l'obsession du héros. Son domaine même est mal précisé (on suggère ainsi qu'il est illimité). S'agit-il d'une obsession à caractère purement sexuel, doit-elle être mise en rapport avec des éléments biographiques appartenant au passé du héros (que nous ne connaîtrons pas), ou avec la classe à laquelle il appartient ou le type de société dans laquelle il évolue ? S'agit-il même d'une maladie ? Et quant au personnage principal, est-il fou, est-il normal ? N'est-il pas plutôt une image typique de l'homme **normalement** malade de l'époque actuelle ? Aucune de ces questions ne reçoit de réponse car aucune, dans le contexte du film, n'a d'intérêt. Seule compte l'ambiance interrogative face à la progression irrésistible et très concrète de l'obsession ou de l'idée fixe. Et c'est dans cette opposition entre la certitude (terrifiante) du développement d'un phénomène quasi innommable et incurable et l'incertitude (non moins terrifiante) des options idéologiques qui peuvent être prises sur lui que s'épanouira le mieux l'aspect fantastique d'une telle étude. A la limite, le caractère fantastique d'une étude psychopathologique viendra de ce que l'auteur ne la désigne pas clairement comme telle, de ce qu'il s'agit là d'une étiquette surajoutée au film qui entame et nie déjà un peu sa valeur fantastique.

Il est évident que ce parti pris d'opacité est dangereux, et il donne d'ailleurs naissance à deux styles très opposés. Dans le cas du film de Petri (9) il sert à cultiver une irresponsabilité d'auteur tout à fait décadente, un onirisme généralisé, une fausse pénétration (vouée d'avance à l'échec aux yeux mêmes de l'auteur) dans l'univers intime du héros ; il encourage le morcellement narratif et de superficielles contradictions visuelles. Chez Ferreri, au contraire, ce parti pris accentue le caractère lisse et impénétrable de la description des faits ; il ajoute encore à ce behaviourisme diabolique qui suscite chez le spectateur autant d'inconfort que d'inquiétude. (Et, à partir de là, le pessimisme négateur de Ferreri a tendance à nous apparaître comme l'envers, le négatif, d'un optimisme moralisateur pour qui seule la représentation du mal, dégagée de toute visée théorique ou curative, est honnête et a chance d'avoir auprès du public un effet salutaire). Dans les deux films, néanmoins, nous sommes en plein fantastique et ceci nous permet de constater que le fantastique de maints sujets a souvent la propriété de se situer au carrefour de la facilité et du génie, de la décadence et de l'inquiétude créatrice.

(La suite au prochain numéro)

---

(1) Dates données à titre purement indicatif et ne voulant fournir qu'un ordre d'idées.

(2) La grande bizarrerie du cinéma fantastique des années 30 à 60, c'est que ses beautés sont beaucoup plus d'ordre romanesque que purement fantastique. Si on considère la liste des œuvres littéraires fantastiques qu'ont choisi d'adapter les cinéastes, on constate qu'il s'agit en général de « beaux romans » où, paradoxalement, l'aspect romanesque (et plastique) est privilégié aux dépens de l'aspect fantastique. Le charme d'un nombre incalculable de films fantastiques anciens tient en effet à leur atmosphère plastique, à leurs décors soignés, aux aventures troublantes ou émouvantes que traversent leurs personnages ; presque jamais à la simple terreur, à la vision fugitive d'autres mondes entr'aperçus, à la vigueur ou à l'audace imaginative de leurs aperçus spéculatifs. C'est un charme romanesque et plastique.

(3) A l'exception du musical, seul de tous les grands genres à posséder une vocation fantastique marginale.

(4) Les dernières tentatives de Rossellini (**L'âge de fer**) et de Louis Malle (**Calcutta**), quel que soit le crédit qu'on veuille leur accorder, vont dans le sens d'un renforcement de ce nouveau type de film dont la nécessité et l'urgence paraissent bien s'être manifestées seulement dans les annés 60. Ce que je veux dire, c'est que la décision de Rossellini et de Louis Malle de devenir des documentaristes dépasse le cadre de leur carrière respective et témoigne d'un malaise plus profond, en rapport avec la lassitude et l'insatisfaction que provoquent actuellement ces notions traditionnelles de récit et de fiction.

(5) **Bedazzled : Fantasmes,** Stanley Donen, 1967. **Privilège,** Peter Watkins, 1967. **The President's analyst : La folle mission du Docteur Schaefer**, Theodore J. Flicker, 1967 (sorti à Paris en octobre 1969).

(6) Je n'ai pas mentionné **Guêpier pour trois abeilles (The honey pot)** de Joseph L. Mankiewicz, dont la partie onirique (20 à 30 minutes : chacune des trois héroïnes rêvait qu'elle héritait) n'existait déjà plus dans le premer montage. La copie française, elle, comprend encore une demi-heure de moins, prélevée sur les séquences non oniriques. Le miracle est que ce chef-d'œuvre, amputé d'un tiers environ de sa durée originale de conception et d'une de ses dimensions fondamentales, semble avoir conservé sa beauté intacte. Comme cette dimension latente dans tout le film (lequel est, entre autres choses, une méditation sur le temps, le théâtre et les rêves — sur les machinations par lesquelles l'homme essaie de soumettre le temps à ses rêves et à ses caprices) est dépourvue de ses signes concrets, hormis la voix d'outre-tombe à la fin, il vaut mieux s'abstenir de la commenter, dans l'ignorance où nous sommes de la forme exacte que lui avait conféré l'auteur.

(7) J'insiste sur l'époque : il s'agit bien de la comédie bourgeoise cinématographique française **d'après-guerre.** Ce serait en effet commettre une erreur grossière que de considérer le genre en soi comme rétif au fantastique. Il peut au contraire lui offrir un foyer d'accueil pa-

radoxal — source de maints effets comiques de contraste. Cf. à ce propos les accessoires et les épisodes fantastiques des pièces de Feydeau.

(8) L'évolution générale du cinéma dépasse parfois en ce domaine le courage des cinéastes eux-mêmes. Et cela donne de bien curieux résultats. Par exemple, ce **Clérambard** qu'on a attendu vingt ans pour adapter dans une production destinée à un vaste public, dans la pensée sans doute que le modernisme et les audaces de la pièce étaient assez émoussés et allaient aujourd'hui suffisamment à la rencontre de la mode pour que les risques de choquer ou de dépayser soient devenus minimes. Malgré cela, les auteurs ont cru bon de prendre une précaution supplémentaire en limitant le fantastique chrétien de l'histoire (précaution absurde, car alors pourquoi choisir précisément **Clérambard** ?). Des trois miracles que comportait la pièce de Marcel Aymé, il n'en reste plus qu'un, celui du dénouement, sorte de point d'orgue sur lequel on a vraisemblablement espéré que le bon sens du spectateur ne s'appesantirait pas. Quant aux deux autres miracles, on les a expliqués rationnellement de la manière la plus bornée et la plus triviale possible. Le « talent » d'Yves Robert, en l'occurrence, a été de freiner, d'apprivoiser, de vulgariser. La petite note morale de tout cela, c'est que le film fait un « gros bide » quand même.

(9) Raconté en détail par Philippe Curval dans **Fiction** de novembre.

Revue des livres

ETERNA par Clifford D. Simak

Après avoir lu la critique qui suit, certains pourront penser que j'utilise les pages de *Fiction* pour déchaîner mes instincts sadiques sur une collection qui vient d'effectuer d'hésitants premiers pas et qu'il est injuste de s'acharner sur un nouveau né. A ces lecteurs fictifs, je répondrai par l'hypothèse suivante : le responsable de la série de science-fiction publiée par Albin Michel est un masochiste qui s'ignore ! Ayant à sa disposition toute la production anglo-saxonne, il s'ingénie à gratter la terre pour en extraire les navets les plus appétissants, afin de satisfaire à ses plaisirs secrets : voir l'effet qu'a produit sa dernière légumineuse sur la critique et se laisser vouer aux gémonies par elle. Mais il est une explication bien plus probable : le directeur masochiste dont je parlais plus haut ne lit tout simplement pas les romans qu'il publie ! Tout le monde sait que la lecture est une occupation qui fatigue les yeux et l'esprit ; il convient donc de la réduire au strict minimum. Mais il faut bien éditer quelque chose, alors on s'en remet à la rumeur publique :

— « *Monsieur le directeur,* Colossus *de D.F. Jones vient de recevoir le Prix du Club américain de science-fiction !* »

— « *Extraordinaire ! Téléphonez à New York immédiatement et réservez-en les droits.* »

Que le Prix du Club américain de science-fiction récompense des livres d'un niveau intellectuel à peu près aussi élevé que les films distingués par le Ticket d'Or du Cinéma n'est qu'un détail très mineur. De même, quand elles ont su que *Demain les chiens,* trois fois publié en France et trois fois épuisé, avait partout été acclamé comme un chef-d'œuvre, les éditions Albin Michel ont dû sans doute acheter l'avant-dernier livre de Clifford Simak les yeux fermés, et c'est bien malheureux pour le lecteur trop confiant qui ne savait pas quel piège allait aussitôt se refermer sur lui.

Laissons en paix notre directeur et tournons-nous vers le second accusé. Clifford D. Simak a des antécédents qui plaident en sa faveur : une série d'excellents romans, *Dans le torrent des siècles (De temps à autres)* et *Chaîne autour du Soleil* entre autres ; deux recueils de nouvelles remarquables, *La croisade de l'idiot* et *Tous les pièges de la Terre*. Mais, depuis quelques années, il semble que le disque se soit rayé et que le diamant explore sans cesse le même sillon. L'impression de déjà vu était très sensible dans un roman comme *Les fleurs pourpres,* mais l'ensemble procurait toujours une lecture plaisante. Avec *Eterna* la catastrophe est planétaire.

De ce livre, on ne peut rien sauver. Le thème est d'une originalité à couper le souffle : dans un monde futur, les morts sont placés en hibernation en attendant le jour où l'on aura trouvé le secret de l'immortalité. Passons sur le fait que le rapport entre l'immortalité et la résurrection des morts ne paraît pas évident et explorons le monde en carton-pâte de Simak. Les vivants crèvent à moitié de faim, car ils versent la quasi-totalité de leur paie au centre d'hibernation, afin d'avoir de quoi repartir dans la vie à leur réveil. On peut se demander pourquoi : au début du livre le secret de la vie éternelle est pratiquement découvert, il n'y aura donc aucun problème de reclassement.

Mais où mettre les milliards de personnes entreposées en animation suspendue, quand viendra le temps du réveil ? Question difficile, mais Simak est un être *imaginatif* : il suffit simplement d'inventer la machine à voyager dans le temps et d'envoyer tout le surplus humain quelques millions d'années dans le passé !!! Vraiment, qu'un auteur de science-fiction chevronné puisse écrire sérieusement des élucubrations pareilles est assez inquiétant pour l'avenir du genre.

Le héros de *Eterna*, Daniel Frost, se heurte à l'ignoble Marcus Appleton et doit s'enfuir. Suit une partie de gendarmes et de voleurs digne d'un feuilleton de télévision. Et la fin est *grandiose :* Marcus Appleton, qui avait eu une douzaine de fois l'occasion de tuer Frost mais ne l'avait pas fait, par esprit chevaleresque sans doute, rattrape le fugitif et, aidé de son féroce chauffeur, tente de le trucider... Heureusement, Frost sera sauvé par l'arrivée d'un hélicoptère salvateur (!), équivalent de la charge de cavalerie qui délivrait les pionniers encerclés par les Iroquois dans les westerns d'il y a quelques années. Notre héros pourra embrasser sa fiancée en larmes et ils auront certainement beaucoup d'enfants.

Nous n'insisterons pas sur la vérité psychologique des personnages, qui est inexistante ; mais il nous faudra bien ajouter quelques mots sur la « morale » du roman. Aux Etats-Unis, *Eterna* s'appelait *Pourquoi les rappeler du Ciel ?* titre qui avait au moins l'avantage de préparer le lecteur aux sermons qui le parsèment. Simak pose un problème qui aurait pu être intéressant : les chrétiens, qui sont censés croire à la vie éternelle, pourraient-ils accepter l'immortalité terrestre ? Mais il le fait en obtenant des résultats déplorables, gâchant ainsi une belle occasion de sauver son livre.

Admirez cet exemple de prose grandiloquente : « *Ce n'était qu'un détail formel, rien de plus qu'un substrat à partir duquel un homme pouvait opérer. (...) Il voulait comprendre et avoir la foi, la profondeur de la foi et la puissance de compréhension qu'avaient possédées autrefois les hommes. (...) La foi religieuse quelle qu'elle fût, était plus qu'un simple moyen inventé par l'être humain pour remplir le vide douloureux qui déchirait son cœur.* »

Mais peut-être préférerez-vous les dernières lignes du roman, avec leur humour bien involontaire : « *Et, dans le silence environnant, il parla à voix basse, comme pour livrer un secret, un affreux secret :*

— « *Nous avons été abandonnés,* » *dit-il,* « *Dieu nous a tourné le dos.* »

Marcel THAON

Eterna (Why call them back from heaven ?) par Clifford D. Simak : Albin Michel.

LES TROIS SOLUTIONS par Harry Harrison

On connaît très peu Harry Harrison en France, principalement parce que rien de bien transcendant n'a été traduit de lui dans notre langue : le seul récit qui échappe à la médiocrité générale est, à notre avis, *Les rues d'Ashkalon,* publié dans l'anthologie de Maxim Jakubowski *Loin de Terra* (Présence du Futur). Aux Etats-Unis, la carrière de Harrison est tout de même plus brillante ; depuis 1953 il a écrit plusieurs livres qui ont été bien accueillis par la critique et le public, *The stainless steel rat* entre autres. Mais Harrison a aussi composé d'intéressantes anthologies, tenu la revue des livres et occupé le fauteuil de rédacteur en chef à *Amazing*. Pourtant, son plus grand succès, il le doit à un roman : *Deathworld,* présenté par les commen-

tateurs comme un space-opera de luxe, comparable aux grands classiques du genre. *Deathworld* eut aussi une grande popularité auprès des amateurs puisque deux suites ont été rédigées à ce jour : *Deathworld 2* et *Deathworld 3*.

« *Enfin un chef-d'œuvre !* » avons-nous pensé quand les éditions Albin Michel se décidèrent à traduire *Deathworld* en français, sous le titre *Les trois solutions*. C'est donc avec un préjugé des plus favorables que nous avons ouvert le livre et commencé sa lecture.

Malheureusement, il est des réputations qui ressemblent aux souvenirs : il vaut mieux ne pas les confronter avec la réalité. Sous l'emprise de la nostalgie, les « chers disparus » s'entourent d'une aura de légende ; le Rayon Fantastique est ainsi devenu un symbole de la perfection, alors qu'il a publié une quarantaine de livres illisibles. De même, il aurait sans doute été préférable de laisser ces *Trois solutions* reposer en paix.

La première partie du roman est passionnante. Jason dinAlt, joueur professionnel dont les talents parapsychologiques expliquent la chance insolente, rencontre l'envoyé de la planète Pyrrus, le Monde de Mort du titre américain. « *La race humaine est indésirable sur Pyrrus. (...) La durée de vie moyenne de mon peuple est de seize ans. (...) La gravitation est près de deux fois celle de la Terre. Les conditions de température peuvent passer dans une même journée d'une chaleur tropicale à un froid polaire. (...) marées de trente mètres (...) activité volcanique incessante. (...)*

J'ai gardé le meilleur pour la fin, dit Kerk avec un humour sombre. (...) Les plantes et les animaux sur Pyrrus sont durs. Ils se battent contre le monde et entre eux. Des centaines de milliers d'années de mutations galactiques ont produit des choses qui donneraient des cauchemars à un cerveau électronique. Blindés, empoisonnés, des serres à la place des pieds et des crocs en guise de dents. Cela s'applique à tout ce qui marche, vole ou tout simplement vit et pousse. Avez-vous déjà vu une plante avec des dents pour mordre ? »

Les Pyrrusiens ont dû s'adapter, sont devenus eux aussi de véritables machines à tuer et dans un même temps ont développé un gigantesque complexe de supériorité : ils considèrent avec mépris les autres races de la galaxie, si rachitiques et si vulnérables.

Jason dinAlt reçoit vingt-sept millions de la monnaie de l'époque et la mission d'en gagner au jeu trois milliards ; il s'ensuit une grande partie de dés au casino de Cassilia, « *la salle de jeu de la nuée de systèmes d'étoiles entourant la planète* ». Les quelques pages au bout desquelles dinAlt fait « sauter la banque » sont fascinantes et rappellent celles où Cayle Clark, dans *Les armureries d'Isher* (van Vogt), gagne une fortune pour s'en laisser délester peu après. C'est un plaisir toujours renouvelé de voir un homme lutter contre le hasard et le vaincre !

Après diverses mésaventures, Jason dinAlt arrive sur Pyrrus et le lecteur se dit qu'il va enfin goûter à ses délices mortelles. C'est à partir de ce moment que la magie du verbe de Harry Harrison commence à perdre son effet.

Pyrrus se révèle immédiatement un bien piètre décor, et il semble que l'auteur soit incapable de se représenter une faune vraiment terrifiante. Imaginez la Forêt Noire que hanteraient quelques ptérodactyles et autres monstres de bonne compagnie, ajoutez-y quelques plantes carnivores, mais pas trop, sinon vous pourriez vous sentir dépaysé. Où l'on voudrait une vie grouillante et vorace, toujours prête à happer l'imprudent, il n'y a qu'une poignée de bêtes miteuses toutes juste bonnes à dormir dans une cage de zoo. Et ce n'est pas tout ; les événements s'enchaînent d'une manière trop automatique, trop directement prévisible, et l'ennui s'installe peu à peu...

Les personnages humains n'ont pas meilleure contenance : si Jason dinAlt garde un soupçon de vérité psychologique, la personnalité pyrrusienne devient rapidement insupportable d'invraisemblance. En ce sens, les soixante dernières pages sont tout simplement risibles et relèvent tout au plus d'une logique de bande dessinée. Il est assez triste de voir un écrivain professionnel comme Harry Harrison être atteint d'une anémie aussi totale de l'imagination, et si *Les trois solutions* constitue le sommet de son œuvre, de quoi est faite la base ?

Nous ne voudrions tout de même pas donner l'impression que ce roman soit *absolument* sans intérêt ; non, s'il n'avait pas été présenté comme une grande réussite, peut-être aurions-nous été plus indulgent avec lui. Après tout, la première partie est intéressante et quelques scènes ressortent de la grisaille : tel l'épisode où Jason dinAlt rencontre pour la première fois les Grubbers, ces hommes qui vivent en harmonie avec la faune et la flore du Monde de Mort. Mais cela ne suffit pas à élever *Les trois solutions* au-dessus d'un roman de série, visiblement écrit beaucoup trop rapidement.

Encore une notation et nous en aurons fini avec le livre de Harry Harrison : nous aimerions tellement critiquer favorablement les parutions de cette série qui aurait tout pour plaire si elle se décidait à traduire des œuvres d'un niveau littéraire un peu plus élevé, tout en restant fidèle à la science-fiction populaire. L'anonyme personne qui a pour tâche de sélectionner les romans entendra-t-elle nos appels ou continuerons-nous à crier dans le désert ?

Marcel THAON

Les trois solutions (Deathworld) par Harry Harrison : Albin Michel.

LES HOMMES-MACHINES CONTRE GANDAHAR

par Jean-Pierre Andrevon

La manie cartésienne des Français, qui les pousse à tenter à toute force de faire entrer chaque objet de consommation dans l'une ou l'autre rubrique d'un catalogue préétabli, sévit, comme ailleurs, dans l'édition. Et les séries spécialisées dans la science-fiction ne sont point épargnées. Sous prétexte de publicité sur les jaquettes, ce travers risque de desservir maints auteurs de talent. Ce fait peut même devenir d'une particulière gravité, en ce qui concerne les auteurs français.

A propos des tendances de la SF moderne, on a parlé de « new thing ». Entre autres Gérard Klein, dans une chronique désormais imprimée dans la mémoire des lecteurs de *Fiction*, proposait-il ce terme, par analogie avec le jazz. Des mots, ainsi lancés, marquent le subconscient des lecteurs et contribuent à créer des catégories dans lesquelles il apparaît commode, ensuite, de classer les œuvres au fur et à mesure de leur apparition.

Entendons-nous bien, le fait de tenter une certaine mise en ordre, lorsqu'on veut étudier un domaine littéraire, ne peut qu'être approuvé vigoureusement. Et la rédaction de *Fiction* fait toujours œuvre utile lorsqu'elle présente un auteur étranger, ou un Français nouveau, si elle utilise avec discernement le cadre ainsi préétabli.

Mais il est dommage de voir des éditeurs recourir de manière hasardeuse, à cette méthode, au fil de réminiscences qu'il serait pourtant si facile de vérifier.

La collection « Présence du Futur » use avec légèreté de cette culture du public, en présentant comme premier exemple français d'une « *science-fantaisy* » à l'américaine, le roman de Jean-Pierre Andrevon : *Les hommes-machines contre Gandahar*, domaine où, selon elle, se seraient illustrés Jack Vance, Roger Zelazny et Philip José Farmer.

Admirant au passage le remarquable exemple de franglais donné ici jusque dans l'orthographe, disons tout de suite que le livre d'Andrevon, s'il peut à certains égards être rapproché de

certaines œuvres de Jack Vance, est très loin du style d'un Zelazny, tout autant que de celui d'un Farmer.

Etant Français nous-même, et cherchant à préciser notre impression, après la lecture de cette « aventure de Sylvin Lanvère », nous ne résisterons pas au plaisir de proposer notre terme générique : il serait peut-être plus judicieux de parler, ici, de « *poetic fantasy* »... Et, au lieu de parler de « *science-fantaisy* » à l'américaine, pourquoi ne pas plutôt nous entretenir d'une œuvre de « fantaisie poétique » à la française ?...

Car le mérite principal d'Andrevon (et des éditions Denoël, par conséquent, qui n'ont pas hésité à le publier) nous semble bien justement de se placer dans un courant certes actuel chez les Anglo-Saxons, mais dans une optique bien de chez nous.

En effet, en rapprochant cette aventure, par exemple, du cycle de « Cugel l'astucieux », de Jack Vance, disons tout net qu'à notre avis Andrevon se montre bien supérieur à son confrère américain. Cette supériorité tient peut-être bien, après tout, à ce que le conte de fées soit chez nous beaucoup plus accessible à un public adulte que la féerie anglo-saxonne, trop longtemps imprégnée, d'une part par l'existence subconsciente des « *nursery rhymes* », d'autre part par l'ombre omniprésente de la charmante Alice de Lewis Carroll.

Tout écrivain plonge dans sa propre culture nationale ou plutôt linguistique et la tentative d'Andrevon est donc extrêmement encourageante, en ce quelle prouve l'intérêt d'une *fantasy* française.

Au lieu de se forcer à faire glisser son aventure du futur dans le domaine des Burroughs, Vance ou Tolkien, Andrevon a retrouvé tout naturellement une certaine forme pétillante et bien française de la poésie. A cet égard, sa réussite est parfaite, faiblissant seulement et précisément aux instants où il lui faut donner des justifications techniques et où le charme fuit en proportion directe.

Jean-Pierre Andrevon étant déjà connu des lecteurs de *Fiction*, il est utile de souligner la différence importante qui existe entre le ton de nouvelles comme *La Réserve* ou *Le miroir de Persée* (1) et le présent volume. Dans ses nouvelles, en effet, d'ailleurs très percutantes, l'ambiance générale demeure encore très américaine. Au contraire, le monde de Gandahar possède une qualité de fraîcheur et une aura de merveilleux qui en font réellement un univers de rêve en bleu. Les caractères des personnages eux aussi ne perdent jamais leur gentillesse, même lorsqu'il leur faut recourir à la brutalité.

Tout cela mêle délicieusement et dans un dosage précis, d'une part les atmosphères de bande dessinée, depuis les châteaux, les festins et les randonnées chers au *Valiant* de Foster, jusqu'au long pistolet, alangui sur la cuisse du héros, à la manière d'Alex Raymond, en passant largement par le domaine sémillant, les lignes déliées, les déshabillages faussement involontaires et la désinvolte pointe de perversité de la *Barbarella* de Forest, et d'autre part l'ambiance poétique marquée par le surréalisme, parfois en des scènes très impressionnistes, certains tableaux plus précis faisant par ailleurs songer à des pierres précieuses parnassiennes.

Qu'importe, après cela, que l'intrigue soit simpliste et peu originale, avec l'inévitable super-cerveau, vaincu par le héros « seul » et par le biais d'un voyage temporel ?

Jean-Pierre Andrevon s'est créé un monde bien à lui, dans lequel la poésie et la couleur sont unies par un style heureux, souple, élégant sans tomber jamais dans la préciosité, et une composition harmonieuse, sans point mort.

Remercions-le de nous en ouvrir les portes. Nous pouvons ainsi, grâce à lui, embarquer avec Sylvin Lanvère et la jolie sauvageonne à peau mauve dont il tombe amoureux, sur un « tranche-mer ». Nous découvrons les joies de voler, à des milliers de mètres d'altitude, à califourchon sur un papillon ou une libellule, au-dessus de la plaine de « Valderboise ». Nous attaquons nos ennemis armés d'un « pistolet à graines ». Nous nous régalons de poissons frits au rayon mal isolé d'une centrale atomique de navire « tranche-mer ».

Et quelle sera notre joie, encore, à voir défiler les « hommes-machines »

(1) Numéros 174 et 191 de **Fiction**.

et à les entendre chanter leur refrain guerrier : « *Nous sommes les durs, les durs de durs, nous sommes les durs qui venons du futur et notre chef est super-dur-de-dur* ».

Nous le rapprocherons inévitablement en esprit, ce refrain, des lamentations échappant aux « hommes bedaines » : « *Nous autres, bedons-bedaines, nous autres, pauvres bedons,* » qui nous avaient réjouis naguère dans *Le monde vert* d'Aldiss. Et que d'allusions seront là, pour nous enchanter : la « bande de Gazan », dans laquelle vivent les « transformés », le général « Houlan-Bator », seul militaire d'active et seul mangeur de viande de Gandahar, le rayon « *vuzz* », qui dépolarise les cellules nerveuses, etc., etc.

Merci, Andrevon, pour cette alacrité colorée, en souhaitant vous retrouver souvent dans une aussi fraîche ambiance, au cours d'aventures futures de « Sylvin Lanvère », le charmant chevalier.

Martial-Pierre COLSON

Les hommes-machines contre Gandahar par Jean-Pierre Andrevon : Denoël, « Présence du Futur ».

L'ADIEU AU ROI par Pierre Schoendoerffer

Chassée, dans un premier temps, de la plupart de ses possessions excentriques, la Confédération Démocrate des Planètes Unies, ayant conclu une alliance pleine et entière avec l'Empire Centrogalactique, est occupée à repousser systématiquement de sa zone d'influence les barbares envahisseurs venus des confins de la galaxie.

Avant la guerre, l'une des planètes à reconquérir se trouvait partagée administrativement entre les alliés d'aujourd'hui. Une résistance à l'occupant s'y fait jour. Aussi un officier des services « spéciaux » se voit-il chargé de prendre contact avec les primitifs, pour saper (de l'intérieur) les forces de résistance ennemies, en attendant l'attaque frontale qui se prépare.

Ainsi avons-nous suivi, récemment, les aventures du colonel Duke, déposé pour le compte de la Terre et des « oiseaux d'Effogus » sur une telle planète, afin d'organiser la résistance à l'impérialisme totalitaire de Gree.

De la même façon, le héros de Pierre Schoendoerffer est parachuté, tout au début de l'ouvrage, pour prendre en main l'organisation armée « terroriste » chez une peuplade peu évoluée techniquement. Fait différent : il rencontre là un de ses concitoyens, devenu chef de nation primitive, « roi » des sauvages, qui donne au livre son titre.

Evidemment, dans ce livre, la Confédération se nomme Grande-Bretagne et l'Empire Central, U.S.A. Quant à la planète en question, il s'agit de Bornéo et le conflit est celui de 1939-45. L'étranger, lui, c'est le Japonais. Bon, d'accord, les termes choisis par l'auteur sont ainsi écrits. Mais jamais je n'ai lu une histoire de guerre 39-45 qui ressemble moins à une histoire de guerre 39-45 et plus à un récit SF. D'où cet article, hommage à un grand écrivain français de SF (surtout s'il l'ignore lui-même) : Pierre Schoendoerffer (mais l'ignore-t-il ?).

SF en effet le thème, celui de l'homme affronté à un environnement cosmique auquel il cherche à s'intégrer harmonieusement, plutôt qu'à se l'asservir. SF les personnages : cet officier narrateur, d'abord, scientifique de carrière et de formation, devenu militaire d'occasion et toujours soucieux de découvertes (il est botaniste). Ce « roi » ensuite, fou au regard de la société évoluée qu'il a quittée et qui est celle du narrateur, mais aventurier inspiré et guide providentiel dans la tradition van vogtienne (il découvre sa mission au jour le jour) et andersonienne égale-

ment, par la manière dont il prend le contrôle du peuple « Murut », au moyen de victoires en combats singuliers et d'un génie pénétrant du système féodal. SF enfin la morale de ce livre qui montre la nécessité individuelle de se définir et se réaliser, après que les éthiques, les différents « codes », si commodes à l'ordinaire, ont sombré devant l'incroyable complexité de la réalité.

Un tel cadre, de tels personnages, cette manière de faire tirer la morale de l'histoire par le lecteur lui-même, sont trop fréquents et depuis trop longtemps, depuis *1984* et *Le meilleur des mondes* jusqu'à *A la recherche de la tour noire* et *Le dieu venu du centaure* en passant par *L'empire de l'atome*, pour qu'on y insiste ici. Beaucoup plus curieuse nous apparaît, à nous autres amateurs de SF, la manière qu'ont de nombreux lecteurs de Schoendoerffer de n'appréhender qu'une partie de cette œuvre.

L'auteur du « prière d'insérer » est le plus proche de la vérité, qui parle de l'auteur comme d'« *un écrivain à la veine épique et cosmique* », ce qui tendrait à prouver que de ce côté-là, du moins, on savait bien ce dont il s'agissait.

On a dit qu'aucune préoccupation morale n'existait chez Schoendoerffer. Que seul le passionnait le sort du soldat et aucunement l'aspect philosophique ou politique de la guerre. Certes, les héros, ici, agissent, mais leurs actes ont une motivation très claire ne serait-ce que dans le fait d'agir, malgré l'ambiguïté de la réflexion qui précède l'action. Ils décident, donc ils tranchent moralement, en un sens ou l'autre.

Dans le style, aussi, dans la manière de raconter, il faut peut-être avoir lu beaucoup d'auteurs anglo-saxons pour suivre cette méthode d'exposition psychologique par les actes, directement du senti à l'agi, sans se perdre en vaines ratiocinations. Mais, à défaut d'avoir lu Simak ou Bester, on devrait tout de même connaître Steinbeck ou Hemingway !

Le titre ne serait-il pas, d'une certaine manière, un hommage à ce dernier ?

Schoendoerffer nous semble bien appartenir à cette belle race actuelle d'auteurs français qui, profitant des leçons freudiennes et de certains procédés utiles puisés dans le « nouveau roman », ont savoureusement équilibré leur manière, tel Jean Hougron, par exemple, avec une maîtrise anglo-saxonne qui doit beaucoup à un certain réalisme typique (à l'origine) d'outre-Atlantique et marqué lui-même par le style dit « noir » de la grande époque.

Mais peut-être s'avouer cela constitue-t-il, aux yeux de certains, un crime de lèse-littérature française ?

Il nous reste à admirer *L'adieu au roi*, épopée cosmique, chef-d'œuvre frémissant de vie, marqué au coin d'une incomparable maîtrise narrative et descriptive.

Martial-Pierre COLSON

L'adieu au roi par Pierre Schoendoerffer : Grasset.

ENVOIS DE MANUSCRITS

Nous prions les auteurs de nouvelles françaises de s'abstenir momentanément de nous adresser des textes, aucun manuscrit français n'étant plus sollicité pour le moment. Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir prendre connaissance de ceux qui seraient malgré tout soumis à l'appréciation de notre comité de lecture.

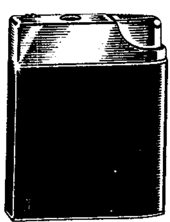
il en rêve...



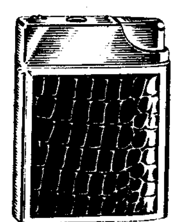
sûr de plaire offrez-lui



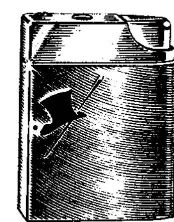
le briquet à gaz automatique à la mode



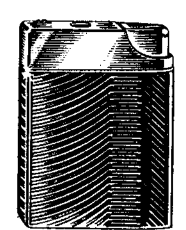
Plaqué or 10 microns.
Laque de Chine 168 F



Doré gainé croco.
97 F



Plaqué argent et or.
81 F



Chromé guilloché.
46 F

SILVER MATCH

Réservoir et mécanisme interchangeables assurent le service d'un briquet toujours neuf.

Revue des films

LA DEESSE DES SABLES de Cliff Owen

Le succès de la précédente adaptation du roman de H. Rider Haggard, *She* (1), fut-il si grand pour que l'on ait décidé de lui donner une suite ? Ou n'est-ce qu'une preuve supplémentaire du manque d'imagination des producteurs et des scénaristes ? Cette nouvelle mouture est plus médiocre encore que la version réalisée en 1964 par Robert Day (2).

La trame de *She* est trop solidement construite pour supporter sans dommage des modifications. Peter O'Donnel, le créateur de *Modesty Blaise* qui fait ici fonction de scénariste, a tenté de tourner la difficulté en inversant les rapports qui unissent les personnages principaux : par des intercessions magiques, Callicratès tente d'amener à lui une jeune fille qu'il considère, à cause de sa ressemblance avec la reine disparue, comme la réincarnation d'Ayesha.

Les personnages et les situations ne peuvent se comprendre vraiment que par rapport au roman, mais les uns et les autres ont été affadis et dénaturés. La disparition d'Ayesha, clé de voûte du roman, entraîne logiquement l'écroulement de l'ensemble ; la sensualité et le souffle épique font totalement défaut. Seuls subsistent quelques thèmes secondaires qui s'intègrent avec plus ou moins de cohérence dans un nouveau récit alourdi d'épisodes inintéressants (tel le duel de magie). Le film se dénoue, comme un péplum, par une révolte d'esclaves et un effondrement mal réalisé. Les possibilités autres qu'offraient le scénario n'ont pas été mieux exploitées : le fait que l'on ne ressente pas l'opposition entre le monde moderne et l'univers de Callicratès rend le premier tiers du film inutile.

Au scénario dénué d'imagination correspond une réalisation d'une totale platitude et d'une grande pauvreté matérielle : le truquage de la colonne de feu est pitoyable ; le décor de « la cité sous la montagne » (3) semble si réduit que Cliff Owen se contente de gros plans de visage ; le montage qui s'appuie sur des champ-contre-champs détruit toute tension dramatique.

La seule justification de l'emploi d'Olinka Berova tient dans sa ressemblance avec Ursula Andress, la précédente Ayesha, car, dénuée de toute expression, elle se révèle incapable de suggérer le moindre sentiment. Les autres interprètes jouent de façon vulgaire (Edward Judd, le sauveur d'Olinka) ou grossière, à l'exception de John Richardson qui incarne pour la seconde fois Callicratès.

She n'est pas, comme Tarzan, un mythe avec lequel on peut composer, mais un beau roman : il exige des adaptateurs respectueux qui ne le rabaissent pas à leur niveau.

Alain GARSAULT

---

(1) La traduction française a paru chez Jean-Jacques Pauvert dans la collection « Les Indes Noires ».

(2) Voir compte rendu dans **Fiction** n° 143. Il faut remarquer la constance des distributeurs français qui, de **She**, ont fait **La déesse de feu** et, de **The vengeance of She**, **La déesse des sables**.

(3) Titre donné à l'adaptation de **She** publiée dans la Bibliothèque Verte.

DEVILMAN LE DIABOLIQUE de Paul Maxell

Réfugié dans une forteresse au milieu du Sahara, un savant fou, ex-nazi, travaille à créer un super-cerveau humain qui, une fois greffé sur lui-même, lui donnera une puissance physique et intellectuelle extraordinaire ; il pourra ensuite fabriquer à son image des surhommes appelés à dominer le monde. Pour ses recherches, il se livre à des expériences spectaculaires sur des sujets qu'il fait enlever aussi bien dans les tribus arabes voisines qu'en Europe : une salle de son vaste laboratoire souterrain est occupée par des cercueils de verre où des jeunes femmes nues baignent, pour des raisons mystérieuses, dans une lumière rouge sang ; il a capturé un savant connu pour ses travaux sur le cerveau et, après l'avoir drogué et hypnotisé, il entend que cet homme inconscient opère sur sa propre fille (la délicieuse Liz Barrett). Cet émule du baron Frankenstein porte une tenue qui rappelle à la fois la créature engendrée par ledit baron (chaussures à haute semelle, rigide costume noir) et les héros des bandes dessinées américaines auquel les renvoie le titre : un masque argenté, toujours immobile, dissimule ses traits horriblement déformés par on ne sait quel accident ; ses gants sont munis d'une lamelle d'acier hérissée d'une pointe : d'un revers de main, il déchire la gorge de ses adversaires. Amoureux de la mise en scène, il aime à pérorer dans son laboratoire : la table d'opération est installée sur une estrade d'où il domine ses assistants, sous la protection d'une gigantesque machine lumineuse (un ordinateur ?).

Un journaliste (Guy Madison), amoureux de la fille du savant, détruira Devilman (qui n'est jamais nommé ainsi) avec l'aide de l'assistant de celui-ci (Allan Collins), écœuré de travailler pour un tel monstre. Divers éléments empruntés au roman populaire et au film fantastique s'imbriquent dans le scénario ; ce manque d'imagination a pour contrepartie le plaisir que dispensait le roman-feuilleton et le film à épisodes ; le spectateur se retrouve en terrain connu.

La mise en scène de Paul Maxwell, un Américain émigré à Cinecitta, qui réalisa *Superargo contre les robots* avec Ken Wood et Guy Madison, utilise les formes géométriques du laboratoire de Devilman pour cadrer ses plans, qui s'enchaînent avec précision, et joue sur les contrastes que fournissent le rouge de multiples lampes, l'acier des appareils et la silhouette de Devilman. L'ensemble donne une impression de fini que possèdent rarement les films fantastiques italiens.

Malheureusement, l'histoire attrayante de Devilman n'occupe que la dernière heure du film. Avant, il faut subir, prologue disproportionné, un long et insipide récit d'espionnage réalisé de façon anonyme. Le spectateur est volé.

Alain GARSAULT

THE GLADIATORS de Peter Watkins

Un film de fiction peut-il se contenter d'être un constat ? Un film qui pose un problème grave doit-il constituer un problème? *The gladiators* montre l'emprise du Système (politique, économique, social) sur les hommes : en Suède, les états du monde organisent quotidiennement les jeux olympiques de la guerre où deux équipes de soldats gladiateurs, les Chinois et les Alliés, s'affrontent sous les yeux appréciateurs de leurs généraux. Le but du jeu : atteindre la salle où se tient la Machine (un ordinateur) qui règle toutes les opérations. Malgré les efforts des gladiateurs, la Machine gagne toujours et, avec elle, le Système qui l'a engendrée. Elle utilise, comme tous les autres combattants, un étudiant français venu pour la détruire : on ne peut changer le Système. Seul l'amour qui est né entre deux adversaires (un Anglais, une Chinoise) met un moment la Machine en échec. Mais les généraux, tous d'accord pour cette fois, ordonnent l'exécution des coupables. Le jeu doit se dérouler suivant les règles.

Bien qu'il ait utilisé un thème souvent abordé en science-fiction, Peter Watkins

n'a pas traité son sujet de manière romanesque. Comme *La bombe*, comme *Privilège* (1), le film se veut réflexion et dénonciation. La guerre apparaît comme un jeu de piste atroce et ridicule : les chemins qui mènent à la Machine sont balisés, suivant leur difficulté, comme des pistes de ski. L'action se passe presque entièrement à l'intérieur d'une maison aux volets clos où la Machine reconstitue à volonté divers climats. En suivant le petit groupe des gladiateurs alliés, Watkins pastiche ironiquement les films de guerre : discussion entre les hommes, passages difficiles, prise d'assaut d'un grenier, évacuation des blessés, découverte d'un havre exotique peuplé de filles en maillots de bain. Le film se déroule sur deux plans qui offrent un contraste continuel : tandis que les gladiateurs se tuent avec acharnement, leurs chefs, confortablement installés dans un salon, dirigent leurs évolutions tout en s'empiffrant. Le jeu terminé, ils se réunissent devant la maison pour la photo souvenir. Les jeux sont minutés car ils passent en direct à la télévision dans une émission patronnée par une marque de spaghetti. Un annonceur signale régulièrement la proportion des spectateurs et réclame plus ou moins d'action suivant les désirs de ceux-ci.

Les épisodes guerriers sont filmés avec un réalisme qui les rend dérisoires ; le film de guerre est ridiculisé : les gladiateurs sont coincés dans des couloirs, arrêtés devant des portes, isolés sur des escaliers. Le choix des angles et le montage suppriment toute exaltation : c'est la peur réelle des hommes qui est soulignée. La situation tourne parfois à la farce : les Alliés envahissent une cantine où les Chinois se restaurent tranquillement. Mais ce burlesque ne fait pas rire.

C'est d'abord par la définition des personnages que le film pêche. Ni caricaturaux ni réels, les gladiateurs n'incarnent ni un être, ni un type, ni une idée : ils ne sont que des marionnettes entre les mains de leurs chefs et de Peter Watkins.

(1) Voir comptes rendus dans **Fiction** n[os] 164 et 168.

L'amour qui naît brusquement entre l'Anglais et la Chinoise paraît factice ; il émane de la volonté démonstrative de l'auteur.

La peinture des officiers semble plus faible encore : ils sont caractérisés par leurs traits nationaux : le général anglais, rougeaud, moustachu, est toujours endormi ; le Suédois, très poli, est fier des dépenses faites par son pays pour lutter contre la guerre ; le Russe n'intervient que pour montrer son accord ou son désaccord ; les Chinois, toujours souriants, brandissent continuellement leur petit livre rouge. Cette caricature facile provoque une chute de la tension dramatique et diminue la virulence du propos.

Mais surtout, Watkins montre et ne propose rien : le film se clot sur le visage interrogateur de l'un des servants de la Machine ; un nouveau jeu commence. Certaines intentions de l'auteur sont trop évidentes, d'autres trop dissimulées. Opposer l'amour à la guerre, voir dans l'amour le seul moyen de lutter contre l'horreur du monde et l'ignominie de ses chefs, voilà une belle idée un peu vieillotte et bien vague. Les deux « traîtres » sont tués à coup de matraque par des C.R.S. ; ces images animées, traitées en noir et blanc, évoquent bien des résonances ; elles ne débouchent sur rien.

Watkins est soutenu par un souffle vengeur qu'il sait communiquer grâce à une habileté indéniable. En se refusant au romanesque, il a privé son film d'une certaine cohérence et l'a vidé d'une partie de son contenu. Rien ne sous-tend *The gladiators* sauf un désir de montrer qui pourrait être mal interprété : la peinture des scènes de guerre n'est pas dépourvue d'une certains fascination morbide. Le film n'est pas assez fort sur le plan dramatique pour troubler, pas assez fort sur le plan des idées pour inquiéter. Dans un avertissement distribué à l'entrée de la salle. Watkins écrit : « *Il est désespérément important que le SYSTEME soit renversé. Mais la vraie révolution qui est dans le cœur des hommes n'est pas encore née.* » Un constat d'échec doit-il être un échec ?

Alain GARSAULT

RAYON LIBRAIRIE

Rappelons à nos lecteurs parisiens que nous avons ouvert à notre boutique de vente, 24, rue de Mogador - Paris 9e, un rayon général de science-fiction et de fantastique, où figurent les ouvrages de toutes les maisons d'édition. Il vous est donc désormais possible, en passant à notre boutique, d'acheter sur place toutes les nouveautés et les ouvrages récents dans ces deux domaines. Nous ne pouvons malheureusement pas, pour l'instant, accepter de commandes par correspondance.



RELIURES

Vous pouvez conserver votre collection de « Fiction » dans des reliures marquées au nom de la revue, dos toile verte, contenant chacune quatre numéros. Leur vente est assurée directement par les Etablissements BALLAND, 61, 63, rue des Prairies, Paris-20e (MEN 02-05) C.C.P. 6103-45 Paris.

TARIFS :	1 reliure franco	6,50 F.
	2 » »	12 F.
	3 » »	18 F.

ATTENTION : Adressez vos commandes exclusivement à cette adresse.

Ce numéro pourrait ne vous coûter que

3 F. 10

si vous souscriviez un abonnement couplé

(voir page 160)

Courrier des lecteurs

La lettre de Monsieur Dernancourt publiée dans **Fiction** n° 187 a tout fait sauter. Il y a longtemps que l'envie me tenaille d'écrire ma façon de penser à certains lecteurs dont le jugement laisse à désirer. Le retard de ma lettre, sachez-le, n'est attribuable qu'aux trois mois de retard qui affectent la livraison de **Fiction** au Canada. Quand on reçoit le numéro de juillet en septembre, le moins qu'on puisse dire est qu'il n'est pas d'actualité. Mais enfin passons, car avant de m'attaquer à Monsieur Dernoncourt, je tiens à vous féliciter pour le nouveau **Fiction**.

Enfin, la qualité des textes rejoint les aspirations de tous. Il n'y a rien de plus ennuyeux à lire que de la mauvaise science-fiction et, il faut bien l'admettre, **Fiction** était devenu insupportable. Surtout, ne vous gênez pas pour nous sursaturer de chefs-d'œuvre et évitez autant que possible les auteurs français, même quand ils essaient d'être bons. A côté des grands Anglo-Saxons, ils sont insignifiants. Au lieu d'une nouvelle française, donnez-nous plutôt une bonne chronique, rallongez le Courrier des Lecteurs ou encore mettez de la publicité (en dernier recours seulement !), mais de grâce, ne nous contraignez pas à lire des âneries. Que des Français n'écrivent que pour l'argent, moi je m'en fiche ! Mais que vous les publiiez pour en faire avec nous, là c'est trop fort.

Pour en arriver au vif du sujet dont les honneurs reviennent à Monsieur Dernoncourt, disons d'abord que sa lettre n'avait rien à faire dans **Fiction**. On voit bien que ce « lecteur d'occasion » n'a aucun goût pour la science-fiction, et moi, si je ne peux pas supporter **Sélection** par exemple, je n'écris pas à l'éditeur pour le lui dire. Mais puisque Monsieur Dernoncourt a eu l'imprudence de découvrir son jeu, allons-y !

Ainsi, monsieur se sent couillonné chaque fois qu'il va voir un film américain. Il n'y voit que des psychologies d'Américains moyens. Monsieur devrait laisser les salles de paroisse pour se rendre dans un vrai cinéma une fois dans sa vie. Il me paraît évident qu'on ne passe que la camelote à Auxone. Il m'étonne également d'apprendre que monsieur est incapable de concevoir un futur hautement automatisé et que c'est encore l'Amérique qui fera les frais des boutons et des voyants lumineux, la France demeurant sans doute au stade où elle en est présentement, et ce malgré la marche du temps et la technologie de plus en plus envahissante. Et si monsieur n'aime pas les belles femmes... là, je ne dis plus rien. Car les belles femmes 100 % américaines sont superbes, on voit bien que vous vous en êtes rendu compte.

Si vous ne pouvez plus voir un film américain sans en connaître immédiatement la fin, je vous plains et je m'interroge encore sur vos préférences. En effet, qu'ils soient de science-fiction ou pas, il se fait d'excellents films à Hollywood, merci ! Vous condamnez également le mode de vie américain, préférant tout faire sauter si tel doit être l'idéal humain. Et moi je vous dis que oui, c'est un idéal à atteindre.

Les machines à tout faire et les grosses bagnoles font de moins en moins partie du luxe en Amérique, et plus l'homme saura se créer un milieu qui la serve avec un maximum d'efficacité et de confort, plus il pourra se dire civilisé et maître du monde qui l'entoure. Et puis le fait de posséder une voiture avec télé-couleur et stéréo à bord ne fait pas d'un homme un automate insensible. Cela ne l'empêche pas d'avoir un riche bagage culturel. Au Québec, par exemple, nous marions très bien la culture et la commodité. Nous jouissons à la fois de ce que peut nous offrir la vieille Europe et des fruits de la technologie américaine. De toute façon, moi je préfère être sage et savant assis dans une Cadillac que debout dans le métro ou encore à cheval sur un vélo. Le fait que l'économie de la France n'est pas ce qu'elle devrait être n'enlève rien à votre savoir et à votre soif de connaissance, certes, mais il n'y ajoute rien non plus. Et vous ne seriez pas plus bête avec, justement, le volant d'une grosse voiture américaine entre les mains. Vous seriez le même Monsieur Dernoncourt dont la culture en littérature fantastique n'a pas encore atteint les échelons supérieurs.

Vous nourrissez une haine sérieuse pour tout ce qui est américain, et en ce sens vous me rappelez un certain Monsieur Chaouat qui, dans **Galaxie** n° 56, trouvait à redire à la publicité U.S.A. intégrée au film **2001**. Il ne trouvait pas logique que la Pan-Am construise des courriers capables d'emporter des passagers dans l'espace, que les hôtels Hilton financent la construction d'une station orbitale, que la compagnie Bell établisse des communications entre ladite station et la Terre, que les restaurants Howard Johnson aient la charge de nourrir la population de cette grande roue, que I.B.M. construise des ordinateurs parfaits ou presque. Il eût sans doute préféré qu'on lise sur la coque de l'avion-fusée : X.F. 17 Z encerclé d'un halo d'étoiles multicolores, ou mieux qu'on y place un drapeau tricolore flanqué d'un superbe Space France. Moi, au contraire, je trouve que la présence de ces commanditaires dotait le film d'une plaisante réalité. Le courrier spécial ne partait-il pas de Washington ? Et puis, j'ai assez écrit sur ce sujet...

Toujours est-il que je vous regarde de haut, Monsieur Dernoncourt, car votre lettre dégage une mentalité propre à bien des Français qui ont de la haine pour tout ce qui regarde l'autre côté de l'Atlantique, ce continent qui leur est inaccessible. Mais n'ayez crainte, je ne vous déprécie pas. J'ai connu suffisamment des vôtres pour savoir quelles sont vos grandes qualités et pour avoir pitié de votre mépris pour un mode de vie que vous convoitez au fond et que vous ne pourriez plus abandonner par la suite. Ou peut-être l'abandonneriez-vous, ne serait-ce que pour acheter **Fiction** dès sa sortie des presses...

La civilisation du réfrigérateur et des machines à tout nettoyer vous salue !

Jean DION
Québec, Canada

⁂

J'ai cru un instant que c'était vrai.

J'ai cru que vous vous étiez enfin décidés à opérer votre revue de ce chancre putride qu'elle traîne dans ses dernières pages sous le nom de « Courrier des Lecteurs ». Je n'ai pas reconnu son odeur fétide dans le numéro de septembre, et j'ai pensé que **Fiction** était devenu adulte.

Mais non. Vous avez remis ça dans le numéro d'octobre. Je ne vous le reproche pas d'ailleurs : comme dit l'autre, on est en démocratie. Et même,

ceci m'incite à ajouter moi-même quelques gouttes de pus à la plaie béante, encore qu'à contrecœur : mais, toujours comme dit l'autre, « abstention, piège à c... ».

« **Nouvelle = composition littéraire de petite étendue, qui tient le milieu entre le conte et le roman.** » (Larousse). Combien parmi vos lecteurs considèrent-ils celles que vous leur proposez comme des pièces écrites appartenant à un genre littéraire bien déterminé, ayant ses lois propres, et demandant par conséquent à être jugées **D'ABORD** en fonction de leur adéquation à ce genre et de leur conformité à ces lois ? Combien sont sensibles aux règles qui régissent le dire, et pas seulement à la chose dite ? J'ai vu passer dans **Fiction** d'excellentes nouvelles, qui ont soulevé la vertueuse indignation générale parce qu'on n'y avait vu que l'intention sociale ou les allusions politiques ; par contre j'en ai vu encenser d'autres qui, malgré une idée originale et intéressante, ne méritaient pas le nom de nouvelles à part entière.

Car une nouvelle n'est pas n'importe quoi. Sa structure spécifique (ni mini-roman, ni grand conte ; nécessité d'une unité d'idée, d'une évolution rapide aboutissant à une chute originale) en fait un genre difficile, et il me semble que toute critique valable devrait porter en premier lieu sur la façon dont l'auteur a su ou n'a pas su appliquer les règles du jeu.

Au lieu de cela, le Courrier des Lecteurs n'est qu'un ramassis de pamphlets politiques ou idéologiques qui nous transportent à des années-lumière du fond du problème. Qu'un auteur de S.F. choisisse un cadre politique pour y faire se dérouler son histoire, rien n'est plus naturel (bien que nullement nécessaire) : ainsi que le dit Monsieur Andrevon, nous vivons dans un univers de plus en plus politisé. Mais, ce cadre une fois posé, il n'est le plus souvent qu'un cadre, et l'art du nouvelliste consiste à pousser le plus loin possible et avec le maximum de rigueur l'enchaînement logique ayant sa source dans cette situation politique. Que le résultat corresponde ou non à ses aspirations ou à son idéologie personnelles, voilà qui devrait peu nous importer car il doit s'en ficher éperdument lui-même. Sans compter que beaucoup de nouvelles « politiques » sont empreintes d'une ironie qui devrait nous dissuader par avance d'y chercher une intention polémique quelconque.

Si j'accorde priorité à la forme, je n'en suis pas pour autant insensible au fond. J'ai l'habitude de noter les nouvelles de **Fiction** en ajoutant deux notes, l'une relative à la construction de la nouvelle, au talent de l'écrivain, l'autre relative à l' « idée » développée. Je dois avouer que je ne totalise pas beaucoup de moyennes par numéro...

Mais merci de m'en offrir une de temps en temps.

J.F.
Tunis

Collection Galaxie-Bis

Titres disponibles :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
6 - JAMES BLISH - Semailles humaines
7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Cèntaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants

Titres à paraître :

14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - GORDON R. DICKSON - Dorsai

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 — JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 — HENRY KUTTNER - Les mutants

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

ENTRE LECTEURS

RECHERCHE ouvrages suivants : Pierre Giffard *La guerre infernale* (2 tomes de 480 pages), *Dynamic* nos 1 à 75 et *Poppey* (années 1938 à 1940). Ecrire à M. Henry VLCEK, 78 avenue Lacassagne, LYON-3e.

RECHERCHE *L'aventurier de l'espace* de C. L. Moore, *Rayon Fantastique* n° 46. *Déjà demain* de Kuttner et Moore, *Rayon Fantastique* n° 89. *Ceux de nulle part* de Carsac, *Rayon Fantastique* n° 23. Offres chiffrées à J. C. DOUMONT, rue de l'ouvrage 9, 5000 NAMUA (Belgique).

AMATEURS de S.F. et Fantastique de la région lyonnaise, ne restons pas isolés, fondons un club S.F. Ecrire en joignant timbre à M. FINESSO, 35 chemin des Petites Brosses, 69 - CALUIRE.

VENDS *Magazin Pittoresque* 1833 à 1881. Echangerais avec bandes dessinées (journaux) d'avant-guerre, *Harry Dickson* ou livres de fantastique et de S.F. avant 1930. Ecrire à M. Eligio TADIOTTI, Via Dall Olio 6, 31029 VITTORIO VENETO (Italie).

VENDS au plus offrant collections complètes : *Rayon Fantastique, Metal, Fleuve Noir Anticipation, CLA :* Les Armureries d'Isher - Livre des Robots - Demain les chiens - Monde des A, Albums *Hachette* Mickey, Tarzan. Ecrire à M. DENNI, 87 rue Pascal, PARIS-13e.

VENDS au plus offrant Fondation du *CLA*. Ecrire à M. SARCHIELLI, 31 avenue Guillemin, 92 - ASNIERES.

VENDS au plus offrant *Fiction* nos 135 à 180 sauf 149 et 179, *Galaxie* nos 17 à 56 sauf 47, *Fiction spécial* nos 7, 8, 10, 11, 12, 13, *Galaxie-Bis* nos 4, 7, 8. Ecrire à M. René NILLES, Beyren Poste Canach. Gr. d. de Luxembourg.

ECHANGE *CLA* n° 2 contre *CLA* n° 13 et *CLA* n° 20. Ecrire à M. JEZEQUEL, 21 rue Cousin, 27 - PONTAUDEMER.

ECHANGE *Barbarella* état neuf + *Fiction spécial* nos 1, 2, 3, contre *Saga de Xam* bon état. Ecrire à M. Michel BERNARD, 56 rue Curiol - MARSEILLE-1er.

OFFRE photos de films : fantastique, anticipation, horreur, western, trillers, comédie musicale, films de Jean Cocteau etc. Portraits d'acteurs : James Dean, Gérard Philipe, H. Bogart, G. Cooper, M. Dietrich, G. Garbo, M. Monroë, A. Gardner etc. (format 20/25 papier glacé). Liste complète et conditions contre 1 timbre à M. DEVILLERS, 23 Place de la République, PARIS-3e.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24, rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

Le n° : France, 3,50 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 45 FB ; Algérie 4 DA ; Maroc, 3,68 DH.

ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 19 F ; Etranger, 20,80 F
1 an : — 37,80 F ; — 41,40 F
C.C.P. 15.813.98

Bon de commande page 4

Dépôt légal : 4e trimestre 1969 — Le gérant : D. DOMANGE

Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan